
U d'/of OTTAWA
39003010614724

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/letableaudespipe00jaco

Cat n° 761

LE

TABLEAU DES PIPERIES
DES FEMMES

1632

ÉDITION UNIQUE

à 375 exemplaires, tous numérotés.



350 papier de Hollande, n°s 26-375
25 — Whatman.... 1-25
Plus 4 peau vélin.............. I-IV



N° 

LE TABLEAU DES PIPERIES DES FEMMES MONDAINES

Où par plusieurs Histoires se voyent
les ruses et artifices dont elles
se servent (1632)

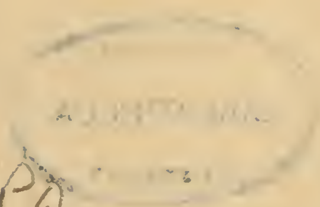
TEXTE ORIGINAL AVEC UNE NOTICE

PAR LE BIBLIOPHILE JACOB




Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PARIS
LÉON WILLEM, ÉDITEUR
2, RUE DES POITEVINS, 2
1879



PQ
1710
.A1
T3
1879



NOTICE

On a écrit, de tout temps, des ouvrages contre les femmes, mais aucun de ces ouvrages ne produisit autant de scandale et ne fit autant de bruit, que celui qui fut publié en 1617, sous ce titre : *Alphabet de l'imperfection et malice des femmes,* par Jacques Olivier, Licencié aux lois et en droit canon. C'était, en quelque sorte, une déclaration de guerre contre les femmes en général, et Jacques Olivier, qui avait osé se faire le héraut d'armes des ennemis du beau sexe, se trouva seul pour soutenir le choc terrible de toutes les colères et de toutes les indignations que soulevait son livre injurieux. Il s'était permis de dédier ce livre *à la plus mauvaise de toutes,* et comme la figure gravée qui se trouve sur le

*

titre avait quelque ressemblance de visage et de costume avec la vieille reine Marguerite de Valois, quoique cette figure fût coiffée de serpens et que ses pieds fussent des pattes d'oiseau de proie, on supposa qu'il avait pris pour type de sa cruelle satyre la pauvre *reine Margot*, morte plus de deux années auparavant, mais dont le monde se rappelait encore la vie désordonnée et avantureuse.

L'*Alphabet de l'imperfection et malice des femmes* semblait être la paraphrase et le commentaire du *Divorce satyrique*, ce pamphlet atroce, composé en 1600, d'après l'aveu tacite du roi Henri IV, qui voulait divorcer d'avec Marguerite de Valois, par un écrivain courtisan, lequel dépassa le but, en rassemblant, dans une sorte de factum à l'appui de ce divorce, tout ce qu'on savait, tout ce qu'on racontait des débordements et des folies de cette reine, fille de Henri II et de Catherine de Médicis, sœur de Charles IX et de Henri III.

Le canoniste Jacques Olivier, dans la dédicace de son ouvrage, qualifiait ainsi la femme : « La plus imparfaite

« créature de l'univers, l'escume de la
« nature, le séminaire de malheurs, la
« source de querelles, le jouët des
« insensez, le fléau de sagesse, le tison
« d'Enfer, l'alumette du vice, la sentine
» d'ordure, un monstre en nature, un
« mal nécessaire, une chymère multi-
« forme, un plaisir dommageable, l'ha-
« meçon du Diable, l'ennemi des Anges,
« et le momon de la Divinité. » Ces injures forcenées ont l'air d'être un écho du *Divorce satyrique*, qu'on a souvent attribué à d'Aubigné et qui fut peut-être une horrible trahison, de la part de Scipion Dupleix, un des familiers de la maison de Marguerite et son maître des requêtes en 1605. En tout cas, Scipion Dupleix, dans son *Histoire de France*, a eu l'impudeur d'insulter publiquement la mémoire de sa bienfaitrice. Jacques Olivier ne nous est connu que par son livre scandaleux, et nous n'osons pas supposer qu'il ait été d'intelligence avec Scipion Dupleix, pour faire allusion dans son ouvrage, à l'*imperfection* et à la *malice* de la femme divorcée de Henri IV.

Quoiqu'il en soit, les écrivains ne

manquèrent pas, qui prirent la plume pour défendre la cause des femmes et pour courir sus à leur audacieux adversaire. Le chevalier de Lescale paraît avoir publié le premier une réponse à l'*Alphabet de l'imperfection et malice des femmes*, réponse dont on ne cite qu'une édition bien postérieure à l'ouvrage de Jacques Olivier, et qui a pour titre : *Alphabet de la perfection et de l'excellence des femmes, contre l'infâme Alphabet de leur imperfection et malice, avec un autre Alphabet dicté par le Saint Esprit mesme à la louange des femmes.* Il est possible que cet ouvrage (*Paris, Billaine*, 1631, petit in-12) soit le même que celui qui avait paru en 1617 sous ce titre : *Le Champion des femmes, qui soustient qu'elles sont plus nobles, plus parfaites et en tout plus vertueuses que les hommes, contre un certain Misogynes anonyme, auteur et inventeur de l'Imperfection des femmes*, par le chevalier de Lescale (*Paris, Ve Guillemot,* 1617, in-12). En tous cas, l'ouvrage du chevalier de Lescale passa presque inaperçu, et les femmes témoignèrent peu de sympathie à leur défenseur, qui avait fait

leur éloge, au lieu d'attaquer et de terrasser leur terrible ennemi. Cet honneur était réservé à un brave capitaine, qui ne pouvant obtenir raison, les armes à la main, d'un licencié aux lois et en droit canon, le souffleta et le flagella, dans un petit volume, intitulé : *La défense des femmes, contre l'Alphabet de leur prétendue malice et imperfection*, par le sieur Vigoureux, capitaine du Chasteau de Brye-Comte-Robert (*Paris, Pierre Chevalier*, 1617, in-12). Jacques Olivier se sentit *vigoureusement* frappé par un champion plus redoutable que le chevalier de Lescale : il n'hésita pas à relever le gant qu'on lui jetait à la face, et il ne tarda pas à faire paraître la *Responce aux impertinences de l'aposté capitaine Vigoureux, sur la défense des femmes* (Paris, Jean Petit-Pas, 1617, in-12). En même temps, un nouveau défenseur des femmes accourait à son aide et venait lui servir de second dans son duel avec le capitaine du château de Brie-Comte-Robert. Voici l'ouvrage qui mit fin au combat : *Réplique à l'Anti-malice, ou défense des femmes du sieur Vigoureux, autrement dict Brye-Comte-Ro-*

bert, où sont rejettées les fautes qu'on attribue aux hommes, à l'ignorance de l'Autheur qui ne les a peu prouver, par le sieur de la Bruyère, gentilhomme béarnois (*Paris, J. Petit-Pas*, 1617, in-12).

Jacques Olivier, grâce au secours inattendu que lui apporta le sieur de la Bruyère, était resté maître du terrain, et le succès de son livre, qui avait paru d'abord sans nom d'auteur, s'il faut en croire le chevalier de Lescale, s'affirma davantage par de nombreuses éditions, qui toutes portent son nom et ses qualités. Celle de 1619 fut augmentée d'une pièce intitulée : *Portrait raccourcy d'une femme mauvaise, pour le friand dessert de ses courtisans et partisans*, et cette pièce, plus mordante encore que l'ouvrage primitif, en devint le complément indispensable. Le fougueux antagoniste des femmes avait pris pour devise ce verset de l'Ecclésiaste : « De mil hommes, j'en ay trouvé un bon, et de toutes les femmes pas une. » On ne doit pas douter que les femmes, qu'il avait attaquées avec tant de violence et de passion, contribuèrent à la vogue de son odieux

ouvrage, en l'achetant, en le lisant, en le dénonçant à la haine et à la vengeance de leurs courtisans. De là toutes ces éditions, qu'on publia coup sur coup, à Paris et à Rouen, *augmentées d'un friand dessert et de plusieurs histoires pour les courtisans et partisans de la Femme mondaine*. La publication d'un nouveau livre, du même genre, composé peut-être par le même auteur, servit à redonner, en 1632, une nouvelle vogue aux ouvrages contre les femmes. Un anonyme, dans lequel on peut reconnaître le licencié aux lois et en droit canon, qui avait déjà fait le *Portrait raccourci d'une Femme mondaine*, mit au jour *le Tableau des piperies des Femmes mondaines, ou par plusieurs histoires se voyent les ruses et artifices dont elles se servent* (Paris, Jean Denis, 1632, in-12). Cet ouvrage ne fut réimprimé que deux ou trois fois, et personne n'eut l'idée de le comparer à l'*Alphabet de l'imperfection et malice des femmes,* pour prouver que les deux livres émanaient de la même inspiration et sortaient de la même plume.

Dans la dédicace *à la plus mauvaise de*

toutes, l'auteur de l'*Alphabet* n'avait-il pas dit à cette femme, qu'on crut reconnaître en la comparant à la première femme de Henri IV, à la reine Marguerite de Valois : « Si la laideur te deplaist, les fards, les affiquets, les crespes et autres fadèses du péché ne te manquent pas pour forger une artificielle beauté ; si tu es de trop petite taille, le bois de liège aux escarpins mignons, poupins, decouppez, bariolez, sortent en campagne pour rehausser l'orgueilleux colosse de ta vanité ; si la nature te donne en la teste des cheveux basanez, les tresses empruntées grises et blondes et les empourprées perruques sont à vil prix, pour te decorer et orner ; toutes ces inventions, ces artifices et mondanitez ne sont point ouvrages de Dieu, mais du Diable, maudites et détestées de la Divine Majesté. » Jacques Olivier achève, plus loin, le portrait de la plus mauvaise de toutes les femmes : « Elle fera, par ses attraits et charmeuses caresses, que le pauvre mary ne l'osera refuser, car jamais l'amour n'est avare : faudra souvent ouvrir le thresor, pour avoir des robbes, des cottes de soye, des enseignes de pierreries, des

chaisnes, des perles, des carquans, des bracelets, des pendans d'oreilles, des diamans, des miroirs esmaillez et d'autres nippes de la propriété du siècle ; il faudra encore, pour mieux se pavaner, des escharpes, des boutons pour une robbe, la coeffe doublée de velours ou de taffetas, selon la saison, les rubans pour ornement de teste, des fraises, des rabats, des dentelles, des gands parfumez, des manchons, des mouchoirs de poinct couppé pour couvrir sa gorge. » Au surplus, la reine Marguerite ne couvrait guères sa gorge, car, « le mardy 6 mars 1610, dit Pierre de l'Estoile dans son Journal de Henri IV, le prédicateur de Notre-Dame qu'on appelait Sufrin, jésuite, estant tombé en son sermon sur la dissolution et lascivetez des femmes, dit qu'il n'y avoit aujourd'huy si petite coquette à Paris, qui ne monstrat ses tetons, prenant exemple sur la reyne Marguerite, » en ajoutant, pour retirer ce mot qu'il avoit laissé échapper trop indiscrètement, « que beaucoup de choses estoyent permises aux Reynes qui estoyent défendues aux autres. »

Les portraits peints et gravés de Mar-

guerite de Valois nous la montrent avec la singulière figure qu'elle avait dans sa vieillesse, quand elle essayait de réparer, au moyen d'une toilette excessive et ridicule, les ravages de l'âge et les imperfections de la nature. Tallemant de Réaux a recueilli, d'après ces images, quelques traits caractéristiques de cette étrange figure: « Elle portoit un grand vertugadin, qui avoit des pochettes tout autour, en chacune desquelles elle mettoit une boiste où estoit le cœur d'un de ses amans trespassez...... Elle devint horriblement grosse, et avec cela elle faisoit faire ses quarrures et ses corps de juppe beaucoup plus larges qu'il ne falloit, et ses manches en proportion. Elle avoit un moule, un demy-pied plus haut que les autres, et estoit coiffée de cheveux blonds d'un blond de filasse blanchie sur l'herbe. Elle avoit esté chauve de bonne heure. Pour cela, elle avoit de grands valets de pied blonds, que l'on tondoit de temps en temps... Elle avoit toujours de ces cheveux-là dans sa poche, de peur d'en manquer, et pour se rendre de plus belle taille elle faisoit mettre du fer blanc aux deux costez de son corps, pour eslar-

gir la quarrure. Il y avoit bien des portes où elle ne pouvoit passer.... Le feu Roy (Louis XIII) s'avisa de danser un ballet de *la vieille Cour*, où, entre autres personnes qu'on reproduisoit, on représenta la reine Marguerite avec la ridicule figure dont elle estoit sur ses vieux jours. »

Le ballet de *la vieille Cour* avait coïncidé avec l'*Alphabet de l'Imperfection et malice des femmes*, dont le titre portait une figure gravée, qu'on pouvait prendre pour la caricature de la reine Marguerite. On avait pu remarquer, dans l'ouvrage de Jacques Olivier, deux passages, où l'auteur semblait avoir voulu faire allusion aux habillements extravagants de cette vieille reine *mondaine* et galante, qui n'en donnait pas moins à la mode une direction que toutes les femmes étaient fières de suivre : « Les odeurs de musq, d'ambre gris, civette d'iris et de l'abdanon, disait l'austère Licencié aux lois, ne manquent pas pour parfumer les puantes et dégoutantes exhalaisons qui sortent de dessous le plantureux vertugadin, afin de ne reformer la sagesse de Dieu (ô vérité insup-

portable). Ne se contentant de mouchoirs, de cols, de dentelles, de moules, de fausses perruques blanches, blondes, frisées, chastaignées et brunes, de chaisnes, de bracelets, de colliers, carquans et de mille autres petis engigornemens, elles ont recours aux fards, aux fausses gorges, pour dissimuler la laideur d'un visage, d'un sein et d'un col, qui sans cet artifice ressembleroit plustost au rable d'une vieille enrichy de deux cornemuses, qu'à un estang de lait, où la folle passion d'amour tend ses rets et filets pour prendre les cygnes du Méandre. » Dans le même chapitre, Jacques Olivier continuait en ces termes son thême favori : « Les femmes, avec tous ces miroirs au costé, ces affiquets, ces houppes, plusieurs pendans d'oreille, evantails marquetez, cordons entrelacez, masques, dentelles, cottes de livrées et toutes les autres niaiseries, n'ont autre but la plus part que de s'en servir pour amorcer et attirer les esclaves de l'impure volupté, avec tant d'excez, de changemens et de curiosité, que les pauvres tailleurs ne sçavent plus de quel bois faire flesche et de quelle façon nouvelle les orner. »

Le *Tableau des piperies des Femmes mondaines*, dans lequel on voit reparaître, presque dans la même forme et sous les mêmes couleurs, la plupart des arguments en des préjugés antipathiques de Jeacques Olivier contre les femmes, avec la langue ordinaire de son éloquente conviction, n'est autre qu'une sorte de reproduction similaire de l'*Alphabet*, à ce point qu'en y trouve des histoires, des citations et des détails qui avaient figuré textuellement dans le premier ouvrage. En faut-il conclure qu'ils doivent être attribués l'un et l'autre à Jacques Olivier ? Ou bien l'auteur du *Tableau des piperies* n'est-il qu'un plagiaire de l'*Alphabet?* Ce sont là des questions que nous nous sommes posées à plusieurs reprises, sans oser, sans pouvoir les résoudre, en remarquant que deux chapitres du *Tableau des piperies*, sont adressés aux *Courtisans*, que Jacques Olivier avait mis en cause, dès 1619, comme les complices des *Courtisanes*. En tout cas, l'*Alphabet* a été la source originale du *Tableau des piperies*. Ce second ouvrage n'eut pas autant de succès que le premier, qui n'est pas plus

intéressant et qui est aussi moins rare. On compterait peut-être bien six éditions de l'*Alphabet*, tandis qu'il n'en existe que trois du *Tableau des piperies.* La dernière, la plus recherchée par les amateurs, se joint à la collection des éditions elzéviriennes (*Cologne, Pierre du Marteau*, 1685, pet. in-12, de 284 pages). La critique n'a pas encore formulé de jugement sur ce petit livre, qui a sa place marquée dans la Théologie morale, mais qui peut en sortir pour se placer avec avantage dans la catégorie des ouvrages satyriques sur les femmes. Les renseignements précieux qu'on y rencontre sur les modes féminines, sur les mystères du cabinet de toilette et sur une foule de particularités des mœurs intimes du XVIIe siècle, recommandent aux curieux cet ouvrage qui a obtenu droit de cité dans les armoires des bibliophiles. Voici comment le jugeait, dans une note inédite, un bibliothécaire du marquis de Paulmy, qui l'avait prié de l'examiner au point de vue d'un extrait à en faire pour la *Bibliothèque universelle des romans :*

« Cet ouvrage ne doit pas être regardé comme un roman. C'est une mauvaise

et injurieuse déclamation contre les femmes, par laquelle l'auteur condamne leurs habits, leurs parures, et regarde comme criminels les soins même que prennent les plus vertueuses et celles les moins susceptibles de coquetterie, pour tenir leurs personnes propres et nettes, car cet injurieux déclamateur ne se contente pas de reprocher aux dames leur fard, leur frisure, les ornements dont elles ornent leur chevelure ; il leur reproche encore de se laver le visage et nettoyer les mains et les dents, avec trop de soin. « Il faut, dit-il, laisser chaque chose comme la nature l'a faite. » En vérité, lorsque l'on entend cette déclamation sur la propreté, on est tenté de croire que c'est un capucin ou un philosophe cynique, qui parlent à leurs auditeurs. Cet ouvrage n'a pas eu, je crois, beaucoup de vogue dans son temps ; il n'a pu être avoué que par quelques recluses bien bigotes et bien malpropres, car les dames pieuses et honnêtes n'ont, je pense, jamais approuvé que l'on condamne les soins qu'elles prennent pour avoir le visage, les mains et les dents nettoyés. L'auteur de ce plat et ennuyeux ouvrage

appuie toutes les injures qu'il dit aux femmes et à leurs courtisans (ainsi nomme-t-il ceux qui les considèrent) de tous les passages et citations qu'il peut trouver dans les poètes et philosophes anciens, dans les auteurs sacrés et profanes et dans les Pères de l'Eglise. Si cet ouvrage a quelque mérite, c'est qu'il fait très bien connoitre, en les condamnant, quels étoient, au commencement du XVII[e] siècle, les ajustements des dames, la forme de leurs habits, quelles étoffes elles employoient, quels ornemens embellissoient leur chevelure et leur servoient de coiffure, la façon dont elles ajustoient tout cela, enfin tous les ingrédiens qui se trouvent à une toilette bien garnie, et appartenant à une femme que son rang et sa fortune mettent dans la nécessité de représenter dans la société. Les hommes aussi, au dire de l'auteur, sont trop recherchés dans leurs habits, et les deux sexes sont fort maltraités par lui. On juge bien que cet ouvrage ne peut souffrir d'être extrait et qu'il faut le laisser dans l'oubli. »

P.-L. Jacob, bibliophile.

LE

TABLEAV

DES PIPERIES

DES

FEMMES MONDAINES

LE

TABLEAV

DES PIPERIES

des femmes Mondaines

OV

PAR PLVSIEVRS HI-ſtoires ſe voyent les ruſes & ar-tifices dont elles ſe ſeruent.

A PARIS

Chez Iean Denis, ruë Neuve ſainct Louys, près le Palais, à la Fortune

M DC. XXXII

Auec Priuilege du Roy.



PRÉFACE ADDRESSÉE
AUX DAMES

PUISQUE *les femmes n'ont point de plus glorieux ornemens que la modestie, ny de plus solide gloire que l'honnesteté ; i'ai iugé que ce seroit chose convenable de vous présenter ce Tableau pour y faire voir les couleurs de la vertu, et y dresser les trophées de ses victoires. La pompe de ses apparences empruntées et l'excessive curiosité des habillemens somptueux sont semences de malheur et de ruine : au lieu que l'honneste parure*

est une marque de vertu, qui donne un doux contentement d'esprit. Mais le fruict que les pauures recueillent par le retranchement des superfluitez merite une louange accomplie.

Ie ne me plaindray pas de vous pour cela. Pensez-y et vous amendez.



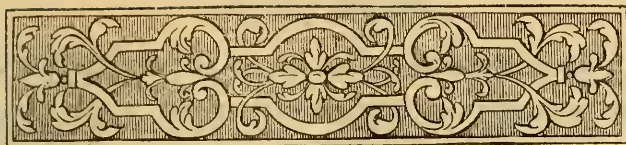


EXTRAICT

DU PRIVILEGE DU ROY

Par grace et Privilege du Roy, donné à Paris le 2 Iuillet 1632, signé par le Roy en son Conseil, de Prast, et scellé du grand sceau de cire jaune : il est permis à Iean Denis Marchand Libraire à Paris, d'imprimer, vendre et distribuer un livre intitulé, Le Tableau des Piperies des Femmes Mondaines, et ce durant l'espace de cinq ans, à commencer du iour qu'il sera achevé d'imprimer, et deffences sont faictes à tous Libraires et Imprimeurs de ce Royaume d'imprimer, ou faire imprimer ledit Livre, le vendre, ny distribuer d'autre impression que de celle dudit Denis, durant ledit temps, sur peine de confiscation des exemplaires, et de cinq cens livres d'amende, et de tous despens, dommages et interests : Ainsi qu'il est plus au long contenu esdites Lettres.

Achevé d'imprimer le douziesme Iuillet 1632.



LE
TABLEAV DES PIPERIES
DES FEMMES MONDAINES

DE LA BEAVTÉ LOVABLE
&
DE LA BEAVTÉ TROMPEVSE

Chap. I.

Nostre esprit naturellement animé d'un esprit divin, se ressentant tousiours du lieu d'où il tire son estre, porte ses visées au delà de ce qu'il possede, et s'y laisse doucement attirer; ainsi que le fer par son divin aymand, la paille par la douceur de son ambre celeste, et l'acier par son Lunaire amoureux, pour se ioindre à luy comme à sa fin plus desirée, où il tend et aspire sans repos et sans intervalle, comme à son centre. En ef-

fect, que seroit-ce de nous, si nos desirs et nos esperances s'ensevelissoient avec nous dans un mesme tombeau. Ceux qui ont la science de vivre ne vivent qu'en l'attente d'une plus douce vie ; et dans ceste douce consolation, ils ne trouvent rien digne d'eux, que le mespris qu'ils font de toutes choses.

Aussi est-ce vrayement en ce mespris du monde, où gist toute nostre gloire, et nostre plus grande felicité ; ie remets cela en la pensée des femmes mondaines : et pendant qu'elles le mettront en practique par l'exercice de leurs vertus cachées, elles me permettront de faire voir en ce Tableau l'anatomie naïve de la beauté charmante, des appas, attraicts, amorces, et gluans philtres de la vanité : les femmes d'honneur y trouveront subjet d'honorer l'honesteté de leur sexe, de mettre la pudeur au plus haut esclat de sa gloire ; et entretenir la saincte honte aux objects contraires qui se presentent à leurs yeux : et les lascives de quoy mespriser ce qu'elles adorent avec passion, corriger leur vie scandaleuse, espouser la vergongne, et le mespris de toutes ces licentieuses et dereglées voluptez, qui ruinent leur ame et leur corps.

Et pour ne mettre icy la beauté en descry contre les regles de la prudence morale, i'en trouve de diverses especes pour en parler premierement en general. La beauté attire à soy les cœurs, charme les sens, ravit les ames, et fait sortir la personne hors de soy pour porter son amitié en ce qu'elle trouve beau : aussi disoit Platon, que l'Amour n'est qu'un desir de la beauté : et Marsile Ficin son interprete, au liv. 12 de l'Amitié, tient pour loy d'Amour; que ceux qui doivent estre aymez, doivent estre necessairement beaux, et disant cela, il fait la beauté moyen de l'amour. Mais il prouve avec raison, que ce ne doit pas estre la beauté corporelle, mais la beauté de l'esprit : d'autant que ce que nous appelons proprement homme, c'est l'esprit auquel le corps n'est qu'organe et instrument : de sorte que qui s'arreste seulement à l'amour du corps, il n'aime pas l'homme, mais quelque chose qui est de l'homme.

Neantmoins encores que l'amour naisse de la beauté intérieure, si faut-il confesser que la beauté extérieure sert beaucoup pour entretenir l'amitié, ainsi qu'on escrit de Platon, et de Dion, qui furent grands amis, et la

cause de leur estroite amitié, estoit leur parfaite beauté de corps. Xenophon, celebrant les loüanges de ceste beauté, dit que la beauté du visage est un don Royal donné par la nature.

Lucian, au Dialogue du Demon, assure que l'obiect des choses belles a une grande force d'allecher et d'attirer.

Les anciens Philosophes ont inventé mille beaux eloges en faveur de la beauté. Aristote la nomme lettre de faveur; Socrate, une douce Tyrannie; Platon, un privilege rare de nature; Theophraste, une douce tromperie; Theocrite, yvoire trompeur; Carneade, Royaume solitaire; Origene, triomphe des vaillans; et Plotin, au livre du Beau, dit : que la beauté ravit les amans et captive le fer, et que ceux qui ne peuvent estre vaincus au combat par le fer, le sont par la beauté; et S. Cyprian dit, que la chose qui n'est pas belle, et qui ne plaist, est tousiours miserable.

Maintenant ie vais coucher sur mon Tableau les vives couleurs de la beauté creée et naturelle; puis en suitte celles de la beauté fardée, beauté bastarde, peinte et desguisée. La vraye et naturelle beauté est,

dit Platon *in Philebo* ch. 5, un rayon de la lumière divine, et une splendeur du souverain bien; qui reluit principalement aux choses qui se voyent des yeux, et qui s'apperçoivent de l'entendement.

Ceste opinion de Platon est suivie de Plotin, au livre du beau, disant : que la beauté attire seulement les puissances congnoissantes : c'est à dire, congnoissantes, ou en l'entendement, ou en la veuë, ou en l'oüye, qui souventefois sont esclaves de la raison. Et encores que la beauté appartienne aux deux sens, de la veuë et de l'oüye; elle est plus particulierement à l'entendement: parce que les habitudes de l'ame, qui sont les vertus, les bonnes mœurs et les sciences, sont non seulement belles; mais appelées simplement beautez, pource qu'elles sont formées : mais le corps et les mots, qui appartiennent aux deux sens, de la veuë, et de l'oüye, encore qu'ils soient remplis de beautez, ne peuvent neantmoins estre proprement nommez beautez, pource qu'ils se changent legerement, et pour de bien petites causes s'alterent et cessent d'estre beaux. Augustin Nipho, Philosophe Peripateticien, est de cet advis, en son

livre du Beau. Torquato Tasso, en son discours intitulé *Forno della Nobilta,* et Marsile Ficin en son Oraison 5. Et celle-cy est la plus legitime et convenable definition de la beauté, qui se soit trouvée iusques à present.

Pour l'intelligence de laquelle, deux choses faut remarquer : la premiere, qu'encores que la definition commune de la beauté convienne aux choses qui s'apperçoivent avec les yeux, par les oreilles et par l'entendement, elle n'est pas esgalement propre à toutes; mais selon quelques degrez de plus ou de moins : de sorte que ceste lumiere ou grace divine convient premierement aux choses qui se perçoivent avec l'entendement, puis à celles qui se voyent des yeux, et qui s'entendent de l'oüye : aussi Aristote au I. livre du Ciel, texte 100. parlant de la façon en laquelle Dieu se communique à ses creatures, dit : De là aux autres depend l'estre et le vivre; à ceux cy plus clairement, à ceux là plus obscurément. Et Dante en son Paradis, dit :

La gloria di colui ch'il tutto muove
Per l'universo penetra, e risplende,
In una parte più, et meno altrove.

La deuxiesme chose à remarquer est, que ceste commune nature de beauté n'est pas du corps, pource que si elle l'estoit, elle ne conviendroit en aucune sorte aux vertus de l'ame, qui sont incorporelles ; et la beauté qui se trouve en la forme des corps, et en l'harmonie des voix, ne peut estre corporelle : pource qu'encores que quelques choses corporelles soient ainsi appellées de leur nature, cela ne leur convient pourtant, en tant qu'elles sont corps, pource qu'un mesme corps d'un homme, que nous trouvons auiourd'huy beau, se trouve le lendemain, par un petit accident, aussi laid et difforme que si le corps estoit un, et la beauté autre. C'est pourquoy il faut conclure, que la beauté de toutes les choses, qui se perçoivent des yeux, de l'oreille, et de l'entendement, sont plustost meslées d'une chose corporelle, qu'une espece corporelle de la mesme chose : ainsi l'enseignent Plotin en son livre du Beau, et Marsile Ficin en son Banquet, livre troisiesme.

La beauté des choses qui se perçoivent de l'entendement est entierement spirituelle : et celle-cy n'est autre chose qu'une harmonie de vertus, de bonnes mœurs, et de sciences

conceüe en l'ame, qui la resiouït merveilleusement et attire, comme celle des choses qu'on perçoit avec les yeux. C'est une grace spirituelle et divine de la figure des corps receuë en la veuë, et qui passe de la veuë en l'ame.

De là se void combien fausse est l'opinion de ceux qui disent que la beauté corporelle estoit une proportion de membres entre eux, qui regardoient le tout avec une certaine couleur agréable, comme disoit Ciceron, pource que de là s'ensuivroit que plusieurs corps, qu'on perçoit avec les yeux, ne pourroient estre nommez beaux en aucune sorte : comme l'or, l'argent, et choses semblables ; pource que ces corps estans homogenes, n'ont pas cette proportion de parties entr'eux, et au tout, comme elle se trouve aux animaux.

On ne pourroit pas aussi appeller la lumiere belle non plus que la couleur ; ny une voix seule, pour bonne qu'elle fust : et on ne pourroit dire une main belle, ny une face, ny une bouche belle, ny aucun autre membre particulier beau, pource qu'il n'a pas la disposition et le rapport des parties que l'on dit ; et s'ensuivroit de là une absurdité notable : sçavoir, qu'un beau corps se pourroit

former de parties non belles, ce qui est impossible.

D'avantage, la mesme disposition seroit des parties entr'elles, et la proportion avec tout le demeurant : nous voyons chaque iour que le mesme corps esgalement disposé, ne nous agrée pas touiours, et qu'une mesme grace ne demeure pas en luy.

C'est pourquoy ie dis, que la beauté des corps n'est pas en la matiere, ny en la quantité, ny en la figure (qui est la proportion et disposition deuë des parties entr'elles; ainsi qu'a voulu Ciceron) mais en la grace de l'image des corps receuë en la veuë, et de là conceuë en l'ame ; et en la grace de l'harmonie spirituelle, qui resulte des voix receuës en l'oüye, et conceuës en l'entendement.

Enfin la beauté est une certaine grace pleine de vivacité spirituelle (par l'illustration du divin rayon) premièrement infuse à l'Ange, puis aux esprits des hommes : de là aux figures des corps, et aux voix : qui meut par la raison, par la veuë, et par l'ouië, nos esprits, et les recrée : et en les recreant, les ravit ; et en les ravissant les enflamme.

Ie dy que la beauté est une chose divine,

qui meut et ravit avec un grand pouvoir les esprits des hommes à l'amour des choses belles. Ainsi nous voyons que la principale loüange que les femmes estiment plus, est celle de la beauté. Et n'y a chose plus celebre parmy ceux qui s'entr'aiment que celle-cy ; non pas la beauté que l'ame conçoit avec l'entendement, qui est celle des vertus et des habitudes scientifiques ; mais celle que Salomon nomme trompeuse et vaine, veu que c'est de celle là que les Amans du monde font estat, y arrestant leur consideration, afin qu'elle ne passe à la contemplation de Dieu, source perdurable de toute beauté, qui a voulu estre aimé par ce chemin.

Du moins il se void que la beauté est une chose divine, et un rayon de Dieu : c'est pourquoy il arrive souvent qu'un homme courageux se troublera devant une belle femme, il craindra et tremblera, comme s'il estoit devant Dieu mesme, duquel est tenu ce petit rayon de grace.

Mais il y a une autre beauté, non naturelle, qui n'est pas un don de Dieu ; mais une beauté fardée, peinte et trompeuse, laquelle depend de l'artifice du Diable, qui a donné

l'invention des fards, et des eaux de senteur et distillées, pour profaner l'image de Dieu au visage des femmes mondaines et lascives : beauté, ret pipeur d'enfer, qui y entraine les ames, ternit le lustre des vertus, et corrompt les bonnes mœurs ; car ceste beauté damnablé, ainsi acquise par l'artifice des fards, n'est que pour servir de blanc aux yeux de ceux qu'elles veulent attirer en leurs retz : beauté apparente, et qui sert de masque et de voile pour cacher la laideur et deformité degoustante de leur chair, qu'autrement feroit bondir d'horreur le cœur de ceux qui y arresteroient leur veuë.





DESCRIPTION DE LA FEMME LASCIVE

Chap. II.

La femme, qui par l'essor de sa liberté ayme la vie lascive, paroist sur le Theatre du Monde, commence une Comedienne desguisée, pour plaire aux hommes, et estre tenuë en l'estime d'une Dame digne d'estre aymée et recherchée : excogite tout ce que l'on peut inventer, pour faire une estrange metamorphose de sa personne, voulant faire recevoir une autre forme à son visage, et aux parties de son corps apparentes, n'espargne aucune despense pour avoir les fards les plus puissans, les eaux et les essences de mille choses distillées, entretient à ses gages les plus entendus distillateurs à ce subject, avec promesse

de les contenter selon leur desir ; pourveu qu'ils luy puissent oster les taches du visage, applanir les rides, esclaircir et polir la face, et la faire paroistre vermeille comme une rose, reluisante entre le rouge et le blanc, et luy faire avoir une grace attrayante, et capable de ravir les yeux de ceux ausquels elle desire plaire : pour venir à chef de son desir, elle se sert des eaux tirées au feu, qui sont l'essence d'une infinité de drogues propres à luy enlever la vieille peau de son visage, et en faire renaistre une nouvelle, belle, claire et luisante comme une glace de crystal : sans se soucier du mal et de l'incommodité qu'elle souffre, attendant les effects des eaux qui luy enlevent le visage, enflé, bouffy, et bandé comme la peau d'un tambour, avec des douleurs extremes : ce qu'elle endure au peril mesme de son visage, comme il arrive souvent : pourveu qu'au lieu de ceste premiere peau elle en aye une ieune, polie, sans tache, sans ride, et agreable.

Cela fait, ceste peau se leve par pieces, avec une forme plustost d'un ladre qu'autrement : laquelle estant levée et pelée, et la ieune paroissant, elle se fournit des pommades les

plus cheres, du blanc d'Espagne, pour entretenir ce nouveau visage en son lustre, à quoy elle se sert aussi des eaux de senteurs, dont elle se lave et se frotte soir et matin : et pour conserver ce tein en sa beauté, durant la nuict elle use de bandeaux de toile cirée de cire vierge.

Et à cause qu'avec la vieille peau enlevée par la force de ces eaux, les sourcils de ses yeux s'enlevent aussi, elle se sert de remedes propres à les faire renaistre plus blonds qu'auparavant. Voila pour le visage.

Et pour ses dents, si elles sont iaunes ou noires, elle les fait devenir blanches, à force d'eaux dont elle les frotte, sans penser que ces eaux la pourrissent et luy rendent enfin la bouche punaise, et de mauvaise odeur ; mais pourveu qu'elles paroissent un temps blanches et de laict, elle ne se soucie pas du reste.

Pour avoir l'haleine douce et agreable, les dragées et l'any musqué ne luy manquent, lors principalement qu'elle a à faire ou recevoir les visites, afin qu'apres, elle estant baisée, son haleine, avec le charme de sa nouvelle et reluisante face, la face aymer et caresser.

Du Visage ie viens aux cheveux, pour les-

quels enjoliver ont esté inventées les poudres de Cipre, et de civette, et les frisures crespuës, ausquelles choses elle ne plaint la despense, l'argent, ny le temps. Descendons aux mains, qu'il faut entretenir douces et blanches, pour estre agreables à manier et à voir : et pour ce faire, elle fait provision de boulettes de senteurs, et savonnettes musquées : et pour empescher le hasle, elle use de gands lavez, doux, musquez, et parfumez.

Bref, afin qu'elle porte un beau corsage, bien fait et menu, à quoy elle se fait faire des robbes estroittes, avec vertugales et busques, qui la sanglent comme un cheval ; en telle sorte, qu'elle ne peut presque respirer, soufler, ny manger ; et endure son sein pressé aussi bien que ses reins et son ventre, qui est cause que quelquefois elle est homicide du fruict qui est autour d'elle : et partant criminelle devant Dieu et les hommes, pour ne vouloir paroistre grosse ny empeschée, afin d'estre tousiours propice, gaillarde, allaigre, et touiours preste à sauter et à baler.





VANITÉ DE CEUX QUI ADORENT LA BEAUTÉ DES FEMMES.

Chap. III.

Le pauvre insensé et aveuglé Courtisan, passionnément transporté de l'amour de telles creatures, s'imagine lorsqu'elle a la taille riche, les cheveux bien peignez, cendrez, poudrez, frisez, et voltigeans folastrement sur leur visage, le tein frotté, lavé, fardé, plastré, à quatre ou cinq couches de fard, raffraichy tous les iours de plusieurs sortes d'eaux, et blanc comme neige, le front large, reluisant et poly, les yeux bleus, et de couleur de ciel, le nez bien formé, les deux iouës vermeilles comme roses, la bouche petite, les levres coralines, le menton court, le col d'albastre, le sein fleury comme un œillet, sur

lequel se plaist le Dieu folastre de l'amour, et les autres parties du corps esgalement proportionnées les unes aux autres.

Ceste riche taille n'est rien, si elle n'est accompagnée de quelque bonne grace pour estre animée de majesté: il faut avec cela, que ses cheveux soient mignardement ajancez, que ce tein tant delié se nourrisse dans les eaux, ainsi que le poisson, afin qu'il soit conservé en son esclat, et son lustre : il faut que le front soit frotté, lavé avec pommade et essence d'eau, pour empescher la naissance des rides, et paroistre tousiours la fleur d'une belle ieunesse : il faut s'empescher d'avoir des enfans, de peur que cela ne flestrisse la beauté du visage, ne gaste le sein, et ne face vieillir trop tost.

Il est nécessaire que ces beaux yeux ayent l'art de charmer les cœurs, et qu'ils ayent ceste secrette industrie dans leur douceur de tuer en leur colere.

Il faut que ceste petite bouche de rose face tousiours sonner aux oreilles la plus douce harmonie de l'éloquence, pour apprivoiser les esprits plus farouches : enfin il est convenable que chaque partie du corps sçache sa

leçon de tromper : et que l'esprit qui l'anime apprenne tous les iours de la Vanité de nouveaux enseignements pour allumer l'amour, ou plustost la manie, comme s'il n'y avoit point assez de fols, et de maniaques au monde.

D'avantage, il est requis que ceste mesme riche taille soit parée d'habits superbes pour animer sa gravité : que ces beaux cheveux soient enlacez avec des chaînes de perles et de diamans, pour attirer plus doucement les yeux à leur admiration et gaigner le cœur à leur amour. Que ce tein delicat soit rehaussé par l'ombre d'une mouche; que ce visage chargé de fard, soit de nouveau embelly d'un grand nombre d'outils de Vanité; soient colets de toute façon, à deux, trois, et quatre estages, et pendans d'oreilles de toute sorte, de riches colliers de diverses inventions, de poinçons et de Cupidons, enrichis de perles et de pierreries, et de crespes deliez, pour faire ombre au visage, et voir au travers, sans estre veuës. Que ce corps plein de folie plus que de raison, change tous les iours d'habits, de peur que les yeux ne se lassent si tost d'en contempler les Vanitez : enfin, il

faut un train magnifique de valets, de chevaux, de carosses, pour maintenir la grandeur de la maison.

Ce n'est pas là tout : les Philosophes disent que les effects suyvent la perfection de leur cause : toutes ces inventions de fard, de lavemens, de frisures, de braveries, et de pompe, à quelle fin, aux femmes ? c'est pour plaire d'avantage aux maris, et porter plus facilement leur cœur à les aymer ? non : car quoy que les femmes inventent ce pretexte, ce n'est pas pourtant leur intention, c'est pour paroistre à la Cour, aux balets, aux compagnies, aller aux pourmenades, et autres lieux d'assignation, pour estaller leur marchandise devant les marchands qui s'y trouvent : et tel fait rencontre de quelque bonne porte, qui luy couste cher ; et c'est ainsi que le bien se change en mal, et que de l'usage licite on saute à l'abus, qu'on quitte l'esprit pour le corps, et le corps pour une ombre : ils se prennent aux rets et aux appasts trompeurs qui aveuglent leurs esprits et charment leur raison, pour les faire courir à leur ruine, et pour voir la tromperie manifeste de telles femmes qui surprennent ainsi plus les cor-

rompus Courtisans. Ie vay faire un estat de la piperie des choses qu'ils prisent tant. Premierement, ces riches tailles ne sont qu'une liaison et un assemblage d'os pourris, de nerfs et de tendons pleins d'infections, qui dans les cimetières servent de Theatre pour en faire voir les miseres.

Les cheveux frisez sont des excremens de nature, antez dans un terroüer plein de poux et de vermine.

Le tein delicat n'est autre chose qu'un morceau de peau blanche, colée sur le sang, qui par fois devient noir, livide et si desagreable qu'on ne l'ose regarder : toutes ces beautez sont plus fresles que celles des fleurs, pour estre subjettes au hale du soleil et au feu ; une goute de serein, une alteration de poux, et une seule nuict d'inquietude sont capables de les ruiner.

Ces fronts larges et polis ne peuvent se deffendre aux attaques des rides, quoy que vous y mettiez du fard et des eaux pour les faire tirer ; qui à tous momens s'emparent de leur place, quelque empeschement qu'on y puisse faire.

Ces beaux yeux sont exposez à beaucoup

de maladies : un peu de rheume les rend si effroyables, que vous estes contraints de les cacher, à cause qu'ils feroient peur à ceux qui les regarderoient.

Le nez et la bouche ne sont-ce pas deux cloaques de pourriture, dont l'infection sort à tous momens : et les parties du corps estans de mesme matiere que le tout, vous pouvez iuger, par l'eschantillon, de la piece entiere.

De plus, n'est-il pas vray que l'action qui anime ceste taille, n'est qu'un coup de vent qui enfle les voiles de nos arrogances en ceste mer du monde, où la Vanité sert de pilote pour nous engager dans les naufrages.

Ces blonds cheveux ont beau estre peignez, frisez et accoustrez de garsettes, et espandus sur le visage ; car l'invention en est aussi criminelle que la matiere en est fragile et mesprisable. Vous avez beau louer ce tein delicat à toute heure, puisque la mesme eau qui le nourrit, est la mesme qui le pourrit : d'autant qu'à mesure que l'artifice fait rajeunir les apparences, la nature fait vieillir son estre.

Ces fronts si bien polis, qui consomment tant de temps et d'artifice, pour en cacher les

rides, l'aage les decouvre peu à peu. Si ces beaux yeux, fleches de Cupidon, pleins de flammes et de feux, ont tant de pouvoir pour charmer et blesser les cœurs de leurs estincellantes œillades descochées pour donner la mort à l'ame, n'ont point d'artifice, ny de sort, pour charmer leurs miseres, et arrester le cours des larmes qu'elles sont contraintes d'espandre en la deploration de leur vanité.

Ie veux que cette petite bouche, et ces levres coralines, rendent pour un temps des oracles puissants pour persuader tout ce qu'elles veulent : mais d'ailleurs, il faut croire que ceste liaison mignarde et accorte de belles paroles, ne se forment que de l'air, qui se resoudent en vent; et ainsi toute leur gloire se change ordinairement en desespoir, et leur harmonie, marque de leur ambition, se reduit en fumée.

Telle est la suite de ce que les femmes prisent tant en l'entretien de leur beauté : qui se perdans et se flestrissans, leur faict verser les vaisseaux de larmes, ne pouvant plus par les attraits de ces beaux yeux, de ce teint vermeil, et de cette bouche de rose, nourrir leur espérance de plaire à leurs amis : et ces

regrets les iettent dans le desespoir, se voyans ainsi trompées et descheuës de leurs impudiques pretentions ; de mesme que cet oyseau Figule, qui est si glorieux de son beau plumage, qu'il s'imagine estre assez suffisant pour imiter l'Aigle, en la continuation de son vol, et le suivre par tout : mais, malheur pour luy ! qui estendant ses aisles pour voler, et se mirant sur la beauté de ses plumes, il perd sa force, ne peut poursuyvre son vol, et estant contraint ramper sur terre, il passe ainsi le reste de ses iours, avec des cris de compassion estranges, detestant la beauté trompeuse de son plumage, qui l'ont porté à tant de foles entreprises.

Cet oyseau est le symbole de la lasciveté des femmes, qui pour fonder leurs plus cheres esperances et intentions sur les charmes de leur beauté, croyent que c'est assez pour suyvre d'un vol continuel l'aigle de leur convoitise et mauvais desseins : et pour s'y trop arrester, elles voyent leurs pensées ambitieuses descheuës et honteusement avortées : et c'est alors que detestans la tromperie de leur beauté passagere elles se mettent à regretter le cours de leur mauvaise vie, avec

des larmes et cris lamentables, pour s'estre ainsi laissé malheureusement aveugler par ceste vanité de la beauté, et se voyent forcées de passer le reste de leur vie en regrets et desplaisirs de voir qu'elles qui servoient de theatre aux yeux des fols Amans, et d'objects puissans, pour desrober leurs cœurs, se voyent alors honteusement mesprisées, baffoüées et reiettées, comme ne pouvans plus servir d'idole à ces pauvres idolatres.

Tout cecy leur arrive pour n'avoir voulu regler le vol de leur lasciveté, ny borner le cours de leur sensuelle ambition : monstrant en cela la bassesse de leur esprit, et la stupidité de leur cerveau, qui ne leur produict que des fruicts de miseres, ainsi que le peuplier, qui pour tout le soin qu'on employe à le fumer et cultiver, ne rend aucuns fruicts ny semence à son maistre : elles ressemblent encores au poison appellé Callionymos, marqué à la teste pour monstrer qu'il manque de sens, et ne sent l'hameçon qui le pique et l'accroche, et le rend la proye du pescheur ; ainsi telles femmes legeres d'esprit et de sens, ne peuvent prevoir où ceste frenetique passion d'amour, et où ceste pipeuse beauté les en-

gage et les assuiectit ; aux peines qu'elles sentent en fin, lesquelles se voyent deceuës, moquées, et frustrées de leurs vaines et folastres esperances.

Le malheur qui cause cela est que la femme libertine ne peut pas bien et sagement user de ceste saincte authorité que Dieu donna à la première femme, pour l'empescher de cheoir au precipice de ceste fumeuse ambition, corriger sa fragilité et inconstance ; et c'est à telles femmes dont ie vay parler en ce chapitre suivant.





DES RUSES ET ARTIFICES DE LA FEMME POUR PERDRE L'HOMME PLUS SAGE.

Chap. IV.

Ce n'est pas sans cause, et sans l'avoir que trop experimenté, que le Sage parlant de la femme lascive et libertine la compare au chasseur et au pescheur en l'Ecclesiastique, ch. 5. et dit que toute playe est tristesse du cœur, et que toute la malice est meschanceté de femme : voulant dire, ce que la melancholie est en douleurs et desplaisirs à celuy qui en est travaillé, la femme l'est en malice et meschanceté; parce que toutes les meschancetez se trouvent en elle. Les Chasseurs ont des personnes dont les unes ont l'esprit propre pour la chasse du chevreuil, d'autres

pour les sangliers, et d'autres pour les lievres. Les Pecheurs usent et se servent d'une industrie en la mer, d'une autre aux rivieres, et d'une autre aux estangs, ayant une sorte de retz pour prendre les soles et les turbots, une autre pour pescher les lamproyes, et une autre pour avoir les truittes. Mais une femme a toutes les industries, tous les artifices, et toutes les ruses ensemble ; toute la malice est la sienne, laquelle a un degré particulier : de sorte que toutes les industries, tous les artifices, et toutes les subtilitez, dont les Chasseurs et les Pescheurs se servent, sont en elle en un degré superlatif.

Nous avons accoustumé de dire ordinairement que quand l'esprit de l'homme s'addonne et s'occupe en plusieurs choses, il ne peut atteindre ny parvenir à la perfection d'amour; mais il n'en est pas ainsi de la femme, idole de vanité : car elle est aussi versée en chaque malice en particulier, comme si elle avoit toute sa vie estudiée pour se servir seulement de celle-là ; estant aussi bonne chasseuse en la terre, comme si elle ne faisoit point profession de pescher en la mer : aussi le Sage, *Ecclesiast.* 7. dit qu'elle est un piege et une

nasse, pour dire qu'il n'y a lieu où l'on puisse s'eschapper, estre en seureté, et se preserver de sa malice, estant si subtile en son art, que fort peu de personnes sortent et se garantissent de ses astuces et de ses tromperies, puisqu'elle est un piege en la terre, auquel le Diable fait tresbucher les plus sages, et une bascule en l'eau pour attraper ceux qui s'y pensent sauver.

Quand elle void un ieune homme de bonne mine et de bonne façon, qui bat tous les iours le pavé pour faire paroistre sa grace et son beau port, elle le fait tomber au piege, avec un seul clain d'œil de ses yeux, avec un geste attrayant, et un eschantillon de ses bonnes graces : mais aux lieux où elle ne peut ietter ses pieges, elle chasse avec le cœur qu'elle envoye pulverisé dans le poulet et dedans la lettre amoureuse, lequel en ceste façon a tant de force, qu'il prend et attrape l'ignorant qui le reçoit. Mais tirons le rideau pour voir l'artifice dont elle se sert pour charmer les cœurs : sçavoir, le travail qu'elle prend à se rendre belle : aussi iettez les yeux sur cet Iris, et sur ces rayons dorez en apparence, que par le fard et les eaux elle fait reluire en son visage.

Tirons le rideau sur ces rayons, où les lys, les œillets, les roses, et tout ce que les creatures pourront fournir semble estre trop debile pour depeindre ceste beauté feinte et fardée, qui brille sur les faces et visages de toutes ces Nymphes, et qui croyent vrayement que le pinceau tres sainct et delié de Dieu, n'a pas bien satisfait ny accomply les perfections de leurs visages, attribuant ainsi à ce souverain Createur une tres-grande ignorance.

O pecheresses fardées de plastres avec des visages peints et desguisez, considerez que par ces desguisements et peintures de visages, c'est vrayement se mocquer de Dieu, qui a faict et formé le vostre sur le sien, et n'a voulu qu'il fust semblable à aucun autre, pour vous faire voir davantage l'amour qu'il vous portoit ; et que recognoissant d'affection cet œuvre si noble, œuvre, dy-je, si cher, qu'il a fallu que pour son rachapt son Fils unique aye respandu iusques à la derniere goutte de son sang, et pour le conserver en son lustre et splendeur, et afin qu'eussiez en vous mirans subjet de l'admirer, et en l'admirant le conserver en son propre naturel, et à aymer

parfaictement de tout vostre cœur son formateur et createur, sans vouloir changer et reformer ses œuvres, en estallant vos stupiditez et folies sur la face de vostre Sauveur, et en vous riant de luy par les mespris que faites de sa divine face, que vous déguisez pour prendre celle de vostre plus grand ennemy, qui est Satan. Et pour faire voir et cognoistre cela à l'œil, non par ces discours; mais pour vraye verité asseurée de gens d'honneur : Ie rapporteray un exemple horrible de la fin malheureuse d'une dame mondaine et grande Courtisane qui consommoit tout son bien en des fards et toutes sortes d'eaux pour embellir son visage, croyant qu'il n'y avoit rien au monde qui la rendist immortelle, que toutes ces folies mondaines. Depuis quelques mois ceste Dame mourut, et aussi tost qu'elle eut rendu l'esprit, on luy couvre le visage, et on ferme le lict où estoit son corps, attendant qu'il fust froid pour l'ensevelir, pendant cela le Prestre qui l'assistoit descendit en bas pour prendre la collation, et puis remontans, luy quatriesme, entendirent un grand bruit dans la chambre de telle façon, que le Prestre ny les autres ne se poussoient

point à qui y entreroit le premier : mais tous ensemble y entrerent; et qui fut bien estonné furent eux, voyans tous le lict dessus dessous, et ce cadaver tout decouvert, où ces cheveux qui avoient esté tant pouldrez, peignez et frisez, estoient escarts ça et là, et sa coiffeure de mesme : les yeux tous ouvers aussi grands que le dedans de la main, sa bouche fendue iusques aux oreilles, et sa langue noire comme ancre, tirée et longue de demy pied : En fin ce corps estoit si effroyable et espouvantable, que ces personnes dignes de foy furent un long temps en silence, sans pouvoir parler, tant qu'ils estoient effrayez. Si on ne se contente de cette attestation, qu'on s'informe de ces femmes qui ensevelissent ordinairement telles Dames, idoles de la vanité : elles diront et affirmeront que lors qu'elles sont mortes, il semble que leurs nés, yeux et bouches ayent changé de place : et qu'ainsi ne soit, que quand elles viennent sur l'aage leurs visages sont tellement changez, qu'à peine peut-on iuger que ce soient celles là mesme qui ont tant piafé en leur ieunesse : à plus forte raison quand elles sont mortes, comment ne paroistroient-elles effroyables

pour faire peur à celles qui les ensevelissent; que mesme elles font peur aux petits enfans auparavant que mourir, par leurs visages desfigurez ? Femmes mondaines, c'est trop abuser des dons que Dieu vous a faict, et devriez banir les masques de fard, et oster ces rides, et vous abstenir de desguiser et ruiner ainsi le portraict sacré de cette suremi-nente et inaccessible beauté de nostre Créa-teur, qu'il a imprimé en vous, et qui vous rend plus laides. C'eût esté crime de leze Maiesté, si autre qu'Apelles et Lysippe eust esté si osé de pousser ou graver l'image ou l'effigie d'Alexandre. Allez donc, friseuses; et vous, malheureuses creatures, vous estes honteuses de porter l'image de vostre Crea-teur et voulez changer et contrefaire la face de Dieu, pour recevoir celle du Diable : estes-vous si effronté de faire perdre et effacer ce premier crayon de beauté que l'Espoux mesme a tiré de son pinceau, et luy a donné au vif comme le dernier traict de perfection pour paroistre agreable comme l'aurore, et surpasser en son lustre et beauté la Lune ar-gentine : Quoy vos yeux devroient estre comme les yeux d'une colombe : c'est à dire

que toutes vos intentions fussent sinceres, simples et innocentes comme les douces œillades de la colombe : et tout ainsi que la colombe recueillant le grain, à chaque tour de bec releve ses yeux vers le Ciel ; de mesme vos yeux et vos faces se doivent elancer droict à ce Louvre celeste à chaque battement de cœur ; mais il est trop plein de vanité pour faire ceste deuë recognoissance, vous ne faites estat que de la rare beauté de vostre corps infect et cloaque de toute infection : du moins considerez que vos cheveux sont les saillies que vos esprits doivent estre contraints de faire dans les affaires domestiques, et les esbats de vos ioyeuses pensées, qui se feroient si doucement, si modestement, que vous n'en accueilleriez aucunes mauvaises mœurs, ny humeurs.

Vostre nez ne doit rien signifier, que vos prudences, avec l'odorat de la discretion, pour pre-sentir et discerner de loing tout ce qui est honeste et utile d'avec ce qui est indecent et de mauvais odeur : et vos prevoyances doivent estre comme la sentinelle, qui d'un sommet de la tour du Liban advise de loin les ennemis, et prendre garde que rien ne vous arrive de messeant.

Vos iouës doivent ressembler à la candeur vermillonnée de la chaste tourterelle.

Lorsque vous voudrez faire iouïr de vos plus delicieuses caresses : iettez les yeux sur l'humble pensée de vous mesmes, et faictes paroistre sur les blancheurs de vos visages aymables le vermillon d'une pudeur entierement virginale.

Vos levres rouges doivent estre des signes evidens que les baisers que vos sens donnent à leurs objects sont ou doivent estre tres chastes, et que vos imaginations ne soient aucunement infectées d'aucune mauvaise haleine. Qui feront que vos discours seront espurez comme un rayon de miel : aussi les discours amoureux que vous tiendrez ne sentiront que saincteté, et se rendront plus savoureux que tous les ruisseaux qui coulent le nectar et l'ambrosie de l'éloquence humaine.

Que signifie le col, sinon la submission que vous devez tesmoigner à la majesté, et l'obéissance que devez rendre bien humblement au commandement de vostre Createur, qui vous rend plus agreable, et vous embellit et attoure plus mignardement que tous les carcans et brasselets des mondaines.

Vos deux mammelles, elles sont symboles de vostre entendement, et de vostre volonté, qui sont vrayement deux mammelles; car comme les malles attirent lemme sang destiné à la generation, et le tournent en laict pour la nourriture de l'enfant né; ainsi ces deux mammelles doivent tirer le suc sanguin du sens commun, l'espurer et le changer en un laict de celestes pensées, et de sainctes affections; qui feront que vos appetits volontaires ne voudront aucunement gouster le laict venimeux de sensualité.

Pour ce qui doit estre de vos seins, pensez à celuy de vostre memoire, qui doit estre comme un lict de froment, environné de lys, où ne se doivent reserver que des especes fructueuses et utiles à la nourriture de vos ames, qui feroient pulluler des affections pures comme des lys, tout à l'entour de vos cœurs; feroient naistre des conceptions en vos esprits, toutes pures et celestes : d'où arriveroit que tous vos desirs prendroient leurs routes, non par les sentes du monde espineuses et rabbotteuses : mais par des sentes toutes ionchées des fleurs de Paradis, qui vous feroient faire des promenades par

ces belles campagnes eternelles, où vous trouveriez, non les objects de ces impudiques amours, ains l'object d'un chaste et pudique amour, qui seroit le glorieux sejour de la felicité.

Il est vray que sur le verdgay de ceste florissante ieunesse, les bonnes Dames ayans le corps droit et ferme, le front poli comme un tableau d'ivoire, les yeux estincellans ainsi que des estoilles, le visage aussi riant que la saison du Printemps, ne demandent que les jeux et à contenter leur concupiscence passionnée, ne parlent que d'amour, ne respirent que l'amour, et ne vivent que d'amour, et ne sont malades que du mal d'amour, qui est leur Dieu et Idole inique, auquel elles sacrifient toutes leurs pensées et folles imaginations : mais cet amour, apres lequel elles idolatrent si furieusement, ne s'esiouït qu'en fleurs de vanité, et ces fleurs ne produisent que des fruicts de passions mondaines, ce qui les fait fleurir en esprit d'une aile forte, dont le vol est si haut et relevé sur tant de monts de vanité, qu'en un instant ces corps si mignardez et flattez, se voyent replier et couler en arc, sous le faix des voluptez, et leurs

testes elevées en frisures et bigarrures, tombent aux pieds, et quittent l'amour avec la vie, que la mort leur enleve : ces fronts seillonnez, et ces yeux qui ont tué tant d'ames de leurs traicts envenimez, deviennent hydeux, haves, enfoncez et creusez comme des nids de vers : ceste voix qui entonnoit les concerts, qui ravisoit les cœurs par la delicatesse de ses airs et fredons, devient basse, cassée, entrecouppée de regrets, toute pantelante et hors d'haleine.

Et le malheur plus grand en cecy est, que telles femmes ont l'esprit si faible et debile, qu'elles ne se peuvent imaginer qu'elles se reduiront en tel estat qu'on auroit horreur de les voir : car ainsi que dit Pline, au liv. 2. ch. 41. sur le plein de la Lune, on void croistre et décroistre les huistres, les cancres, et toute autre espece de poisson d'escaille : de mesme ces beaux visages fardez et si bien frottez venans sur la plenitude de l'aage, on y void la vieillesse commencer à y tracer ses rides et seillons, qui croissent tousiours à mesure que la beauté perit et se fane, avec la ieunesse, qui luy faict perdre son esmail, et c'est alors que commence le regne des ennuys, des sou-

cis, des desplaisirs, des dégousts, des chagrins et des fascheries de n'estre plus en estat d'estre courtisées, muguetées, baisées, mignardées, ny recherchées.

Les Dames d'honneur se moquent de toutes ces folles idées, que les lascives se forment en l'esprit, elles se rient de la sottise de ceux qui les admirent : quand la force des charmans attraits de ces visages plastrez leur font la guerre, ils prennent quelque goust à regarder la douceur de ceste blanche chair : mais au bout du jeu, ils se trouvent touchez de la compassion des miseres de ces pauvres mondaines ; car tout ce que l'on estime fresle et fluide en la nature ne l'est pas tant que ces beautez masquées : et n'y a rien d'inconstant icy bas, qui esgale celle de ces Tableaux de la mesme inconstance.

Elles ne s'imaginent pas que leur corps est de la mesme qualité de l'ombre qui paroist dans la glace du miroir ; qui ne subsiste qu'autant que vous vous presentez devant : retirez-vous, il ne paroist plus rien.

Que si elles croyent estre des Deesses sur terre qui meritent d'estre adorées, qu'elles sçachent qu'elles ne sont que fumier couvert

de neige, et de la fiente cachée avec des fleurs, un riche coffre plein de vers, une vapeur legere, qui se leve en temps de pluye, que le moindre soufle reduit au neant, comme l'escume de la mer qui de loin, et au Soleil, paroist or et argent en apparence; et le Soleil retiré, ce n'est qu'escume sale, et un excrement abject de cet element : c'est comme la fleur du foin, qui s'espanouit au matin, s'ouvre à midy, se flestrit sur le soir ; et le vent souflant dessus, ma fleur tombe, devient un neant, et ce qui reste, n'est que foin, nourriture des bestes : telles sont les beautez artificielles des Courtisanes; le matin, après l'application du fard, des pommades et des blancs d'Espagne, sont de belles fleurs espanouïes, qui durent au lever de la ieunesse, s'espanouïssent en la fleur de l'aage : mais sur le soir, et le declin de la vie, tout cela n'est que fiente, que sale et hydeuse escume : et ne reste de toutes ces merveilles de grace et de beauté, que les tristes regrets au cœur, de n'avoir plus de quoy se faire aymer, admirer et rechercher : et un aigre repentir d'avoir employé et perdu tant de temps à parer et embellir ces sales et puantes carcasses.

L'empereur Domitien, prince le plus beau et adroit de son siecle, ressentit en soy combien est vaine l'occupation de ceux qui entretiennent ceste trompeuse beauté : car apres qu'il en eut esprouvé les effects, escrivant à un amy, luy dit : *Sçachez que s'il n'y à rien plus agreable et digne d'estre aymé que la beauté, qu'il n'y a chose aussi de plus muable et labile :* Et quand bien elle dureroit davantage, et que ce seroit un present de la nature qu'on ne deust iamais perdre, ie ne vois point pourquoi on doive tant desirer ceste vaine splendeur, qui n'est à l'homme qu'une superficie exterieure qui couvre beaucoup d'ordures et de vilainies, qui nous flattant nous trompe avec sa faulse couleur, qui ne tient qu'une chetive peau, lissée et delicate : tout le corps n'est qu'une ombre qui s'esvanouït à la mort ; et n'y a point de qualité attachée au corps qui se perde plustôt que celle de la beauté. C'est une fleur qui se flestrit à la veuë de ceux qui la considerent : il ne faut qu'un broüillard, un vent, une fievre, pour luy oster tout son lustre : pendant qu'on prend ainsi tant de peine à perdre un si grand temps à conserver ce beau visage, l'aage

croist, les rides se forment, les ioües vermillonnées de tous costez, viennent à se restressir comme le parchemin, qui ne doit approcher trop pres du feu : et quand tout cela ne seroit, sans doute il faut que ces beautez s'esvanouïssent : et pendant que ces Dames lascives se servent de pinceaux et de crayons comme les bons peintres sur leurs tableaux pour bien les conserver ; cela n'empesche qu'elles ne s'escoulent ; comme les huiles du pinceau, se consomment d'elles-mesmes, et en leur perte causent bien plus de desplaisir qu'elles n'ont apporté de contentement à leur premiere fleur.

Ne sçavent-elles pas que ceste beauté dont elles font tant d'estime, c'est une qualité passagere, qui ne subsiste que dans son changement continuel : elle s'enfuit et se couche avec elles dans le tombeau, mais à leur grand regret, elle y va plus viste qu'elles, d'autant qu'elle vous devance, et fait la moitié du chemin : lors qu'arrivez au midy de la vie, elle est en son occident ; quand on entre dans l'automne de l'aage, elle descend en son hyver, où elle treuve sa ruine. Hé quoy ! pour un petit nombre de iours que nous vivons,

faut-il les employer à plaire aux hommes, et desplaire à Dieu ? pour un moment de plaisir voulez-vous heriter une eternité de peines ? de combien d'atteintes et de regrets aurez-vous un iour le cœur percé ? de combien de supplices serez-vous affligées ? Faites, ie vous supplie, de bonne heure, tout le bien que voudriez avoir faict à l'heure derniere de vostre vie : apprehendez qu'on ne vous reproche le mal dont vous porterez la peine en ce dernier iour : vivez tant que vous voudrez, si semble-il que tout ce temps de la vie ne soit que pour se repentir d'avoir mal vescu, sans considerer que la repentance tardive se change d'ordinaire en desespoir.

Dames mondaines, si vous veniez, à bouton serré, et à bride en main, à mediter ce iour dernier effroyable : comme font les dames sages en leurs actions, qui n'entreprennent rien qu'au niveau et au compas, qu'avec le poids et la sonde du devoir, et se laissant gaigner par la raison qui doit assubiectir tous nos sens à ses loix.

Mais au contraire, vous vous donnez au service de l'Idole et faux culte des fantaisies d'autruy, et vous plongez à corps perdu dans

les vanitez du monde, et mesprisez les lieux saincts et sacrés : vous mettez vostre marchandise à l'enchere, pour laquelle entretenir vous prenez tant de peine tous les matins à vous laver, farder, et poudrer, pour la faire reluire et agréer aux yeux de quelques cajolleurs que vous aymez, et vous rendre l'unique object d'admiration des autres Dames, afin qu'elles vous imitent en toutes vos folies; car il ne vous suffit pas d'estre seules perduës et damnées, mais desirez y estre en bonne compagnie : c'est ce qui vous empesche de ne vouloir suyvre le bon pere Abraham, qui ayant esté commandé de Dieu d'aller sacrifier son fils au haut de la montaigne, au lieu dedié pour cest effect, ne voulut avoir autres pensées que celles qui estoient necessaires pour rendre son œuvre agreable au Seigneur : c'est pourquoy avec humilité, il voulut tout quiter pour n'avoir rien de plus recommandable que son service, enseignant comme il faut offrir le sacrifice et l'oblation de nos cœurs et prieres, autrement que vous ne faites : et pour vous en bien acquitter, dites adieu à toutes vos vanitez, à vos orgueils, et toutes vos pompes au bas de ceste montaigne, qui

est la porte de l'Eglise ; et n'y entrez chargées de vaines pensées, et de devotions dissimulées et deguisées de mines et de paroles, ressemblans en cela aux flatteurs de Cour, qui comme gens vicieux et depravez en leur cœur, ne manquent iamais par de beaux discours. Advisez comme vous parlerez en la presence de vostre Dieu, qui n'encline pas tant l'oreille à ce que vos bouches proferent, qu'il porte ses yeux attentifs aux affections de vos ames : Insensez et stupides, qui croyez le circonvenir par telles actions vuides de merites, capables de vous perdre : aussi est-il certain que l'ennemy du genre humain, qui ne vise qu'à nous perdre, pour se rendre amy des femmes lubriques, invente et met en practique tout ce qu'il peut d'artifice pour nourrir en elles ceste damnable vanité : car ne se contentant de leur avoir inspiré le desir de devenir belles en perfection, leur fait entendre que pour estre agreables, et entretenir leur belle face, ce n'est assez de se servir de l'usage des eaux, de la force du fard, et de la vertu du vermillon : mais avec ce beau tein, il faut que ceste face soit pleine et grassette, ce qui donne meilleure grace, et sert grandement

d'attraits et d'appas, pour y enlacer les pauvres abusez Amans : pour avoir donc le visage plein et fraiz, elles se nourrissent de boüillons tirez de viandes exquises et delicates, de panades sucrées, de laict d'amande au soir, pour leur provoquer le dormir : le matin quand elles s'esveillent, environ sur les dix ou douze heures, elles trouvent leur boüillon et œufs fraiz, attendans le disner : et par ce regime de vivre elles deviennent fraisches, regorgeantes de graisse, et reluisantes comme l'ivoire.

Après cela, leur occupation du matin, quand elles sont levées, c'est de se presenter devant le miroir, où elles se font apporter leurs fards, et leurs eaux de senteurs, et à chaque tache de visage elles consultent l'oracle de ceste glace trompeuse, pour voir si les couleurs qu'elles y couchent sont esgallement departies, afin que l'artifice ne paroisse. Sont-elles peintes, fardées, lavées, frottées et plastrées à leur fantaisie, il faut couvrir ceste teste chauve, et la parer d'une infinité d'atours de vanité.

Et non contentes de ce, elles prennent encore des chevelures de verolez et pestiferez, et

s'en servent comme si c'estoient des leurs. Mais combien de coups de fers donneront-elles à ces cheveux, combien de poudre, soit d'ambre ou de cypre, iettez sur eux, afin de les rendre de couleur cendrez : et durant ce temps qu'elles employent à se coiffer, qu'arrive-t-il ? par les stratagemes de Satan, c'est que mille regards idolatres perçent la glace de leur miroir, pour admirer l'ombre trompeuse de leur corps fardé : il fait qu'elles s'y contemplent dedans sans s'y voir : elles s'y adorent sans y estre ; d'autant que ceste image qu'elles admirent est un ouvrage de leur vaine imagination ; laquelle les represente telles qu'elles pensent estre : mais non pas telles qu'elles sont : de sorte qu'au lieu de s'adorer, elles deviennent idolatres d'une chimere que leurs idées forment dans ce miroir, sans avoir rien de semblable à elles.

En suitte de cela, faut lever leurs sourcils, laver leurs bouches infectes et puantes, et dont l'haleine est contagieuse : et pour entretenir la blancheur de leurs dents nouvellement entées. Puis mettent le rouge sur les lèvres et sur les ioues, avec les petites manches, d'instant à autre : elles iettent leurs

veuës sur ces glaces de miroirs, afin que de plus en plus le Diable y erige un nouveau autel d'idolatrie, qui les fait croire plus belles que iamais.

De vous dire combien de temps elles employent à ces folies, depuis dix heures iusques à midy : et de là s'envont aux Eglises, qui ont plus de vogue, et ès lieux où elles font des vœux trois fois la sepmaine, ou bien tous les iours, excepté ceux qu'elles doivent aller le soir au balet : car en ce jour-là il faut estre dans le lict comme dans une boüette bien fermée, de peur de prendre aucun air, qui du tout gasteroit ce visage à cause de ce fard, et ces huiles qui sont dessus : et prennent leur temps que personne ne les void, iusques à ce qu'elles ayent osté leur fard par leurs remedes, qui leur donnent un autre lustre, pource que si leurs mignons les voyoient ainsi, ils ne les voudroient iamais approcher. Quand elles vont à l'Eglise, elles prennent de l'eau beniste, et si se gardent bien d'en prendre pour en faire la croix au front, craignant que ceste eau efface ce fard dans ce visage plastré, et la porte au derrière de leur oreille. Apres cela, vous les voyez

aller avec des desmarches insupportables de vanité chercher une messe ; non pour l'entendre avec un cœur humilié, mais audacieux et presomptueux, s'elevent au costé du Prestre au lieu le plus haut, et eminent, pour plus facilement faire voir leurs marchandises à leurs Amans assignez, qui sont plantez sur la meilleure jambe qu'ils peuvent pour contempler cet object d'abomination, de meilleure grace.

Et pendant ce temps qu'ils s'entretiennent par œillades et paroles lascives au costé de l'Autel, le Prestre se lasse d'endurer et souffrir tant d'insolences qui se commettent à sa veuë. Iugez l'impudence avec laquelle ils entendent la Messe, et quoy que la clochette les appelle pour détourner leurs yeux des regards et oreilles attentives à leurs lascivetez pour adorer leur Sauveur ; et quoy qu'on le leve, pas une Dame n'ostera son masque, ny sa museliere, de peur que ce plastre prenne vent : de sorte que la Messe s'acheve sans avoir dit un *Pater noster*, qu'elles auront commencé diverses fois : ainsi faisant, ie vous donne à penser comme le Diable est aux nopces, faisant iouër ainsi tous ses ressorts en leurs actions si bien contrefaictes, qu'elles ne

sont autre chose que des lacs et pieges pour perdre les ames.

Et aussi est-il vray que le malin esprit n'auroit iamais prise sur l'homme s'il ne se soucioit de la femme : il fut longtemps à tenter Adam, et voyant qu'il luy estoit impossible de l'avoir, il s'adressa à Eve, et luy donna l'invention d'attirer Adam ; et par elle le Diable perdit Adam et Eve : et voila comme il sert auiourd'huy mieux ses Dames de ioye, pour luy servir de moyens d'attirer en ses pieges les pauvres aveuglez.

Ces tragedies estans ainsi iouées dans les Eglises, elles s'en retournent en leurs maisons, où elles tiennent ces languissants marys de retour de leurs vacations : tirans la langue, elles ne font semblant de les voir : et au lieu de les saluër, entrans en la chambre, elles vont rendre compte à leurs miroirs des proyes qu'elles ont euës par leurs regards et attraits : et en attendant, leurs maris font servir le disner, où ces Dames se mettent à table, et à l'instant commandent que le cocher se diligente de disner, pour tenir prests les chevaux et carosse, afin de retourner incontinent apres le disner aux assignations

données, où à l'envy elles mettent en practique toutes les ruses de leurs malices, pour plus puissamment captiver, allecher et retenir par leurs charmes ceux qui sont passionnément amoureux d'elles, et qui sont leurs bons amis, quoy que chacune aye son mary.

De la honte de leurs actions le Soleil se cache, et encore que la nuict les appelle à leurs mesnages, le plus souvent ne s'en retournent que le lendemain à trois et quatre heures apres minuict, où entrant encore en leurs chambres, elles vont derechef rendre compte à leurs miroirs de la peine qu'elles ont prise à causer la perte de beaucoup d'ames, les enlaçans dans leurs filets trompeurs, et dont les Diables seuls leur en demeurent obligez.

Apres tout cela, il faut despoüiller les carcasses de tous leurs habits de parade, oster ces masques de plastre à leurs visages; et pour prendre les bandeaux de toile cirée, afin de tenir ceste peau en son lustre pendant le sommeil qui dure iusques à neuf heures du matin, où à l'heure presise il faut que les Filles de Chambre apportent les œufs fraiz, les boüillons et les pannades pour commencer

leur desieuner ; puis dorment là dessus iusques entre unze et douze heures : et telle façon de vivre les rend fraiches et potelées, et paroissent avec une beauté parfaite : outre cela, elles se gardent le plus qu'elles peuvent d'avoir fort peu d'enfans, d'autant qu'ils ternissent grandement leurs beautez, ce qui est cause qu'elles ne peuvent avoir tant de bon temps comme elles desirent.

Voyez, si ce n'est pas un bon temps, non seulement pour les Dames, mais pour leur maris, qui n'ont point la teste rompuë d'elles.

O maris, vrayement serez vous marris un iour, de ce que vous abusez de ceste puissance maritale que Dieu vous a donnée, souffrans ainsi la desunion de vos cœurs : d'autant que le vray effect du mariage est l'amour coniugal qui doit estre l'union indissoluble d'iceux : ainsi que comme deux pieces de bois collées par une colle fine, dont en apres il est impossible qu'ils se puissent disioindre, il en est ainsi des cœurs, il ne se peuvent separer que par la mort ; lors qu'ils sont une fois unis par la colle et forte liaison d'une vraye et saincte intelligence ; et le vray effect de cet amour doit estre la fidelité inviolable de l'un et de l'autre :

il est tout certain comme l'Escriture saincte nous enseigne, que les cachets estoient anciennement mis ès anneaux, que l'on portoit au doigt; d'ou vient qu'aux ceremonies que l'on fait ès nopces, l'Eglise benit un anneau par la main du Prestre : et le donnant premierement à l'homme, tesmoigne qu'elle séelle et cachette son cœur par ce Sacrement d'amour et d'union; afin que iamais ny le nom, ny l'amour d'aucune autre femme ne puisse entrer en iceluy, que celuy de celle qui luy a esté donnée pour vivre avec elle en vray espouse; puis le Prestre remet l'anneau en la main de la mesme espouse, afin que, reciproquement elle sçache que iamais son cœur ne doit avoir de l'affection que pour son mary, et mesme ne se doit approprier ny habiller superbement pour plaire à un autre homme, tant que celuy que Dieu luy a donné vivra.

Ainsi ie diray aux Femmes Mondaines : par les mesmes artifices dont vous vous servez pour attraper les hommes, apprenez que le Tres-haut est hors des prises de vos malices temeraires : pauvres et mortelles carcasses, qui faites de Dieu et des choses sainctes un sujet ordinaires de vos profanes entretiens, et

de vos vaines piafes, qui vous rendent semblables aux marionnettes, aux cinges, qui ne servent qu'à faire rire un chacun. Quels sacrifices, dy-je, artifices du monde dont le Diable s'aide puissamment pour aveugler ces vaines et mondaines ames, afin de les attacher tous les matins quatre ou cinq heures à son service, comme un pauvre chien qui n'est délié que pour aller à la proye, ou comme un oyseau qui ne sert qu'à prendre les autres à la pipée ; les entretient vainement par ces fards, civettes, poudres, senteurs, et autres meslanges de folies, changeant ces belles faces que Dieu leur a données en la sienne, tant horrible, difforme et deshonneste. Voila , mes Dames, comme vous pensez estre du tout a vous, et qu'aucun ne vous peut commander, estimans estre absoluës sur toutes les creatures, et croyans mesme que toutes ces inventions mondaines procedent de vous comme des plus beaux esprits : ouvrez un peu les yeux, et vous cognoistrez du tout le contraire : d'autant que vous estes vrayes esclaves et servantes du Diable, qui vous commande à baguette, en ne vous donnant aucunes minutes de repos, que ne soyez tousiours tra-

vaillées en cet orgueil pour satisfaire à ses fausses beautez, dans lesquelles il se plaist du tout, ne vous figurant pas qu'il est vostre plus grand ennemy, et qu'il vous peut perdre par ceste vanité.

N'est-ce pas estre hors de raison, que de se precipiter ainsi à corps perdu dans les presumptions du monde, comme les bestes qui vont où l'on va, et non pas où il faut aller ?

Les Anciens ont loüé des femmes doüées de trois choses, de force, de vertu, et de valeur : comme les anciennes Gauloises, qui empescherent iusques à la mort une guerre civile dans leur Royaume ; et les Amazones, pour leur chaste amour, et de leur prudente conduite.

Où sont ces Dames qui sont munies de telles perfections, pour empescher ces guerres civiles de la concupiscence ? ô que le Sage a tres-bien dit qu'il est mal aisé et difficile de pouvoir trouver une femme suivie et munie de ces trois qualitez. Qui est-ce qui peut maintenant rencontrer une rose sans espine, et un froment sans yvroye, et l'or sans marc ? ou celle qui est si courageuse, de cueillir les vertus d'avec les vices, l'humilité d'avec l'or-

gueil, la simplicité d'avec le luxe, separer la pureté d'avec l'ordure, comme les fourmis des Isles du Septentrion, tirer l'or des bourbiers de la terre ? qui est celle qui a la force à la main pour dire avec le pilote genereux : Quelque vent mondain et voluptueux qui coure contre moy ; droit, droit, ô Neptune, ie tiendray tousioures droit le gouvernail de la vraye Prudence, et prendray incessamment advis du Sage, comme d'un Sophiste dans Xenophon, *livre de sa Cyropedie*, qui conseilloit à la Royne d'Armenie Tigranes, d'épouser tousiours les vrayes vertus dans la simplicité, et n'ymiter ny suyvre iamais l'ambition d'autruy. Ainsi les Dames de sa Cour, à son exemple, s'affermirent tellement sur ceste resolution qu'elles ne vouloyent suyvre les sentiers aveuglez des desbauches et somptuositez de certaines Dames, mais bien exercer la vertu, et faire ce qui estoit loüable aux Dames d'honneur, signe de quoy la Iustice et les Autels des Dieux seroient les bornes de la frontiere de leurs actions.

O que si les Dames de ce temps vouloient tant soit peu porter les yeux sur leur trop grande ambition, pour penser aux bons

advis et exemples des femmes vertueuses : combien tost quitteroient-elles leurs vanitez qui les font voltiger d'un costé et d'autre, ainsi que ces petits papillons tout alentour du feu, qu'ils semblent allumer avec leurs ailerons, et par envie l'un de l'autre, se brusler et consommer ! mais elles imitent au contraire ces petits animaux, qu'avec leur plume et leur rotepenades : elles font tant qu'elles allument ce feu de concupiscence : et apres estre bien allumé, elles se bruslent dedans par envie les unes des autres, et sans borner aucunement leurs ambitions, veulent aller à l'empire, et à reculons, tousiours de vice en vice, qui de bouton en fleur et de fleur en fruict. Qui ne sçait qu'elles sont comme la Selenite, pierre d'Arabie, qui croist et decroist selon le cours et decours de la Lune, tantost adulteres au lict d'autruy, auiourd'huy relevées d'ambition et demain toute casanieres : auiourd'huy en pompes en ces carosses, demain à petit pied : auiourd'huy reluisantes et esclatantes aux lieux publics, demain reserrées en particulier, et peur de faire voir leur pauvreté, auiourd'huy en admiration, demain laides en perfection : En

fin, elles sont à poil changeant ; mais tousiours femmes, comme les peupliers, qui, pour estre auiourd'huy blancs, et demain noirs, ne laissent pas d'estre peupliers ; femmes de diverses liqueurs, ainsi que ces vins de Thasire, qui endorment les uns et font sauter et gambader les autres : femmes en fin qui le plus souvent tournent leurs marys en limaçon, et apres les font ioüer aux barres et à boute-hors : à ce propos, dit Arnobius, que nous voyons la prison et non le prisonnier : l'estuy et le cabinet de l'homme, et non pas le vray homme. C'est ainsi que ce vice du luxe metamorphose les personnes, et prend bonnes iambes de basque pour ne les perdre point de veuë : il ne veut tomber en droit d'aubeine ; il passe entre ces Dames par contagion, il accroche celles qui l'approchent, et gaste celles qui le tastent, iusqu'à là, dit Plutarque, qu'à celles qui sont de leur nature plus hautes et relevées en vertus, il donne en la frequentation mondaine des sincopes de corruption et de puanteur ; qui leur cause telle maladie qu'elles ne recherchent qu'odeurs et parfums avec ces habits clinquants d'or et d'argent pour cacher leur ordure ; car autre-

ment, si on avoit veu ces corps bazanez avec ce qui s'ensuit, selon les temps nous ne pourrions les souffrir, et boucherions le nez quand elles passent.





DE LA SUPERFLUITÉ DES HABITS DES FEMMES MONDAINES.

Chap. V.

Du moins si ceste vanité se contenoit dans la maison, se contentant de plaire à son mary : ce seroit peut-estre un mal supportable ; mais le desir d'estre estimée belle, est si furieux en ce sexe, qu'il ne seroit pas croyable, si nous le lisions seulement, et ne le voyïons par une experience trop lamentable.

Cest appetit de gloire est plus que Bacchanal, qui les porte et les transporte si loing au delà de la raison et de tout iugement et sens rassis. La beauté n'estant qu'un fantosme, elles, par un instinct naturel, ne se trouvans iamais assez belles, tendent tousiours

à un infiny d'excez, ne trouvans aucun ressort pour arrester ceste convoitise, comme estant fondée en leur fantaisie qui roule tousiours : Si que n'y ayant rien de solide en elles, elles s'élancent à l'infiny, et font gorge et substance d'une fausse apparence. O abysme de malheur ! te voicy ? le grand Hospital du monde, te voicy ?

Peut-estre ne vit-on iamais ce fard avec plus de belles couleurs qu'au tableau qu'en a dressé S. Clement Alexandrin, liv. 3. de son *Pedagogue,* ch. 2. ie n'y adiouste rien, prenez-le de la main de ce grand personnage, ie parle du Temple des Egyptiens, accompagné de belles Pyramides à la façon du pays : l'édifice est superbe autant qu'il le peut estre, tout basty de marbre blanc, noir, gris, et entre-ajancé en lauzange par quarreaux dedans et dehors : fors le dome qui sort du milieu, composé de trois ordres de colonnes et d'architecture excellente et exquise, le tout de bois de setin ; mais tout investy et couvert de lames d'or, esmaillées et relevées, suyvant les ordonnances d'architecture, les unes en canelures, ou droites, ou retortes ; les autres toutes polies ; mais enri-

chies par en bas de divers fueillages, esmaillez de diverses couleurs, avec les stylobates, chapiteaux, corniches, frisez, et arcades parées de disques, festons, moresques, et autres gentillesses très-belles. Quant à la couppe du dome, elle est de saphyr rapporté, et faicte presque à la façon d'un ciel estoillé, et pour le dire en un mot, le dedans du Temple n'est que de marbre, de porphyre et d'albastre; mais qui est tout doré et relevé en mille et mille belles histoires et fables, avec tant d'art, qu'il n'est pas possible que l'esprit humain puisse passer plus avant. Les grosses colonnes qui soutiennent toute la structure en dedans, de iaspes, marbres, et porphyres, d'autant de couleurs qu'il y en a au monde, sont si divinement polies, que toutes les beautez du Temple se voyent en chacune d'icelles mieux que dans un miroir : ainsi de premier abord, vous ne sçauriez quasi dire de quoy sont les galleries qui sont en dedans tout à l'entour : les sieges et les demeures des Prestres, reluisent en or et en argent, et ambre, et de diverses pierreries esclatantes des Indes et d'Ethiopie, et sont brunies de diverses entrelassures d'or : les poteaux qui

sont quatre, aux quatre flancs, ressemblent plus à quatre chasteaux, qu'aucun autre, embellis de tournelles, galleries, balustres, statues, colonnes, toutes de marbre blanc comme neige, figuré, relevé et doré à l'advenant; tout y reluit, et tout y parle.

Il semble que ce Temple soit capable de quelque grand Dieu! mais faut voir ce que les Egyptiens y adorent dedans, entrez, entrez en ce miracle du monde, vous y rencontrerez, dit S. Clement, quelque Prestre venerable marmotant et chantant entre les dents quelque Pœan, ou hymne des Dieux : demandez-luy où est le Dieu de ce Temple, il vous menera au lieu le plus superbe de tous : et toutefois au dedans, on ne trouvera le Dieu qu'on cherchoit, mais un chat, ou un crocodile, ou un serpent, ou quelque autre beste chetive. Que pense-on que ce soient ces grotesques, ou fantaisies de peintres? Ces inventions du S. Esprit, et conceptions du Prophete Royal David, qui dit que leurs filles estoient ornées à la ressemblance d'un Temple. Sainct Clement applique ce Temple aux Dames pompeuses : ne voit-on pas les tours et les clochers, et les

domes sur leur teste : les cloches aux oreilles, les portes et vitres estincellantes aux yeux, les peintures aux iouës, les statuës, simulachres et grotesques au cerveau, l'autel dans le cœur? Mais qu'y treuve-on? quelquefois une Vénus, autrefois un serpent, un crocodile : ie ne parle que beauté et piafe lascive, prohibée et scandaleuse, les chastes et pudiques m'en sçauront bon gré : les autres, et principalement les impudiques gronderont : n'importe, elles n'en feront rien pour mon dire, ie le sçay : et pour ma part, ie n'y espere rien. Ie me souviens bien, et c'est ce qui m'attriste l'ame, que Iustin, livre 2. escrit que Pythagore haranguant, tout idolatre qu'il estoit, à un peuple idolatre des Crotoniates, contre le luxe et la superfluité des habits et du faste, toutes les Dames le mirent à bas à son seul dire : il gaigna par l'assiduité de la dispute, que les matrones quittassent leurs habits de draps d'or, et les autres parures de leur qualité, comme instrumés de luxure, et qu'elles consacrassent tout cela au Temple de Iunon. Il ne leur proposoit pas un Paradis. Ne m'est-ce pas un extreme, mais iuste creve-cœur, prevoyant que ce Barbare a eu

plus de credit avec des raisons naturelles, que les Predicateurs, l'Evangile de Dieu en main, promettans le Paradis ?

Voici le manteau moüillé dont elles se couvrent : Ie me pare pour plaire à mon mary; c'est bien fait, ne faisans riens que de droict, ie le sçay. Iulia, fille de l'Empereur Auguste, avoit offensé par son habit trop pompeux, son pere, bien qu'idolatre : de sorte, qu'il ne la pouvoit voir : un jour donc s'habillant modestement et l'allant voir, Auguste se mit à sousrire, monstrant que cette reformation lui plaisoit, et lui dit : Combien plus cet ornement est convenable à la fille d'Auguste. Beau mot; mais qui fut bien reparty. Ie ne sçay quel admirer le plus : l'apophtegme du pere, qui bien qu'infidele, monstre que l'on tenoit entre les idolatres estre chose mal seante, voire à la fille d'un si grand empereur, d'estre pompeuse. Et sainct Augustin en reprend aigrement une, de ce que contre la volonté de son mary elle alloit vestuë comme une soüillarde malpropre : qu'y a-il, dit-il, de plus absurde qu'une femme accoustrée et parée pauvrement s'enorgueillir devant son mary ? auquel plustost elle doit obeïr que de

luy résister en ses chetifs habits ? Soit, ie ne vous veux rien dénier de ce qui est de la raison : bien est vray, que s'ils vous commandent une chose mauvaise de soy, comme la poictrine descouverte, vous n'estes pas tenus d'obeyr : hors de là vous devez cognoistre leur humeur. Mais ce n'est pas cela, c'est le masque ordinaire de ceste vanité : si vous le faites pour plaire à vostre mary, pourquoy courez-vous les ruës et les places pour vous faire voir ? Pourquoy, revenant de la ville, arrivées à la maison, dites-vous à ceste servante : fille, oste-moy ce colet, destache-moy ce hausse-plis, tire-moy ceste coiffe ? Pourquoy le mary vous tançant de vostre luxe et vanité, et vous refusant quelque chose, grondez-vous ? Ah ! menteuse ; vous disiez que c'estoit pour plaire à vostre mary, et il n'en est rien : ie dis tout le contraire, vostre mary se plaint que vous le ruinez, qu'il ne peut suffire à vos superfluitez. C'est l'orgueil qui vous transporte ; c'est l'humeur feminine de vouloir estre veuë plus belle qu'elle n'est, à quelque prix que ce soit : c'est la perte des femmes, voire au peril de leur vie, aymant mieux mourir que de n'estre estimées belles.

Que diray-je, que ceste grangrene se glisse iusques dans les ames les plus chastes : S. Hierosme en est tesmoin irreprochable en l'epistre à Gaudence, quand il dit : le sexe féminin est curieux et amoureux du luxe, et voyons plusieurs honnestes Dames, lesquelles n'ayans soin de plaire à aucun homme, se parent pour l'amour d'elles-mesmes. Cela est vray, bon Dieu, qu'est-ce d'eux ? à qui veulent-elles plaire ? elles bruslent de curiosité pour l'ornement de leur corps, et les soins que les matrones ont pour ce sujet, les rendent foles : c'est l'appétit insatiable de plaire, ou à soy mesme comme Narcissus, qui s'enamouracha de soy, se mirant dedans l'eau ; ou à autruy : elles s'adorent dedans le miroir ; et le plus haut mal de teste qui puisse avenir à une femme, est de n'estre brave, et de ne surpasser toutes les autres.

Claudia vierge Vestale estoit tres-chaste, et iusques-là qu'Herodian, Valere le Grand, Lactance, liv. II, et S. Augustin, liv. 10. de la *Cité de Dieu,* ch. 16. escrivent qu'ayant esté faussement accusée de son honneur, et devant estre ensevelie vive, Dieu fit miracle en faveur de la virginité ; car estant menée

devant l'Idole de la Deesse Vesta, le batteau s'arresta sur le Tybre, si bien que l'on ne sçeut le faire aller : chacun s'estonne de ce spectacle : enfin Claudia prenant sa ceinture, et protestant qu'elle estoit chaste, fit mouvoir et aller le vaisseau, et on luy donna la vie : mais d'où luy estoit venu ce blasme ? Elle estoit chaste ; mais on ne le croyoit pas : la superfluité de ses habits, et trop de curiosité à ses cheveux, luy avoit faict tort : aussi disoit Valere Maxime, que la foiblesse d'esprit et l'impuissance de s'occuper à choses plus serieuses, pousse les femmes à employer toute leur industrie à se parer vainement, et avec superfluité. Aristote et les philosophes, au livre de la *Physique,* parlant de la matiere premiere, disent qu'à cause de sa defformité estant desnuée de toute forme, elle ne cesse d'aspirer à quelque forme, sans iamais se trouver contente d'aucune. Or, voyons de près la difformité de ces excez : la matiere premiere est appelée par S. Augustin, ou rien, ou fort proche du rien : et la femme ne peut mieux protester la nullité et difformité de son estre que par ceste immense avidité, qui faisoit dire à S. Chrysostome, *homil.* 21. au

peuple d'Antioche, que raffolir apres l'ornement des pierreries, c'est une folie satanique. S. Clement Alexandrin, liv. 3 de son *Pedagogue,* dit que ce vice de se parer est un plus grand vice en la femme que l'yvrongnerie. S. Gregoire le Grand, *hom.* 11. sur S. Matthieu, dit que personne ne pense pas qu'il y ayt faute de peché au luxe, et en la curiosité des beaux habits, et sur S. Luc, 16. parlant du mauvais Riche, dit qu'il y en a qui croyent n'estre peché l'ornement et le desir des habits de grand prix. Or, dit-il, si cela estoit, la parole de Dieu n'eust pas si serieusement exprimé, que le Riche, qui est tourmenté aux enfers, estoit revestu de fin lin et de pourpre : en doutez-vous ? Balde Iurisconsulte illustre, et apres luy plusieurs autres tiennent que l'Evesque peut faire defense prohibitive de se farder, voire que pour peine d'excommunication, il peut prohiber les habits des femmes, ou superflus, ou trop somptueux, ou lascifs, comme est la gorge ouverte. Maxime arrestée en toute Theologie, dit S. Thomas, 2. part 9. 16. art. 2. un cas y a qui excuse de peché cette vanité, la volonté iuste de plaire raisonnablement au mary, de peur que par son

mespris, il ne tombe en adultere. Voicy le mot definitif : Si à ce dessein elles se parent, pour attirer quelques autres à leur amour, elles pechent mortellement : puis il adiouste, si par quelque legereté, ou par quelque vanité, et par quelque iactance, elles se portent à cela ; ce n'est pas tousiours peché mortel ; mais quelquefois veniel. Certes le plus souvent il est veniel. Cela estant, que le confesseur y pense, car la chose estant en ce point, si elle ne s'amende, et que luy ne face le devoir de la renvoyer, et passe outre sans espoir d'amendement, tous deux pechent mortellement, prenant l'habit au poinct du peché mortel, suyvant la decision de S. Thomas, et des Theologiens : mais ès autres, car il n'est que veniel, comme d'ordinaire en ces ieunes Damoiselles, lesquelles sans y songer plus avant suivent les autres en leurs habits. Que si elles excedent leur pouvoir, elles pechent mortellement, comme si elles n'ont autre dessein que de s'entretenir honestement, il ne le faut condamner de peché, mais qu'elles ne se flattent point.

Ce seul motif suffiroit à une Dame chrestienne, et ne faudroit autre chose pour la bien

conduire, si elle avoit tant soit peu d'ame.

Mais ie veux faire estat que ie parle à des Payennes, et non à des Chrestiennes, puisqu'on se gouverne en Payenne. Quand il n'y auroit que l'indecence et la turpitude bien apprehendée d'elles, puis qu'elles ayment tant la beauté, c'est un peché mortel que se farder : tous les Autheurs sacrez et prophanes ont tenu tout luxe excessif pour habit de femme abandonnée : aussi disoit le Sage aux *Proverbes* 7. Une femme qui accourt à luy en habit d'impudique, propre pour abuser les ames. Vous vous pensez orner, et vous vous infamez vous mesmes : Sainct Chrysostome l'escrit, ceste vanité aux habits donne souvent occasion de jalousie et soupçon, et suscite des haines, des inimitiez et des querelles. Lucian, bien qu'Athée, disoit fort bien à ce propos : Ie dis aux femmes belles, que cest ornement d'habit n'augmente pas beaucoup leur beauté; mais au contraire : et donne la raison, pour autant que ceux qui te voyent et s'arrestent à toy, c'est pour regarder tes carquants; car au lieu de prendre garde à ta couleur, à ton visage, à ta teste, et aux autres membres de ton corps : ils regar-

dent ton fard, ton esmeraude, et tes colliers : et Philostrate dit notamment que ceste superfluité défigure la beauté. Et est vray que ce fut une loy tres remarquable que Saleucus Legislateur fit aux Locrois, qu'aucune Dame d'honneur n'eust à porter ioyaux ou vestement precieux, ains que ce fust la seule marque des Courtisanes abandonnées : et de fait, chez les Romains, le signal des perduës et publiques estoit le pendant d'oreille, duquel elle font si grande parade ; c'estoit et est encores l'enseigne pendante de leur lasciveté, comme on pend le lierre et le bouchon au Cabaret.

Mais qu'est-ce de tour cet attelage de femme, qu'une servitude de galere, et un supplice extreme ? Admirable est le dire de sainct Ambroise, au livre de Naboth : Les femmes se plaisent aux chaisnes ; pourveu qu'elles soient liées et enchaisnées d'or, elles ne croyent pas que ces choses soient pesantes : elles n'estiment pas que ce soient des liens, si les thresors consistent en ces choses : elles se plaisent aux playes pour s'attacher de l'or aux oreilles, et y mettent des perles : les pierres precieuses ont leur poids, les veste-

mens leur froid, on suë sous les pierreries, on hallette sous les habits de soye : toutesfois les choses precieuses leur plaisent : elles cherchent estrangement les esmeraudes, quand il iroit de la moitié de leur patrimoine.

Avoir ainsi les oreilles toutes deschiquetées de playes, et telle charge de ioyaux qui entourent ce miserable chef, ce n'est pas pour alleger l'habit : à celle-là une chaisne d'or presse le col, à une autre un lien serre le pied, et n'importe que le corps soit chargé d'or ou de fer, si le col est pressé et chargé, n'importe si le marcher est pesant, le prix n'y fait rien, sinon que telles femmes ont peur d'estre sans peine : que cela leur importe-il, si la sentence d'une autre les condamne : de là ie les voy d'autant plus miserables que celles qui sont condamnées par sentence publique ; car celles-là désirent d'estres destachées, et celles-cy d'estre liées ; les voulez-vous voir en prison ? Ælian escrit que Denys Heracleote avoit le ventre si gros qu'il ne s'osoit monstrer, mesme à ceux de la maison ; et pource qu'il falloit qu'il traictast avec eux, il se figura une petite tour pour son corps, tres-miserable vestement dont il estoit vestu, qui estoit

plustost l'asile et la retraite d'une beste que d'un homme : il avoit faict une petite tour de bois, derriere laquelle il se mussoit iusques au ventre. Dites-moy, ces hausse-plis ne sont ce pas autant de prisons ? Et à quoy tout cela ? Elles sçavent ce que ie veux dire : ç'a esté l'invention malheureuse de quelque ventre qui estoit trop gros. Tant y a que ie pleure pour elles, et elles s'en moquent. Si le Confesseur leur donnoit pour penitence de le porter sur le col deux heures seulement, il les lasseroit : n'y a-il pas bien souvent la charge d'un crocheteur ? car ce hausse-plis est un peché de vanité : y a-il crocheteur en Greve plus chargé qu'elles sont ?

Ie ne sçay comme elles ne meurent de honte de charier cet embarras qui les difforme, leur pese : et qui plus est, les rompt ; puis s'il faut porter enfans elles crient des reins ? Ah ! miserables, homicides de vous-mesmes ; on ne s'arreste pas là, on se tuë tout à fait : il ne restoit plus rien que cela pour les rendre criminellement executées de mort violente. Une Damoiselle d'Avignon s'estouffa en dansant et mourut soudainement pour s'estre fardée et trop pressé le corps : sa mere,

grande Dame, en fut la cause. Galien, liv. 2. des *Medicamens*, ch. 19. traictant des fards dit l'avoir veu luy-mesme, et plusieurs femmes avoir encouru pareil accident, disant que plusieurs sont mortes pour s'estre portées de trop grande curiosité aux fards, lorsque par la froidure d'un medicament mortel elles se gastoient la teste. Et le sublimé duquel elles se servent pour se plastrer les iouës et la poictrine, estre pur venin ? Combien d'enfans font-elles mourir ? Pauvres enfans, qui s'en vont aux enfers. A Moulins, une Damoiselle des plus belles, ayant mangé quelque drogue pour appaiser les pasles couleurs, tomba soudainement roide morte, et voila une ame en enfer.

Que diray-je de tout le reste du corps, qui ressemble plus, estant bien considéré, à un prodige qu'à un corps ? Premierement pour leur teste, auroit-on jamais faict ? ceste esguille que vous portez en teste, que veut-elle dire ? demandez-le aux Tailleurs ; c'est qu'elle n'a iamais achevé de coudre. Et ces pouldres de senteurs ? Gregoire de Nazianze a fort bien dit, parlant aux femmes : Ne poudrez point vos cheveux de pouldres de senteurs : celles

de nostre temps les veulent gris, celles du temps passé les vouloient roux. Et pource, disoit S. Hierosme, escrivant à Læta : Gardez de faire devenir blonds les cheveux de la fille à force d'art, de peur que cela ne leur soitprognostique du feu d'enfer, où ils doivent estre bruslez ; ou il apporte un exemple espouvantable, qui doit toucher l'ame aux femmes, ou elles n'en ont point. Exemple advenu de son temps à une de ses devotes sainctes, Eustochium. Une Dame nommée Pretexta, qui estoit la tante de ceste ieune Vierge, par le commandement de son mary, qui la vouloit induire à se marier, luy dit : Change l'habit et l'ornement de la Vierge Eustochium, agence mondainement les cheveux dont elle ne tenoit compte : et voila, dit-il, que la mesme nuict un ange apparoist à ceste Pretexta ; qui luy parle d'une voix horrible et lui dit : As-tu osé preferer à Iesus-Christ le commandement d'un homme ? tu as soüillé de tes mains sacrileges le chef de la Vierge de Dieu : maintenant elles deviendront seiches, et au bout de cinq mois descendras aux enfers. Les mains luy desseicherent, et mourut au cinquiesme mois ; voyez-

vous comme Dieu fait mourir les meres qui sont si folles de leurs filles ?

Et quoy, femmes libertines, vous estes abysmées iusques aux oreilles dans la vanité ? Et qui ne sçait cecy estre la source d'une infinité d'execrables forfaicts ! le revenu ne peut pas baster, il se faut prostituer pour une cotte, pource que la moindre veut faire a Dame. Honte, confusion Babylonique ! on porte sur soy plus que le revenu ne monte ; quand il n'y auroit que ce morceau à la maison, il faut qu'il s'en aille en habits. La vefve dit à Helisée, au 4. des *Roys*, ch. 4. Moy ta servante, n'ay rien en ma maison qu'un peu d'huile, duquel ie m'oints ; aussi elle mourut de malle faim pour s'habiller : les pauvres enfans ne sont pas allaictez : les meres ne sont pas nourrices ; et ainsi meurent, et ce ne sont pas robbes et ioyaux qu'elles portent ; mais ce sont des massacres.

Et cette face, siége de Vanité, monstre de Superbe, giroüette d'Orgueil ; ce fard, odieux à Dieu, ignominieux à la nature, monstrent ce qu'elles sont. Le grand et admirable S. Cyprian, au livre *Des louanges des Vierges,* disoit : Que telles femmes font grande

iniure à Dieu, quand elles veulent reformer ce qu'il a formé, ignorant que tout ce qui naist est œuvre de Dieu ; et œuvre du Diable tout ce qui est changé : ie te prie, ne change pas ce que tu portes, afin qu'au iour de la Resurrection l'ouvrier ne te mescognoisse ; et te reprenant comme Censeur et Iuge, il ne te die : Ce n'est pas là mon ouvrage ; ce n'est pas là nostre image. Mais à qui parlay-je, à des Chrestiennes ? pensez-vous que ce grand Sainct se ioüoit, disant cela ? et s'il disoit vray, n'estes-vous pas bien insensibles, si cela ne vous touche ? ô que divinement bien sainct Ambroise parle de cecy, au liv. I des *Vierges :* Femme, quel iuge desirerions-nous de ta laideur, que toy-mesme qui crains d'estre veuë ? si tu es belle, pourquoy te caches-tu si tu es laide, pourquoy te vantes-tu d'estre belle ? c'est tout autant comme d'escrire sur le front, ie suis laide.

Vous dites : Mon mary le veut : et ie vous veux monstrer que vostre mary est une grosse beste. Xenophon persecutant cruellement le fard, luy qui estoit grand Seigneur et Capitaine, mais idolatre, en son Œconomique introduit Ischomachus parlant ainsi à la

femme, 1. Dy, femme, ne nous sommes-nous pas mariez avec pacte de se communiquer l'un à l'autre tout ce que nous aurions? Ouy, dit-elle. 2. Maintenant que tu as apporté de l'or en bon compte : si ie te donnois pour ton bon or de l'alchymie, pour tes carquans des pieces de verre, que dirois-tu? penserois-tu que ie t'eusse plus donné, que si ie te donnois ce que i'avois en la qualité que ie l'avois. 3. Or nous nous sommes donnez le corps l'un à l'autre, est-il pas vray? 4. Dis-moy doncques, ne te suis-je pas plus agreable comme tu me vois, que si ie me presentois à toy tout depeint de vermillon? Ah, dit-elle, ie ne vous approcherois iamais, si cela estoit. 5. Croy que i'ay mesme pensée, et que ie ne me plais pas tant à une couleur fardée et mensongere, qu'à ta couleur naïve et naturelle, et ainsi elle s'amenda. Venez ça, vous, l'homme, si le iour de vos nopces on vous presentait une Damoiselle à femme, masquée d'un beau masque reluisant, la prendriez-vous ainsi? Et que direz-vous si le lendemain elle ostant le masque vous trouviez une creature contrefaicte ; mais sur cecy faut remarquer ce que dit S. Chrysostome, *hom. 2. sur sainct Iean :*

Nos Peres et ancestres ont appellé ceste gloire vanité, aussi est-elle vaine, comme les masques qui sont beaux de veuë, et au dedans ce n'est rien que vuide : c'est pourquoy en apparence ils paroissent beaux, neantmoins ils n'attirent personne à leur amour.

I'ay horreur de descrire les doleances des gorges lascives et eshontées : c'est le point seul qui me fait suer d'indignation et de iuste colere, et où ie voy le caractere d'une plus qu'obstinée rebellion et prodigieuse imprudence, et que ie voy de tout poinct irrevocable, si Dieu n'a pitié de telles personnes.

On dit que sainct Barnabé, voyant dans un Temple les femmes desgorgées à la veuë des hommes, donna sa malediction au Temple et à elles, et le Temple tombant les escra sa toutes. Ie ne voy poinct d'autre moyen, si ce n'est que quelque Sainct vienne qui fasse abysmer ces mondaines insolentes.

Philostrate en la vie d'Apollonius, dit des Lamies qu'elles mangeoient les ieunes hommes : bien plus, les gorges des femmes lascives les esgorgent tous vifs. Il vaudroit autant qu'elles eussent un poignard en main. S. Cyprian au livre *de l'habit des Vierges,*

parlant à telles gens, leur dit : Si vous vous peignez trop somptueusement, et marchez aux piafes en public, attirant sur vous les yeux de la ieunesse, et les souspirs : en sorte qu'encores que vous ne perdiez toutesfois les autres, vous presentez à ceux qui vous voyent, comme un glaive et un poison : vous ne pouvez dire qu'avec l'ame chaste et pudique, le culte lascif et l'habit impudique ne vous accusent et vous desmentent : C'est tout autant comme si allant par les ruës elles tenoient le poignard d'une main, et le venin de l'autre : y aura-il quelque vilain impudique qui vueille gloser là dessus ? Sale et detestable ame ; croy-tu que l'ame se tuë, et que ce massacre surpasse celuy de tous les hommes du monde? Quelque desesperé Damoiseau voudra gronder icy dessus, de voir sa proye et sa honte esventée, et l'infame carnage de ces Lamies detesté.

Ne se trouvera-il iamais un monarque en France qui abbate cet idole d'Asmodée ? et qui ne puisse supporter cet Hospital general, sans que les entrailles ne luy fendent ? O le bien-heureux Prince ? le glorieux, l'immortel que ce sera qui le fera : en France, en un grand Royaume, a-on bien peu faire un

Reglement general pour le clinquant, et on ne le pourra pour la vanité des femmes : ah ! pauvre ville, ie te plains, les miseres t'engouffrent, et tu ne les vois pas ? Odieuse, mondaine, superbe, tu ne fais rien, tu ne gagnes rien, tu manges tout, tu portes tous tes revenus sur le dos : tes filles chargées d'estat, et manques de moyens, ne peuvent trouver mary qui ne soit forcé de faire banqueroute à les habiller seulement en un an : Elles d'ailleurs sont lascives, et se nourrissent en cela : le libertinage est aussi grand qu'il fut iamais en la plus fine Babylone : que deviendras-tu, pauvre ville de Paris ? et que peut-on attendre de toy ? si ce n'est qu'estant ia reduite en l'Hospital tu sois derechef metamorphosé en un bordel general : et que restant ou mangeant tout, tu sois contraincte de te prostituer pour vivre.

Quelles loüanges faut-il donner aux habits somptueux des femmes, puisque la laine appartient aux moutons, la soye aux vers, et l'estoffe au marchand, et la façon aux ouvriers ? Dequoy voulez-vous donc vous glorifier, Dames, autels de vanité ? est-ce de l'argent que vous avez pour les achepter : mais

si on regarde de près, et en bonne conscience, comme s'acquittent ces habits superflus, par bons ou mauvais trafics ; elles ne se monstreroient ainsi tous les iours dans les ruës pour estre veuës, et faire voir ce qui n'est pas d'elles : aussi, fort à propos, Auguste blasmoit l'excez du luxe, les ambitions et faineantises des femmes, et non pas la modestie et proprieté de leurs vestemens, disant qu'on pouvoit estre habillé proprement et modestement sans faire tant de fraiz, et sans mettre tant d'or et de brillans sur une chair mortelle : c'estoit pourquoy il ne s'habilloit iamais que du travail de sa femme, de sa fille, de sa sœur, et de ses niepces, ne voulant par là s'habiller du travail de tout l'Univers, comme ces mondaines, afin que ceux qui luy appartenoient ne vesquissent en libertinage, et eussent à recognoistre l'honneur et bien-seance de leur mesnage : et disoit qu'on avoit beau perdre le temps à se contre-faire, l'or ny l'argent ne pouvoient surmonter la nature : au contraire, quand elle void qu'on la veut supplanter, c'est alors qu'elle s'efforce davantage de paroistre. La beauté n'a que faire d'habits precieux ; car la laideur paroist d'aventage,

plus elle est environnée de belles choses.

Les honnestes Dames se mocquent de ces lascives, quand ils les voyent si fort empeschées à s'habiller, et tous les iours elles inventent des nouvelles modes; elles parlent François, et se vestent et sont habillées en estrangeres : tantost à l'Espagnole, à la Flamande, et bientost on prendra les habits des Turcs, et des Barbares, puisque telles personnes en imitent les mœurs; mais mœurs qui font voir qu'elles sont toutes pleines d'humeurs brutales. Elles portent des plumes, vrays symboles de la legereté de leurs esprits, et se servent de diverses couleurs, pour representer les bigarrures, ou plustost les bisarreries de leurs ames. C'est ce qui fait que quand elles seroient les plus femmes de bien du monde, ayant cette bigarrure, et nouvelles modes, on ne le croira pas : elles ne se doivent fascher contre ceux qui ne les cognoissans les prennent pour femmes de mauvaise vie (et beaucoup y en a qui passent pour telles) Ie ne sçay si on s'en doit plustost prendre aux femmes qui le font, qu'aux maris qui le souffrent. Ie sçay que la pudicité et la virginité sont des vertus excellentes, et qui

rendent les femmes et les filles dignes de loüanges et d'estre aymées de Dieu et des Anges : et de fait, sainct Iean Damascene, au livre 4 de la *Foy Orthodoxe,* dit : Qu'autant que l'Ange est superieur à l'homme, autant la virginité surpasse-elle en honneur et gloire les nopces ; pource que la chasteté virginale est une vie Angelique. C'est bien encores davantage ce que dit sainct Ambroise, au livre qu'il a faict des veufves : sçavoir, que la virginité surpasse en dignité et excellence la nature Angelique : d'autant que les triomphes et les victoires que les Vierges emportent sur l'appetit charnel, sont plus illustres et glorieuses que celles des Anges ; parce que les Anges vivent sans chair, et les Vierges triomphent en la chair. Sainct Cyprien au riche traicté qu'il fait de l'habit des Vierges, les exhorte à perseverer, constamment en ce sainct estat, et ne laisser ternir la rare beauté de cette perle precieuse, ny la soüiller par un plaisir d'un moment : il leur represente l'incertitude, et la courte durée d'icelle, en laquelle il faut avoir perpetuellement la cuirasse sur le dos, et l'espée en main, pour combattre et endurer un peu de temps pour

iouïr d'une recompense eternelle ; et exaltant les loüanges de la Virginité, il l'appelle : sœur des Anges, victoire des convoitises, Royne des vertus, la possession de tous biens, qui tient la couronne au Ciel, et la principauté en la terre.

Ce me seroit un travail trop grand de produire icy ce que tant d'excellens et doctes personnages ont escrit des loüanges de la Virginité : une sentence du Sage en l'Ecclesiastique, ch. 16. suffit pour entendre l'estime qu'on en doit faire : Toute mesure est indigne d'approcher de celle d'une ame contente.

La Virginité a causé le salut de tout le monde : Combien est grande la grace de la virginité, qui merite d'estre choisie de Iesus Christ, pour estre le Temple corporel de Dieu, en laquelle la plenitude de la divinité a demeuré corporellement, laquelle a enfanté la vie, et engendre le salut : dit sainct Ambroise, en ses Offices.

C'est le thresor caché dans le champ, pour lequel achepter Iesus-Christ conseille de vendre tout; car ce seul thresor est tres-suffisant pour rendre un homme riche, et le rend

grand. Ce thresor trouvé se garde, dit S. Paul, 2. *Cor.* 4. en un vase fragile, et faut se garder de le rompre par l'humaine fragilité : pource qu'estant une fois perdu il ne peut iamais se retrouver : ce thresor est tellement precieux et estimable, que ce seroit chose damnable de le perdre pour un petit plaisir : il faut que tous les sens veillent à sa garde, afin qu'il ne se perde, et que les yeux ne le corrompent : et vaudroit mieux les arracher que de leur permettre commettre un si grand mal, dit la verité mesme en S. Marc, 9.

Aussi Ieresmie parlant de cet infame paillard de Ierusalem, qui causa la ruine de sa patrie, luy reproche que c'est pour n'avoir pas mis bon ordre à la garde de ses sens, et singulierement à ses yeux, luy faisant confesser son malheur, elle dit : C'est mon œil qui a desrobé mon ame, au ch. 3. de ses Lamentations.

Aussi David perdit ce thresor quand il regarda Bersabée 1. des *Roys,* 11. et voulut qu'elle assouvit la concupiscence passionnée qu'il avoit de commettre adultere, ce qui ne demeura pas impuny.

Dina fut si mal advisée, que de perdre ce

mesme thresor : car voulant estre veuë, œilladée, et regardée, ceste veuë eut le pouvoir de la faire ravir et exposer à la passion lubrique des estrangers, où elle perdit sa pudicité, au *Gen.* 34. Les yeux sont les fenestres de l'ame; par lesquels la mort entre pour tuer l'ame : c'est à dire que s'il n'y a un ordre bien reglé en l'ordre des sens, le thresor de la chasteté court grand'fortune à se perdre.

Mais combien auiourd'huy void-on de filles et de femmes mariées, qui sans se soucier de la ruine de leurs ames, employent leurs sens à flatter et allumer leur sensualité, qui par tant de mauvais regards, par des discours et paroles si impudiques, lascives et scandaleuses, par tant de caiolleries dangereuses, se laissent gaigner et attirer à la passion de ceux qui les cajollent, qu'elles mettent leur virginité et pudicité en grand peril d'estre violées et corrompuës : si ce n'est en l'exterieur, et en leur corps, c'est l'ame, en commettant par tant de pensées moroses, charnelles et sensuelles, des paillardises et des adulteres spirituels.

Quel iugement peut-on faire d'une fille qui se farde, qui se plaist aux artifices pour se

rendre belle, et paroistre comme une espousée qu'on veut mener à la feste ? ses cheveux frisez, liez et attachez de fil d'or ou d'argent, ou parées de tresse de cheveux de quelque penduë, curieuse d'avoir des habits et des gands musquez et parfums pour plaire aux ieunes mignons : ce ne sont pas là les marques d'une fille chaste : mais les signes et indices de quelque courtisane.

Aussi n'est-ce pas sans cause que les Poëtes, parmy leurs fables, feignent que Minerve changea les cheveux d'or de Meduse, fille de Phorcus, en serpens, pource qu'elle se plaisoit trop à les peigner et entretenir, afin de plaire à Neptune, qui la viola au Temple de la mesme Deesse Minerve, action qui despleut tant à ceste Deesse, que pour faire voir son indignation, rendit cette fille si horrible de visage, que ceux qui la regardoient estoient metamorphosez en pierres. Ceste fable est rapportée par Hyginus, au livre de l'*Astronomie Poëtique :* et par Ovide, livre 4, de ses Metamorphoses, sur la fin, en ces vers :

... Et castos Aegide vultus
Nata Iovis traxit, neve hoc impune fuisset,

Gorgoneum crinem turpes mutavit in hydras.

La fille honneste, et qui ayme la pudeur de son corps, et de son ame, doit abhorrer cela comme l'aspect d'un dragon furieux, et comme chose pernicieuse, qui donne eschec à sa chasteté : ainsi que dit Ciceron, sur la fin du liv. 1. de ses *Offices*. La chaste et pudique Hesther, devant estre presentée devant la Majesté Royale du grand Assuere, ne se servit pas de poudre, de fards, d'eaux de senteurs, de musques, ny de parfums ; mais au lieu de cela, elle prit la cendre, empoudra sa teste, et pour toute espece d'odeurs et de senteurs, elle couvrit sa teste de bouë, ainsi que dit la saincte Ecriture, au ch. 14. de son livre, *sed pro unguentis variis, cimere et stercore implevit caput.* Sçachant combien ces inventions de fards excogitées pour plaire aux hommes estoient abhominables aux yeux de Dieu : aussi Isaye, parlant des filles de Sion, les blasme de ce qu'elles rechercherent curieusement les odeurs, le luxe des habits, des carquans, colliers, brasselets, bordures et belles chaussures, pour remplir de l'odeur de leur vanité, et attirer leurs amans. Voicy ses

13

paroles tirées de son ch. 1. qu'il leur dit, les menaçant d'estre chastiées à proportion de leurs lubriques actions: *Erit pro suavi odore, fœtor : pro zona, funiculus : pro crispanti crine, calvitium :* qu'en punition du grand amour qu'elles portoient à la recherche des odeurs suaves, elles ressentiroient la puantise des mauvaises odeurs : et pour leur ceinture de pierre et de broderie, se verroient ceintes de cordes, comme celles qu'on conduit au supplice, ou en servitude : et pour leurs beaux cheveux frisez, une teste chauve desnuée de toute beauté.

L'Apostre S. Pierre en son *epistre* 1. ch. 3. exhorte les Dames de fuir tous ornemens, instrumens de luxure, qui ne servent que d'amorces, de rets et de filets, pour perdre les ames. D'autant que les femmes qui s'adonnent ainsi à rechercher les beautez empruntées, et artificielles, font cognoistre le peu d'amour qu'elles ont de garder leur pudicité.

Et telles inventions de se farder, plastrer et déguiser, est si odieuse à ceux qui vivent dans l'honneur, qu'ils ont mauvaise estime de celles qui les pratiquent. Les Barbares

mesme les ont à contre-cœur : et voicy Thomas Morus, grand Chancellier d'Angleterre, en rapporte un exemple memorable, c'est en la description qu'il faict de l'Isle Utopia, où il remarque que les filles de ce lieu-là ne veulent user d'autres ornemens de corps que de ceux que la nature leur a donnez, sçachant que la vertu est beaucoup plus illustre, quand elle est préférée à un fard exterieur, qui ne subsiste que par l'artifice : voicy comme il parle : « Et afin qu'elles ne soient nonchalantes à conserver leur forme et beauté naturelle ; elles estiment pour une infame insolence de se parer de faux visages et de rechercher les fausses apparences de beauté : car elles recognoissent par l'usage mesme qu'il n'y a lustre de beauté, qui recommande d'avantage les femmes à leurs marys, que leur respect, et la probité des mœurs ; car comme plusieurs se trouvent surpris par la beauté, ainsi personne ne peut estre mieux ravy et retenu que par la force de la vertu et de la pudeur. » Aussi est-ce le propre des faquines et bouquines perduës, qui sentent le farcin de cent pas, à se farder et parfumer, et non aux femmes pudiques et vertueuses.

Antoine Guevarre, au 2. tome de ses *Epistres dorées*, en celle qu'il addresse à Messer P. Polastre Italien, qui se commence ainsi : « Singulier Seigneur et amy, » faict voir le preiudice notable, et le mal dangereux que cause cette invention du fard et des parfums; dit que comme les Romains subiuguerent les Medes et les Perses par la force des armes; ainsi les femmes par leurs fards, et visages plastrez, surmontent les plus vertueux.

Voyez aussi ce que dit Pline, livre 13. chap. 2. et 3. de celles qui sont si curieuses de se farder, goderonner et adoniser, et à se faire braves pour se faire aymer : et de telles femmes se moque Perse, en la Satyre 4. par ces vers :

Quæ tibi summa boni est ? Uncta vixisse patella,
Semper et assiduo curata cuticula sole.
Expecta, haud aliud respondeat hœc anus, inunc,
Dinomaches ego sum, suffla sum candidus esto.
Dum ne deteriùs sapiat, pannucia Baucis,
Cum benè discincto cantaverit ocyma vernæ.

Le Poëte Burrus les renvoye toutes aux Cimetieres, pour y considerer les ossemens des morts, qui ont autrefois esté si curieux de parfumer leur visage, qui maintenant ne sont que carcasses puantes, charongnes infectes, hideuses et abominables : Voicy ses vers, tirez du 1. liv. de ses *Epist.* eleg. 8.

Dicite plebeiis ut ab ossibus ossa potentum
Distant, aut differt ut cinis a cinere.
Iamdudum aspicio, voluoque ex ordine calvas,
Nec clari indicium sanguinis invenio.

Nous lisons dans l'histoire des Saincts Peres, escrite par Petronius, que le bon evesque Nonnus, voyant passer devant luy la fameuse courtisane Pelagia, brave, ornée, fardée, lavée, parfumée de parfums en ses habits, qui remplissoient l'air, marchant avec gravité, et des pas majestueux, se print à plorer, disant à ses compagnons : C'est une grande honte à nous, mes freres, de nous laisser ainsi vaincre par ceste femme impudique ; de ce que nous ne prenons autant de peine et de soin de nous parer de vertus et

odeurs spirituelles pour plaire à Dieu, comme elle en prend à se parer, et se faire brave, afin d'agréer à ses amans.

Ces considerations devroient maintenant faire ouvrir les yeux à beaucoup de femmes mondaines, pour recognoistre la verité de leur folie et aveuglement, et les exciter à quitter ces habits superbes, ornement de vanité, qui s'en servent à des fins mauvaises : qu'elles sçachent que tous ces fards, frisures et senteurs, sont autant de subjets qu'elles donnent pour se voir mesprisées, blasmées, et rejettées des femmes vertueuses, qui sçavent que le Ciel ne s'achepte point avec la piafe et le luxe du monde.

Recognoissez, Dames imprudentes, que toutes les curiositez d'habits, et tous ces soins employez à vous rendre belles et agreables aux hommes, ne sont que des voiles, qui cachent vos deffauts, puisque vous en estes toutes pleines. Que la plus belle de vous se presente, on trouvera plus d'imperfections sur son corps, que de cheveux en sa teste. Et si l'homme veut voir sa folie, et regarder de près toutes leurs actions ; elles luy donneront beaucoup plus de pitié que d'amour, d'au-

tant que l'une vous tiendra un mouchoir à la main, pour mettre dehors une partie de la pourriture qu'elle a dedans : l'autre sera contrainte en compagnie de se mettre du costé de la cheminée pour cracher à son aise l'infection qu'elle a au sein.

Celle-là tiendra son manchon sur la ioüe enflée de rume, pour cacher sa mauvaise grace; celle-là se reculera du feu, et pour excuse, disant que le cœur lui fera mal ; mais c'est de peur que son fard ne coule sur ses ioüës, ou son visage ne se ride : celle-cy n'ostera iamais ses gands, de peur qu'on ne voye la galle de ses mains.

L'autre n'ostera son masque, à raison que le plus souvent ce fard est collé contre.

En fin, ce sont icy les plus petits defauts des femmes perduës ; mais ie veux descrire les plus grands pour convier les Courtisans à venir à la sepulture de certaines Dames.





ESTAT MISÉRABLE & HORRIBLE DES COURTISANES, APRÈS LEUR MORT & SÉPULTURE, ADDRESSÉ AUX COURTISANS.

Chap. VI.

C'est donc auiourd'huy qu'avec bonne raison, Messieurs les Courtisans, vous estes appellez et conjurez par les puissances de ces beautez que vous avez adorées, de venir voir la ruine, ains plustost l'horreur, l'infection et la pourriture de ces belles Cleopatres que vous avez tant cheries au peril de vos vies, comme idolatres de leurs perfections imaginées. Cherchez maintenant en

elles les appas qui vous ont tant charmez, les charmes qui vous ont tous ravis, les beautez qui vous ont rendus esclaves, et toutes ces douceurs qui ont ourdi les chaines de vos servitudes. Approchez-vous et vous verrez que ces attraits n'ont plus de force que pour attirer les vers ; les charmes plus de puissance que pour conserver l'infection : et ces beautez et ces douceurs, changeant ainsi de nature, donnent de l'effroy plustost que de l'amour.

Mais il me semble que vous devriez bien estre vengés, d'autant que ces cruelles qui vous reduisoient peu à peu en cendres, voyent maintenant le changement de ces cruelles et impitoyables, qui n'aymans personne sont haïes de tout le monde. Ces folles et orgueilleuses qui se font adorer servent de victime aux vers, et de ioüet aux vents. Hier ces beautez qui vous plaisoient tant que n'aviez des yeux que pour les admirer, sont changées auiourd'huy en des laideurs si effroyables, qu'il n'y a que du mespris pour elles. Hier vous soupiriez de leurs amours, et auiourd'huy ces mesmes cœurs soupirent de leurs miseres. Hier leurs perfections ravirent

vos ames pour se faire adorer, et auiourd'huy vos defauts ravissent vos larmes et vos sanglots pour pleurer leurs ruines.

Il n'y a chose au monde qui modere tant les feux et les flammes des pauvres amans passionnez pour l'obiect qu'ils chassent et poursuyvent follement, que de ietter les yeux de la consideration sur la fin miserable de cette charongne qu'ils adorent, et qu'ils ayment avec tant d'excez, se representer une Courtisanne abatuë et assubiectie au Triomphe de la mort. Là voyez ses couleurs, sa taille, sa beauté, sa bonne grace, et sa gentillesse reduite en cendre : ses façons de faire charmantes, ses ornemens, parures, et toutes autres choses dont elles paroist ; sa chair enclose en un vieil linceul, qui servira de suaire à la mettre dans le tombeau. Que ses beaux yeux, qui d'une seule œillade ont fait tomber une infinité de personnes aux lacs et aux pieges de Cupidon, se voyent plombez, bazannez, à demy vers et pourris. Que ses sourcils et ses paupieres, qui servent d'arc à l'amour, dont il décoche ses flèches, et entreperce les entrailles, seront consommez en bref, et reduites en rien. Que ses

iouës vermeilles qui ressemblent à la nuée, que la lueur du Soleil esmaille au poinct du lever de l'aurore, se voyent couverts d'un violet, miserable, horrible et espouvantable. Que son beau sein, dont tant d'aveuglez faisoient cas, et sera tout semé de vers, et consommé d'une sale et infecte pourriture. Que son front qui est à ceste heure large, beau et tellement poly, qu'il semble qu'on le lisse chaque iour, sera corrompu et pourry contre le test. Que ses cheveux si blonds, si beaux, si longs, et ausquels on a prins tant de peine pour les dresser et les faire paroistre, seront semez parmy les os demy mangez des vers de la terre. Que sa teste, pour la decoration de laquelle on invente les poudres de Cypre, les gauffres pour la gauffrer, et autres choses dont le monde se sert maintenant, sera comme une teste de tigneux, rendant de tous costez une odeur pestilentieuse et intolerable. En fin, que tout le corps, que chacun regardoit, et que les Courtisans, charmez de sa bonne grace, recherchoient les occasions de la trouver pour iouïr de sa beauté, sera enfermé dans une fosse, se pourrira, et deviendra puant, infect, sale, vilain, horrible à voir.

Entrez en sa sepulture, et prenez la carcasse de ceste belle Dame : considerez-la de fort près, regardez le lieu de la cervelle, et verrez qu'elle est toute vuide, non seulement de cervelle, mais de sentiment et de tout ce qu'elle a pensé : Que sont devenuës tant de si belles resolutions, tant d'ambitions, et tant d'artifices dont elle se servoit pour attirer les hommes à son amour ? tout cela est vuide. Considerez ces yeux laids et vilains, nids de vers et de bestes ; qu'est devenue la lumiere de ces deux estoilles qui ont servi de Nort, au moyen duquel plusieurs malheureux, qui navigeoient au port, se sont precipitez au golphe de leur ruine ? Où sont allez ces esbatemens, ces jeux, ces compagnies ioyeuses, que ses yeux ont veu ? à quoy se sont reduites les façons et inventions dont elle a usé pour aggréer à ses idolatres, aux despens de leurs ames ? Ces lumieres sont esteintes, tout est vuide ; ce nez vilain et ces narines sont coupées et mangées de pourriture : demandez-luy que sont devenus les odeurs, les pommes de senteurs, les civettes, le musc, l'ambre, et les eaux artificielles : tout cela est passé. Regardez ces oreilles, et vous verrez qu'elle les

a couppées comme un larron, qui desroboit le temps, qui n'estoit pas sien, à peser, et parer son corps. Demandez-luy où sont les doux et charmants concerts, et ces delicieuses et ravissantes voix qu'elle a ouyes, ces conversations impudiques et deshonnestes, les discours lascifs, et cajolleries, avec tant d'offense de Dieu et de son prochain. Tout cela n'est plus de saison. Parlez à ceste bouche, qui a receu et donné tant de baisers, qui a tant mis dehors des paroles sales et voluptueuses; elle ne peut plus respondre de : quoy luy ont servy les banquets et collations de Cour, les viandes delicieuses et friandes qu'elle a mangées, pour lesquelles les quatre elemens ont esté despensiers, pour qui l'air cherchoit les oyseaux ; la terre, la venaison et la chasse ; l'eau, les poissons, et le feu qui luy servoit de cuisinier, avec tant de si estranges et rares inventions de saulces, pour provoquer le goust et l'appetit : tout cela est passé : Il n'y a plus là dedans que du vuide, tout contentement est cessé. Regardez enfin ceste carcasse, qui en son temps estoit si relevée, soignée, parée, et enrichie d'habits, de pouldres, et de pierreries : prenez-la, puis la

laissez tomber, et en tombant elle rendra un son casse, qui ne dit autre chose que là est reduite la vanité des vanitez, et que toutes choses est vanité.

Courtisans, voicy ce que vous avez tant aymé, et ce que vous haïssez si fort : voicy ce qui vous donne à penser, et vous fait admirer avec estonnement : et ce que vous mesprisez avec trop peu de raison. N'est-ce pas un cruel changement de vous avec vous-mesme, ou plustost des subiects de vos amours, avec les mesmes subiects ? qui sont ceux qui oseront dire que ces carcasses puantes sont les belles Cleopatres? que ces tas et monceaux d'os pourris sont les funestes despoüilles de toutes leurs perfections : et que ce peu de cendre est le deplorable estre de ceste merveille du monde ?

Ames reprouvées, pour avoir ainsi mal vescu avec vos corps ; revenez des enfers en ce lieu, pour voir la cause de vos malheurs ; approchez de ceste sepulture, et contemplez de près l'infection et la pourriture que vous avez adorée soubs les noms des Nymphes : hé! combien de fois avez-vous baisé et embrassé ces carcasses et ces os pourris ? Combien de

malheurs avez-vous courus ? combien de peines souffertes ? d'iniures du temps avez-vous passées : mais combien de maux avez-vous endurez pour posseder ceste masse de vices ? Vous croyïez que vos navires estoient chargées de toutes les richesses du monde ; lors que vos amantes estoient dedans. Les coffres sont ouverts, regardez maintenant en quoy consistent vos thresors : n'estes-vous point honteux d'avoir fait l'amour à ce qui est si hideux, et d'avoir souspiré mille et mille fois apres ceste terre puante ? n'en voulez-vous rien croire, venez, prestez la main, on vous fera faire un dernier hommage aux Idoles de vos passions : ne prenez point cela pour fable ny pour mensonge : voyez et sentez que ces choses ne sont que miseres et puanteur.

Voila, Messieurs, le beau subject de vos veilles, de vos ennuys, et de vos extravagances : comment se peut-il faire que ce monceau de cendre vous ait tant donné de mauvais iours, et de si longues nuicts : mais est-il possible que ce cloaque d'infection vous ayt fait respandre tant de larmes, et ietter au vent tant de souspirs ? De verité, n'estes-vous point ialoux que les vers possedent l'object de vos

affections ? Faut-il que vos courages si chatoüilleux souffrent que ces vers en facent la curée en vostre présence, pour se mocquer de vous ? est-il raisonnable que ces petits animaux vous facent la loy, et abattent du tout vos forces et vos courages apres avoir renversé par terre tous les plus braves cavaliers de la Cour ? Vous voyez, en vostre presence ils se saoulent d'une partie de ce que vous avez tant adoré ; et de l'autre, ils en font un fumier.

Ne serez-vous point comme ce Roy de Cypre, Pygmalion, paralytique d'esprit et de raison, qui brutalement passionné baisoit Venus en une image morte, commi si c'eust esté un corps vivant ? ha ! yeux tous gros d'amours sur des yeux aveugles ! ha ! corps tout en feu sur un corps de glace, dans un lict nuptial ! mais quelles nopces, et quel lict, qui dedans pense avoir une femme auprès pour se donner du plaisir, et n'y trouve qu'un souffle et qu'un ombre, et recognoist qu'il est homme sans femme ? O Hymen Hymenée, où les mignards baisers, et les estroits embrassemens, les agreables souspirs, les douces plaintes ? où, mais où, honteux refus, comme

si on la refusoit sur le oüy et sur le non : ô vigoureux efforts ! ô doux regrets, ô suaves larmes ! ô baisers plus doux que miel ! ô bras inutiles à rien faire que pour embrasser ! ô bouches empressées pour les baisers ! ô levres ouvertes pour recevoir les zephyrs des souspirs ! où estes-vous en ces fougues, en ces chaleurs, en ces boutades, en ces remises, en ces reprinses, en ces plaisirs, baisers et tendres embrassemens ? où estes-vous, brutal Pygmalion ? où estes-vous, Courtisans, qui ne trouvez point d'amour en amour, pour trop avoir aymé la vanité, où il n'y a point d'amour ny d'obiects amoureux, monstrueuse brutalité et monstre plus brutal que celle qui dans Apulée caresse et embrasse son asne : Plus, et encore plus que ceste lubrique Pasiphaë, qui, estant femme du Roy, s'amouracha d'un taureau, et de Royne voulut devenir Vache.

O petites images amoureuses des vanitez : ie veux croire que n'ayez iamais marché que sur des fleurs ; mais ie vous supplie aussi de penser en quel chemin ie vous vois trouver maintenant ; car si avez passé la campagne des roses, vous entrerez inconti-

nent dans celle des espines, d'autant que c'est l'ordre et la suitte des choses du monde : le plaisir produit la douleur ; ou vos delices sont passées, ou elles sont presentes ; si elles sont passées, vous estes dans l'enfer de leur privation ; si elles sont presentes, vous estes aussi dans la gehenne de leurs crimes, et de l'apprehension de les perdre : les pleurs sont à l'œil ; mais poussez des souspirs du cœur, lequel souspire, mais c'est avec sentiment de douleur : la douleur vous presse ; mais sous la presse des afflictions, dit Seneque, livre 8. de ses *Controverses :* de sorte que de quelque costé que vous admiriez vostre fortune et vos contentemens ; si ce sont des corps desquels le malheur est l'ombre, quelle gloire pouvés-vous remporter à la victoire de vos criminelles entreprises ; ainsi il n'y a rien de plus fascheux à brider qu'une ame qui a prins le haut de la vanité de ce monde. Corps miserable ! Sanglante ordure en sa naissance, empoule de verre, et balon rempli de vent en sa vie, et entrée de table servie des vers après sa mort.

Ouy pour la mort c'est un gibbier tout prest ; il a tousiours un Vivandier, un Chasseur qui luy appose la venaison sur la bouche, un

Chirurgien sur ses ulceres, et un Medecin au chevet de son lict. Corps et non plus corps, mais sepulchre, l'ancre, l'attache, et le contre-poids de nos esprits ? Crocheteur vil et abject, mallier, et cheval de valise ; et pour le titre plus beau et aventageux qu'on luy puisse donner, c'est celuy de Thresorier et Receveur general de toutes les imperfections de la nature. Ce corps, tant beau soit-il, fort et robuste, et qui semble ne pouvoir iamais perir; ce n'est pourtant qu'une rosée du matin, une fleur d'un iour, un champignon d'une nuict : Senec. *in ep.* 120. Sa beauté est comme un bouquet de fleurs, sa santé comme une fiolle de verre, sa vie mesme est ainsi qu'une hyrondelle passagere, comme un esclair et une ombre. O homme, qu'est-ce que le corps, sinon une beauté de fleur, une fleur de santé, une santé de verre, un verre de vie, et enfin une vie d'ombre.

Taisons, taisons les infirmitez de nostre corps, Courtisans ; et pensez que tout le luisant et tout le lustre plus beau de vos loüanges, c'est l'honneur de l'ame, ceste belle ame qui est fille du Ciel, qui semble avoir en legitime tout l'honneur du monde ; mais ces

beautez de la terre pourrissent sous la terre ; pour dire qu'il n'y a rien que pourriture en la beauté de nos corps; au lieu que celuy qui est ravy des beautez de l'ame, est transporté en un ciel d'Amour, pour baiser, rebaiser, et y embrasser ses vertus à bras ouverts.

Esprits faits au grand ressort de ce monde, et qui paroissent parmy nous comme un haut cedre du Liban, sur les basses bruyeres, sur les halliers et sur les petits buissons : infames de nom; mais glorieux en renom et reputation. Ils sont certes ainsi que ce subtil maquereau dans Xenophon, qui façonne nos yeux et nos langues à flatter, à mignarder, et attirer à leurs amours les cœurs de tout un peuple; ainsi en la laideur de ce nom ils monstrent les beaux effects de la vertu : comme Epicure, qui tenu pour courratier de la volupté, ne taschoit toutefois qu'à asseurer et affermir toutes nos affections au service de ceste vertu fardée : c'est pourquoy ils sont doux et plaisans en paroles, en escrits, en chants, en melodie de luth, en goust de nectar, en verdeur de laurier, en odeur de musc et de rose : comme si la terre et le Ciel s'accordoient, avant que faire paroistre la ci-

vette, la rose et le laurier tousiours verds d'humeur et d'ambrosie delicieuse. Enfin c'est une musique melodieuse pour les plaisirs des Dames, et un ton divin par tout semblable à l'humeur que Palaton le peintre figurait à bouche ouverte, et qui donnoit pasture à toute sorte d'esprits ; mais surtout eloquent en paroles dorées, toutes riches d'émail et de discours relevez.

C'est de quoy maintenant les femmes mondaines se nourrissent comme elles font de toutes sortes de delices, et divertissent le soing qu'elles devroient avoir au gouvernement de leurs consciences, et de leur maison. Elles ressemblent à ceste belle Penelope, ou au Peintre Zeuxis, qui employa toutes les inventions de l'art pour la divertir de toutes choses, excepté de ses plaisirs : Ainsi les courtisannes offrent leurs artifices au malin esprit pour tromper ces ieunes folastres, comme s'il n'estoit pas assez fort avec ses ruses.





ESTAT DES COURTISANS A L'HEURE DE LEUR MORT

Chap. VII.

C'est le sujet pour lequel vous estes icy interpellez, Messieurs les Courtisans, de comparoistre de pensée et d'imagination sur la couche espineuse, où vous iettez au vent le dernier souspir de vostre vie, et de plus representer une fois le iour par advance l'horreur et l'effroy que vous aurez de vous mesmes, quand vous vous souviendrez de vos leçons de vanitez, et des folies qu'aurez faict recevoir à un nombre infiny d'esprits foibles, de la perte desquels vous aurez esté complices. Reservez à ceste heure derniere le temps

pour faire le compte des faveurs qu'aurez receu des Dames, si en voulez cognoistre le prix. Ce sera lorsque vous ressentirez vivement les atteintes de vostre conscience criminelle ; l'escorce de vos plaisirs sera rompuë, et alors vous verrez à descouvert ce qui sera dedans : vos esprits desvoilez du bandeau de vos passions cognoistront sensiblement la verité de ces offences passées : mais vous serez bien trompez, si vous ne vous donnez de garde, d'autant qu'il n'y a plus de retour à la vie pour en pouvoir faire penitence. Il faut passer outre.

Hé ! quels regrets ? tout ce que ie vous saurois exprimer de douleur, ce n'est pas une partie de celle que vous souffrirez. Il est vray que tous les tourmens unis ensemble n'ont point assez de fiel pour faire ressentir tant soit peu l'amertume du cruel adieu qu'il faut faire au monde : c'est alors, dy-je vrayement, que vous sangloterez et souspirerez ; mais non pas d'amour : Ce sera bien alors que vous ferez les mourans, et les exstasez, non pas devant vostre Maistresse, mais devant vostre Iuge crucifié, qui devroit estre en vos cœurs, et en vos vœux, comme le feu des

Vestales, qui iamais ne s'esteint, ou bien comme la ioubarbe, qui pour tousiours verdoyer est nommée *sempervivа*, c'est à dire, qui ne meurt point, ainsi qu'on dit des Nymphes Dryades, qui vivent autant que les arbres où elles habitent : c'est pourquoy vous devriez habiter en ce bel arbre, où a demeuré nostre Redempteur, pour y vivre eternellement avec luy ; non à la façon de ces Nymphes, mais de Nostre Dieu, et souspirer sainctement sur vos vœux, et sur vos prieres, et arracher du Ciel une apotheose, et un privilege d'une vie d'eternelle vie, pour vous esloigner des yeux de ceste vanité, laquelle vous met à son midy et solstice tous les iours, et qui empesche que vos actions ne soient iustes, et viennent au poinct de leurs merites, si de cœur et d'ame vous estes en tout en elle.

On sçait que les Perses adoroient autrefois le Soleil, et qu'il y a eu d'autres Payens qui dedans leurs brutalitez ont adoré plusieurs sortes de bestes : mais l'homme n'a iamais rien veu de plus prodigieux que ce que l'on adore auiourd'huy, la bouë, l'infection et la pourriture. Il est vray, et nul ne peut dire autrement qu'en adorant ces Deesses de va-

nité, vous estes idolatres de leurs pourritures; puisque leur corps n'est que pasture de vers; et les croyans odorer, c'est pour mal odorer et adorer, en mal odorant, et adorant. O pauvre mesnagere de raison et d'honneur du Ciel, de croire qu'il y a plusieurs Deesses au monde, qu'il faille adorer, et ne ressembler à ces oyseaux et chevaux trompez aux peintures de Zeuxis, et d'Apelles : car ce seroit estre plus beste que les bestes mesmes, iusques à vouloir faire partage du Ciel, et de la terre, entre Iupiter et l'image d'Alexandre, ie dis entre le Createur et la creature. Il faut ensuyvre les Lacedemoniens, appeller et nommer un chacun par son nom, en n'attribuant rien à autruy qui ne lui soit deu par vertus ou par autres beaux faits, puisque comme le Soleil tire sa clarté de ses rayons, et ses rayons de soy-mesme, sans qu'il en ayt besoin, dit Plutarque; ainsi ces honneurs de Cour et de la vanité, se moulent et se taillent sur mille et mille attraits, et se forment puis après en bronze. Honneur, faux visage d'honneur, qui retient plus de la folie de l'ouvrier que de l'ouvrage, et commun ouvrage d'hommes mortels qui perdent le

temps à bastir ce que le temps consommera.

Hé! Courtisans amoureux, si vous voulez bien employer le temps, faites vostre Cour à un Roy tout puissant, dont les faveurs n'ont point de prix, dont les graces et les honneurs sont infinis, et auquel les biens sont eternels, de mesme que la gloire dont il couronne nos peines : d'où vient que la vertu, ny la gloire, ny les honneurs, ne se tirent point au crayon, ny au pinceau, à la façon des beaux visages de vos Dames? l'esprit seul les envisage, il en recognoist la beauté, non fardée, mais naturelle, et en retient les traicts plus gracieux: Et comme il n'y a rien en luy qui ne soit tout grace et tout vertu : il fait par reflexion paroistre toutes les graces en sa vertu, et toutes les vertus en sa grace. Pour ceste cause, ie vous semond derechef de tout mon cœur, que vous ayez à ouvrir les yeux de vos esprits, afin qu'ils recognoissent la vraye vertu et le vray honneur, pour ne vous laisser aveugler à ces mensonges pipeurs, qui n'ont rien que des couleurs et fausses apparences : ne croyez donc plus vos oreilles, plus que vos yeux; ny vos yeux, plus que la raison : d'autant qu'il se trouve force roses, mais plus

d'espines; force belles monnoyes, mais non pas de bonne mise : et de ce on peut censurer les erreurs, ainsi qu'Antipater reprochoit aux asnes et aux moutons leurs ordures et saletez.

Quelles reproches, Messieurs, pourrez-vous faire aussi un iour à toutes ces Deesses que vous adorez, lesquelles ne vous servent que de canal pour faire escouler sur vous toutes sortes de mal-heurs : Que si quelquefois vostre cœur souspire d'amour, après ces obiects des poussieres : commandez diligemment à vostre esprit de ne s'amuser à contempler la beauté d'un ruisseau qui s'enfuit incessamment, de mesme que son eau : car tout ce qui se peut voir d'admirable en la nature n'est qu'un foible crayon, et une premiere idée du dessein de ceste essence souveraine, où gist le comble de toutes les perfections, comme l'unique source inespuisable d'où elles procedent : Faites donc, Courtisans, banqueroute à toutes ces vanitez, et à toutes ces pompes plastrées, et vous representez que tout ce qui vous semble beau auiourd'huy, changera demain de visage : chacun le sçait, l'homme est comme la Lune,

tantost pleine, tantost en decours : et tout ainsi que ce poisson Phyris, qui à l'arrivée du Printemps prend diverses couleurs : ainsi vous laissez aller les beaux iours de vostre fortune, tournant le dos à vostre salut, et en vostre verte saison, et sur les fleurs de vos felicitez ne faictes fruict que de fleurs, ny fleurs que de vaine gloire et de presomption, qui s'en va et se perd comme des fleurs. Et toutes vos foles grandeurs, ces vanitez surhaussées du vent de leur fantaisie s'essorent, et prennent le vent à aile estendüe ; ou, comme la Sphère de l'inconstance du monde, tourne tousiours : ainsi il n'y a rien que piperie és yeux rians de ces Dames trompeuses, rien qu'esclairs en ces baisers, rien que faux semblant en ces beaux visages, rien que des idées en ces lettres dorées, et en ces discours mignards, il n'y a rien que des voix. O hommes vains, il semble vrayement, à vous ouïr parler, que vous possederez l'Empire du monde, et que vos thresors gisent en toutes ces folies ? Vanité insupportable ; car ie veux que toutes les plus belles femmes vous ayent signé de leur sang criminel et corrompu, qu'elles vous ayment parfaictement : de quel

costé voulez-vous trouver de la gloire en ces asseurances ? en vous promettant de vous aimer, elles vous promettent de vous faire damner, puisqu'un amour illicite conduit les ames dans les enfers : et pour ce, vous faites cas de ces promesses. Pauvres abusez, tous les tesmoignages de leurs passions, sont-ce point vos folies ? Et vous prenez plaisir de vous aveugler avec leur bandeau, pour ne voir les precipices qui vous environnent ?

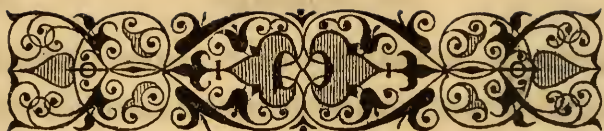
Vous vous imaginez que c'est un grand honneur que d'estre aimé des Dames ; representez-vous quelle gloire vous seroit-il, si la bouë estoit animée, d'estre aimée d'un fumier : lors que vous devenez idolatre d'un beau corps, vous adorez avec luy les vers, l'infection et la pourriture. Esclaves de la volupté, ne vous esloignez donc plus du bon devoir, et ne vous portez plus à ces plaisirs masquez, ou pour mieux dire à ces masques de plaisir, ny en ces folastres desbauches.

C'est pourquoy un bon Evesque exhorte le Chrestien de n'estre rompu par l'adversité, non corrompu par prosperité ; mais avoir tousiours la bride en main ; alors vous tenez une ame au pas et en haleine de bien faire.

Tousiours respectueux vers le Ciel, ouvrier et tisserand de vostre grandeur ; vous ne trouverez point assez d'encens pour ces temples, assez de myrrhe pour ces autels; tout de mesme que dans Plaute le gentil Sceledrus fait oblation sur oblation à Diane, non pour ses vanitez ; mais par sa simplicité et pureté, et pour l'avoir trouvée favorable au milieu de la tourmente, et de l'orage : Aussi recevant continuellement des faveurs du Ciel, elles meritent bien que de toute affection vous florissiez au monde, non en delices et voluptez, mais en arbre de pieté dont la racine est en la foy, les branches de repentance, les fueilles de devotion, les fleurs de charité, et les fruicts des bonnes œuvres attesteront au monde, que de cœur, et d'ame vous vous donnerez tout au Ciel, et non aux Dames : car si vous voulez trouver des beautez permanentes, et des qualitez aimables, qui demeurent tousiours en leur pureté ; il faut avec toute resolution franchir les limites du monde, et porter ses pensées au Ciel, où est le iour où toutes choses sont eternelles : c'est la leçon que vous donne ce grand Prophete lors qu'il s'escrie : Seigneur, quand

pourray-je desalterer mon envie dans la source de tes plaisirs eternels ? C'est là où il est necessaire de chercher vostre fontaine des delices pour esteindre vos soifs et vos appetits effrenez, et non pas où vous les cherchez: Et pour y penser de plus près, il vous faut necessairement croire que vous iouërez vostre personnage en ce dernier moment sur le theatre de vostre couche. Ne doutez pas du reste : pensez seulement en la mort, puisque l'eternité de la gloire et de la peine dependent de ce moment : ô doux et effroyable moment !





EXHORTATION AUX DAMES SUR LA TROMPERIE DES COURTISANS

Chap. VIII.

Vous Dames mondaines, c'est à vous que i'adresse ce discours : n'estes-vous point pires que ces pauvres malheureux Courtisans, qui croyent avoir conquis un Empire, lors que vous assubiectissés sous le vostre quelque esprit, qui vous fait estudier tous les iours de nouvelles leçons de lasciveté, soit pour l'action, soit pour la grace, ou pour vos cajoleries. Mais en cela ie vous demanderois ce que vous pensez faire, d'autant que vostre dessein n'est que de blesser les cœurs, et de perdre les ames ; car deslors que vous rendez

les hommes passionnément amoureux de vous, vous les changez en autant de folie, et ne leur pouvez oster leur cœur qu'en leur ostant la raison : et alors de quelles extravagances ne sont-ils pas capables durant le regne de leur passion ? Ie veux dire, de leurs folies ; vous estes tout ce qu'ils aiment, et le plus souvent tout ce qu'ils adorent : ô quel crime ! ils pensent plustost à vous plaire qu'à se sauver, à raison de quoy s'ils portent leurs pensées iusques dans le Ciel, ce n'est rien que pour vous comparer aux Anges avec toutes sortes de belles paroles, puisque vous en avez les vrayes qualitez : ie vous prie de iuger apres sans passion, si ce ne sont pas termes d'idolatrie, qui font un arrest pour convaincre ces pauvres miserables de mille sortes de crimes ; et par ce moyen vous prenez plaisir à rendre le Diable plus puissant qu'il n'est pas, pour faire damner leurs ames. O qu'il est vray que celles qui en auront plus assubietti en terre, seront plus esclaves dans les enfers. Hé ! quelle gloire tirez-vous de ioindre ainsi vos charmes à ceux des Diables pour attirer à eux les ames et les corps ?

Revenez à vous, et ouvrez les esprits de

vos entendemens, vous suppliant, par toute sorte de pitié, d'avoir compassion non seulement de ces pauvres aveugles; mais de vous mesmes, en considerant que vous devez rendre compte un iour de tous ces esprits, dont vous avez esgaré, et esgarez encore de la raison dans le labyrinthe de vos charmes : charmes, dy-je, pires que ceux de ceste Venus de Praxiteles, qui aux traicts mignardement flatteurs, et aux caresses pipeuses de sa figure, se monstroit non plus figure, mais Venus mesme, avec son corps nud : que reste-il que les Dames de ce temps ne soient de mesmes avec leurs poictrines ouvertes, et leurs tetins elevez en montagnettes, et pommelettes, faicts en petits boutons d'amour, comme elles croyent que la ieunesse est l'amour de l'amour.

Les femmes d'Athenes en la feste de Cerés, iour de leurs plaisirs, mettoient des fueilles de Lamexine devant leur sein, de peur que la ieunesse ne s'arrestast trop à les caresser : Mais ceste Venus, dy-je, ces Dames mondaines en ce temps, qui ouvertes et parées de toutes les beautez de l'art, font si brutalement oublier l'honneur de la nature aux

hommes, et se rendent pires qu'idoles : où seront un iour ces attrayantes Venus, et ces Praxiteles, qui veulent encore estre comme Semiramis, ceste superbe et hautaine Princesse, relevée sur le plus haut d'une montaigne de Medie, et cent hommes autour d'elle, qui à mains iointes et le genoüil à terre l'adoroient. Fausses Deesses ! mais fausses Dames, vaines Roynes, vaines Dames, et femmes vrayement à teste orgueilleuse de femme, qui ne cognoissent ny commencement ny fin en leurs desirs. Où est non ceste image, mais le corps de ceste Royne ; mais les corps et pourtraicts de ces mondaines, mais les pierres ; et si non les pierres, où la poussière ; et où est la moindre trace de l'image de ces hautaines et superbes Semiramis ? Poudre et poussière, dit Seneque, et que sont-elles que poussiere et cendre : ces Phares, ces Mausoles, et ces autres miracles du monde : et d'autant plus miracles, qu'ils ne sont plus rien au monde, ayans esté les miracles du monde ?

O monde maintenant tout gaucher, fait au rebours, et à contre-fil, qui fait prendre l'escorce aux Dames pour l'arbre, l'ombre

pour le corps, le masque pour le visage, et le tableau pour la chose exprimée! Monde vrayement enfantin, qui contente plus les yeux aux singeries de toutes ses folies, qu'aux ouvrages plus singuliers de leur bien. Et qui comme Magas disoit de Philemon, qu'il ne voudroit iamais avoir entre les mains, que des boules et des osselets à iouër, et un amy à s'entretenir avec toute sorte de paroles confites d'amour toutes douces et gracieuses, paroles tendrement souspirées, qui attrainent, qui charment, qui ravissent; artificielles paroles toutes dorées, toutes riches d'émail et de façon, langues qui ne sonnent que leurs vertus, cœurs qui ne respirent qu'amour. Mais quel cœur et quel amour, qui fausse sa foy, et qui est sans amour et sans cœur, lequel ne peut aymer, ny estre aymé que de ceux qui ont un faux et vain amour, qui ne donne plaisir que pour la vanité, estant ainsi que la vanité et le faux amour ne peuvent avoir autre plaisir qu'en vent et en figure à la façon des Demons, qui ne persuadent rien qu'en apparence, comme chose qui ne sont de durée, et en la durée de ces iours vostre repos n'est pas durable : Parce que vous

faites banqueroute non seulement à ceux ausquels vous avez promis la foy, mais aussi au Ciel où estoit la seureté de vos vrays amours, et de vos fortunes, et l'accroissement de vos biens et de vos honneurs, et le long cours de vos felicitez, que vous devriez souhaitter sur toutes choses, et non pas ces biens qui proviennent de ces vains amours qui font trainer l'aile pour un peu de temps.

Les parfaictes amours de l'homme et de la femme ne se doivent iamais perdre, ny de veuë, ny d'absence? Quoy que le Courtisan à toute reste en face recherche, la Dame sage ne peut civilement luy prester l'oreille; encore que l'on die qu'il n'y a femme de bien qui n'ait esté cajolée et sollicitée, elle ne se peut cognoistre par là; mais par les bonnes œuvres : c'est le moyen de s'affranchir de la loy d'oubliance de ceux à qui on est obligé par toutes sortes de devoirs.

Les cœurs des Dames vertueuses sont autant de tableaux, autant d'images vives de la face de leur maris, où il est comme un précieux diamant dans un cabinet, comme une saincte relique en un Sanctuaire : ainsi la femme sage ne doit avoir qu'un corps et une

mesme pensée : et par conséquent qu'un cœur : c'est pourquoy leurs yeux se doivent entre-mirer, et leurs ames admirer ; et parmy les doux regards de leurs yeux, et entre les extases et les merveilles de leurs ames fleurir et reverdir en l'amour de leurs cœurs, pour continuer sans cesse à fleurir et croistre en nouveaux desirs d'une saine et coniugale affection.

Si par amour doivent estre liez les cœurs pour l'y graver et cimenter, afin qu'ils soient de base et de solide fondation à la maison, et demeurer unis et ioincts par le sacré lien de mariage. Ha, dit Seneque, alors tous les torrens et les flux de vanité et de presomption de gloire, et du feu de la concupiscence, ne pourront iamais abattre ny renverser, voire brusler ces maisons, ravir et oster la souvenance des merites et des vertus de ceux qui sont ioincts cœur à cœur par ceste foy, dit le Sage en sa *Paraphrase*. Les dames vertueuses sont le support de leur famille, entretenans leurs domestiques en devoir, et reparant les manquemens de leurs marys, si quelque adversité bouleverse leur maison ; pour la relever, il ne faut qu'une bonne mes-

nagere : au contraire, les femmes folles et lascives ne ruinent pas seulement les meilleures familles, par le mauvais soin qu'elles ont de leurs mesnages; mais elles mettent tout en désordre; elles font de leur main propre les plus grandes ruines : en cela semblables au poisson Mena, qui blanc en hyver, noir en esté, se metamorphose en Marinier pour percer et ruiner la navire, afin de luy faire faire naufrage : ainsi le plus souvent elles mescognoissent leurs marys, elles vont qui de çà qui de là d'une foy tousiours flottante au gré du vent de ce monde, tantost sur le Oüy, tantost sur le Non, contredisant aux bons advertissemens que leurs maris leur donnent, les reprenans de toutes ces vanitez qui ruinent leurs maisons, de leurs cajoleries, pourmenades et assignations qui ravissent l'honneur, et causent un grand desordre aux familles. Quels desordres de iugement? dit Lactance, quel bouleversement d'esprit? quel sans dessus dessous de raison? quel tournevire? quelle desbauche? O qu'en peu de temps peu de plaisir pour beaucoup de peine et de maux : las! mais hélas! on dit bien que iamais le vice ne fut sans advocat,

sans ligue, et sans partisan, qui ont des crampons et des crochets pour attirer les cœurs à ce vain amour; et semblent vrayement que ces cajolleuses et muguettes leur soient à gages pour divertir et desbaucher la pluspart des femmes vertueuses, afin de faire incontinent gloire des choses honteuses, et passer ces vices en loix et en coustumes, pource qu'elles oublient souz le couvert de leurs cœurs doubles et à ateintures meslées cet amour marital, et en donnant le baiser ont le poignard nud sous la juppe, et le cœur tout gros de fiel, comme s'il n'y avoit ny fiel ny cœur ny poignard que pour leurs maris. Quelles arres et estrenes de cœurs en marbre et de bronze sont ce icy? ces testes creuses, ou cerveaux mal tymbrez, sont tournez au plus haut poinct d'audace, qui en la temerité de leurs desseins, trouvent tout à pas donné et à pont levis baissé, telles sont les boutades, et telles les saillies de vices; et rien sans masque, rien qu'à voix d'hyene pour tromper, rien que larmes de Crocodile, pour devorer. Voila comme le monde tourne le bien en mal et roule de mal en pis : il prend son temps, et fait du temps un hameçon de

piperie en déguisant et plastrant aussi bien leurs crimes que leurs visages. Et encores quelques unes ne veulent estre appellées fautives qu'à ieu forcé tellement que le rire de Democrite est mieux employé sur les folies de la pluspart de telles femmes, que toutes les tristes et plus funebres larmes d'Heraclite : car l'un rit sur l'esperance de mal en bien, et l'autre pleure sur le déplaisir. C'est ce qui cause aujourd'huy, Dames du monde, que la terre vous adiourne, le Ciel vous demande, les Anges vous convient d'attacher vos bien-aymez maris dans le sein de vostre memoire, ainsi qu'un bouquet de Myrrhe preservative, afin que leurs pensées et vos desirs soient les unes avec les autres embaumez d'une suave odeur en reprenant naissance de vos doux souvenirs : et alors leurs voix amoureuses chatoüilleront vos oreilles, et vos ames s'esvanoüiront dans les enthousiasmes qui vous priveront de tous autres sentiments, et vous pasmeront dans les pensées extatiques des divins amours de vos tres-chers espoux. Espoux autant aymables qu'amoureux, qui ne doivent esperer que l'amour de celles qu'ils aiment, amours extremes qui doivent aussi

entretenir les cœurs dans leur perpetuelle ardeur, et s'entre-sacrifier tous leurs désirs à la gloire de leurs amours, ne permettant de respirer que pour aspirer à une joüissance mutuelle, en disant: Mon bien-aymé est tout à moy, aussi suis-je tout à luy; il se plaist dans mon cœur, aussi est-il embrasé de la flamme de son amour: il m'appelle sa mignonne, ie l'appelle mon tres-cher : ie dis qu'il est mes amours, il m'appelle son petit cœur : il me prend pour épouse : et moy pour mon époux ; s'il sort quelque souspir de sa bouche, i'en respire la douleur ; rien ne le peut toucher que ie n'en resente le contrecoup! C'est pourquoy venez, mon bien aymé, sortons du Thabor, lieu où sont toutes les piperies et faussetez du monde : C'est trop y estre, esloignons-nous de ce tracas du monde, de ces tintamarres des compagnies importunes, de tous ces discours de Courtisans, qui n'ont rien que les superficies, et des pipeurs entretiens amoureux.

Faisons donc nos retraites avec toutes nos familles, et cultivons nos amours chastes et coniugales : et alors au lieu qu'il n'y avoit que des chardons en nos vignes, elles pous-

seront des fleurs, desquelles procederont toutes sortes de bons fruits, en victimant toutes nos puissances et tous les monvemens de nos cœurs sur l'autel de nostre amour : car autrement ce seroit un sacrilege de profaner un sainct amour, d'une œuvre polluë, si c'est luy qui frappe l'oreille sans enfoncer la reverence dans le cœur, d'autant que le respect doit estre attaché d'une alliance inseparable, et non à la façon des Dames Courtisannes.

Allez maintenant, Courtisannes à haut degré, Nymphes du monde, qui vous peignez, frisottez, poudrez, fardez, testonnez, encroustrez, houpetez vos peruques, et empruntez des astres un éclat radieux pour vos yeux : Dessillez-les maintenant, afin de voir clair sur les belles actions de vos espoux : voyez, dis-je, qu'il n'y a point de feintises, ni de vanité en leurs actions comme aux vostres, pource qu'elles sont polies et peignées par ce peigne et pinceau de ceste Dame nommée Butula, qui, de peur d'entrer trop avant en la vanité et orgueil de ses habits, avoit fait mettre une teste de mort sur chaque instrument, avec ceste devise : *Le*

monde me veut perdre, et la mort me sauve.

O tres-belle devise pour vous autres, la voulez-vous mettre en practique, cessans d'entretenir si soigneusement vos fronts d'yvoire, les lys et les roses de vos ioües, et n'avoir plus le nez fait à la mode, ni le col de marbre blanc, ni le sein d'albastre, les mains de plastre, et tous les carquans, chaisnes, brasselets, diamans, pierreries, pour vous parer. Toutes ces jolivetez ne vous donneront iamais dans les yeux que pour vous perdre et damner, si ne prenez bien tost la devise de ceste Dame : qui fera sans faute continuellement reposer vos esprits dans les pensées divines, et non ces vaines idées de ces beautez plastrées : Mais des idées ravissantes de ceste beauté incomparable et très-aimable, qui changera vos corps rapiecetez de mille pieces d'ordures et de pourritures, pour mettre vos ames comme dans un corps du Sauveur : d'autant qu'ils auront pour leur chef Iesus-Christ, la prudence et la foy pour leurs yeux, la pudicité pour leurs fronts, l'obeyssance pour leur oreille, la douceur pour leurs jouës, à qui la discretion fait le nez, la sobrieté la bouche, la modestie

la langue, qui a l'esperance pour haleine, la contance pour col, la patience pour épaule, à qui l'amitié sert de sein, la pitié et la pieté de mammelles, la charité de cœur, la magnanimité de bras, la iustice de main, l'humilité de genoüil, le zèle de pied, à qui la temperance donne le teint, l'innocence une candeur immaculée. O Dieu, voylà les belles creatures de qui les membres et les corps ne sont plus cimentez de ces plastras poudrez et de ces fards de volupté : Mais bien jointes avec ces pierres precieuses, qui sont les graces dont on s'ayde pour repousser et empescher le venin d'approcher de soy, qui avec tant de rares perfections sont ornées des faveurs divines, respandues en toutes les puissances et facultez animées de l'Esprit sainct.

Tels corps sainctement liez foulent aux pieds tous ces corps idoles et trompeurs, et se poussent glorieusement non dans ces Cours mondaines, mais dans ceste Cour celeste.

Et vous, Dames barboüillées, farcies de mille vices roturiers, moulées dans un cloaque d'ordure, plongées dans des sangs corrompus,

enfondrées dans un bourbier de sensualité, aussi bien que vos Amans desesperez qui exhalent tant de cuisans souspirs ! Hé, pour qui brulés-vous ? pour qui vivez-vous ? pour ces perduës et infames ausquelles vous sacrifiez si religieusement vos biens et vos honneurs, vos corps, vos ames, vos pensées et vos desirs, et vous rendez malheureusement esclaves de leurs orgueilleuses cruautez. Si vous me dites ce que sont les esblouissemens de leurs parures trompeuses, qui vous les fait estimer de petites deïtez : arrachez ces masques, pliez ces voiles, levez ce fard, par une vraye considération de leurs merites : que si la boüe croupissante souz ceste peau de neige, la puanteur couverte de ces poudres, les deffauts énormes que cette feintise recele, l'humeur desdaigneuse que ceste complaisance estudiée vous cache, ne vous les font recognoistre que pour idoles enchantées, deesses imaginaires de felicité, veritables furies, funestes engeances de malheur : et si ne reformez le repentir de vostre superstition dans l'horreur de leur carcasse limonneuse, asseurez-vous d'estre ensorcelez d'un sort plus prodigieux que celuy de ceste fameuse

sorciere qui metamorphosa les compagnons d'Ulysse en pourceaux : d'autant que plus ces pourceaux sont en leurs ordures, et plus voudroient-ils s'y plonger : et pour ce ne regardent que la terre, et non iamais le Ciel. Ainsi vivez-vous en ces bouës de vanitez, qui attachent vos yeux à ce monde terrestre, qui fait que vous ne regardez point le Ciel comme le lieu de vostre naissance et de vostre retraite : ainsi ceste terre orgueilleuse qui vous laisse aller à toutes ces vaines presomptions, qui vous font insolemment imaginer que vous serez des Dieux et des Deesse, du Paradis : et pource que vous ne croyez qu'il faut aspirer au Ciel par des bonnes actions et bonnes œuvres, mais bien par des folles apparences, vous vous perdez en ceste damnable pensée. O spectacle monstrueux que l'orgueil fait assujettir et prendre une croyance et faux visage d'integrité à ces pauvres creatures pour masquer, ce semble-il, leurs enormes deffauts : et comme certaines Dames, lesquelles pour estre bien receuës en l'amour de Cybele mère des Dieux, il falloit qu'elles allassent bien parées avec des beaux voiles sonner des fleutes de douces armonies pour char-

mer les oreilles des Dames sages et vertueuses, afin de les attirer en leurs desbauches et et les obliger aux ceremonies charmantes de ceste Cybele, et pour celles qui se contenoient et exemptoient par leur sagesse et prudence d'aspirer à ces plaisirs lascifs et deshonnestes, les mesmes Dames ne manquoient pas de leur aller faire toutes sortes de desplaisirs avec d'autres fleutes qui rendoient une harmonie fort hideuse et desagreable pour mespriser leurs belles actions, et parmy leurs debauches et folies s'estimoient les plus sages du monde.

Ainsi combien y a-il de mondaines en ce siecle qui croyent que ce leur est la plus grande gloire qu'elles sçauroient avoir que de chercher les moyens pour tirer à leur cordelle les femmes de bien, et qui ne s'habillent non-seulement de voiles, mais inventent toutes sortes de luxe et d'habits dissolus et luxurieux, et avec les fleutes de leurs belles langues ne sonnent ny ne resonnent, ce semblent-ils, que tous discours mignards, et paroles dorees sur la tranche du bien-dire, pour charmer les cœurs et les oreilles des autres, afin de les mener aux ceremonies, et aux

desbauches de ceste mere des Dieux, qui est la vanité et la gloire qui aveugle leurs entendemens, et qui fait qu'elles ne sont plus femmes, mais bestes brutes, comme ayans quitté vrayement la vraye vertu, l'honneur et le respect, pour se laisser aller à ces vents d'ambition et d'orgueil, qui les font tomber dans la bouë et l'ordure de toutes sortes de vices; et celles qui ne les desirent imiter en leurs nouvelles inventions d'habits, et en leurs effronteries, ny ne veulent entendre l'harmonie de leurs fleutes et de leurs paroles ravissantes et puissantes pour attirer les autres aux ceremonies charmantes de ceste Cybele : ces malheureuses se servent d'autres fleutes, mais plustost de langues de viperes, pour se rire et mocquer de celles qui ne les veulent suivre en leurs pernicieux desseins et inventent toutes sortes de malices, chansons et pasquils, pour ternir l'odeur de leur bonne renommée, reputation, croyans que tout cela est suffisant pour leur laisser des taches sanglantes, et noircir l'honneur et la vertu qui sont en elles, et estiment que mesdisans ainsi des autres elles se rendent les plus advisées et subtiles du monde.

Prodigieuses antitheses ! l'Aurore n'est pas honteuse qu'on l'estime broüillée, et les brouillars despiteront de ce qu'on les nomme de leurs noms ? Le Soleil se laissera nommer blaffard, pasle, roux, obscur, pluvieux : et les nuës exciteront des tempestes pour ne souffrir ces qualitez qui sont de leurs appanages, et faussement attribuées à ce flambeau tousiours luysant ? Une fontaine cristaline capable de se mirer dans la pureté de sa glace, ne se trouble pas pour estre appelée bourbeuse : et les fondrières feront boüillonner des escumes de colere, exhaler des fumées de rage, si on découvre leur ordure ? Ha Dieu ! quel prodige ! l'or fin se laisse espurer dans le creuset : et la ferraille enroüillée resiste tant qu'elle peut à la lime qui la veut revernir, pauvre aveuglée ! La sage et prudente recognoissance de toutes leurs fautes vous seront une gehenne, un tourment et un martyre insupportable.

O orgueil monstrueux ! que tu rends de femmes effroyablement difformes, et enfans desnaturez de ceste vraye mere de l'humilité, la Mère de Dieu ; vos ames coulpables, qui ne portent pas ses couleurs, ne peuvent ia-

mais participer au bonheur de ses faveurs. Et pour ce, Ames tres-cheres, par le sang de vostre Sauveur, voulez-vous desormais retourner aux branles de ces imperfections d'Enfer, à toutes ces boutades de presomption, ou souffles d'arrogance, qui fait naistre ce grand luxe ? Petites Meropes, ne serez-vous pas grandement honteuses de desployer les pasles couleurs de vos sombres lueurs à l'aspect de ceste Aurore radieuse, et de ce brillant Soleil qui n'est rien que pour vous esclairer ? si vous voulez ietter la veuë sur ce que vous estes, vous cognoistrez la noirceur, non-seulement de vos corps, mais bien de vos ames, et alors vous concevrez l'horreur de vos notables defauts, avec une iuste crainte d'une disgrace eternelle.

On dit que l'amour est esclave de la beauté, et qu'il n'est pas en sa liberté et en sa franchise sous son empire ? quel amour donc avez-vous, si vos cœurs sont taillez dans la roche d'insensibilité, et endurcis sous la presse des sens reprouvez, ils ne pourront resister aux rais amoureux, et attraits de ceste beaute nompareille ? Non, il n'y a marbre ny bronze que l'idée ravissante de ceste

beauté plus qu'angelique ne face resoudre en amour; il n'est glace qui ne fonde, et ne s'enflamme, comme le napthe, à l'aspect de cet object divinement aymable et amoureux.

Dames mondaines, obiects des amours folastres, rendez-vous agreables à voir, aymables à contempler, délicieuses à aymer, comme un miracle de beauté, d'où les œillades raviront vostre Amant celeste dans un enthousiasme d'amour, qui fera que de mortelles vous serez immortelles; et pour n'estre subjectes à tant d'imperfections, mais pour estre innocentes et immaculées. Il faudra dire que toutes ces beautez, quoyque ravissantes, non les courtisans mondains, mais celestes, mais le Roy des Roys, mais ceste Royne des Roynes, et la Royne du ciel et de la terre, qui n'eust acquis tant de graces, merites et faveurs, si elle n'eust employé le puissant aymant de l'amour, qui est d'aimer parfaictement celuy auquel on veut donner son cœur, qui est Dieu, qui promet de recompenser celuy qui l'aymera, et qui pour prix de sa gloire ne demande autre chose que l'amour. Ainsi n'y a-il rien si précieux que l'amour : car les perles, les diamans, et tout

ce que le monde adore, n'entre point en comparaison avec un parfaict amour. L'amour souvent faict littiere de l'honneur, du respect et des services, des bienfaits, qui ne partant pas de la main du cœur : tout ce qu'on lui pourroit donner en contreschange, luy est paille, s'il n'est accompagné d'un reciproque amour ; il n'y a rien de plus rare ny de plus obligeant qu'une sincere, cordiale, entiere et parfaicte amitié.

Nymphes de cour, ne vous persuadez plus que toutes ces amours que vous adorez, soient les sainctes amours ; et que ces fronts d'yvoire, les lys et les roses de ces jouës potelées, les accollades rayonnantes et amoureuses des yeux rians, soient les allumettes de ce feu de l'amour divin. Non, la divinité ne se mire pas, comme tous ces mignons de Venus, à la fresle glace d'un visage bien fardé. Ce n'est pas sur des montagnes, ny sous des arcades de cheveux frisez, que cet Espoux celeste se plaist. Non plus s'attache-il avec des chaîsnes de perles : mais bien à la beauté de l'ame, image vivante de sa divinité spirituelle en son essence, saincte par grace, pure en ses affections, qui est

cet objet tant aymable de l'amour de Dieu.

C'est donc, cheres Dames, que devez vous preparer à recevoir cet amour si extreme, qu'il n'y en a aucun plus digne d'estre pourchassé que luy. C'est pourquoy il est besoin que vos prudences avec les odorats de vos discretions sçachent presentir de loing tout ce qui est honneste, et utile, et decent; et vos prevoyances comme la sentinelle, qui du sommet de la tour du Liban advise de loin les ennemis : Et prenez garde que rien ne vous arrive de mes-seant. Et alors le delicieux et tres-sainct Espoux de vos ames, sera autant aymable qu'amoureux, luy qui ne respire rien que l'amour de celles qu'il ayme. Combien doivent estre precieux les reciproques affections de vos cœurs pour faire vivre cet amour, dont les flammes sont pures et ardentes ! Souvenez-vous de la constance de ces chastes et sainctes Vierges dont parle l'Histoire Grecque au temps de l'Empereur Zenon : le malheureux prince, porté d'une passion enragée et plus que brutale d'assouvir ses maudits appetits, commanda que les sainctes Vierges d'un Monastere consacrées à Dieu en fussent tirées et amenées toutes nuës devant

luy, pour allumer sa damnable concupiscence : ces sainctes ames resoluës de conserver le cher tresor de leur chasteté s'adviserent d'un remede qui est tel : elles se deschiqueterent le front, les jouës, leur menton et leurs cols à coups de ciseaux, et estant ainsi deschirées, elles couvrirent leurs faces d'emplastres pour paroistre ainsi desagreables aux yeux de ce Tyran : et leur desir ne fut frustré, car si tost qu'il les vit ainsi accoustrées, il en eut un tel horreur, qu'il ne les voulut regarder.

Paul Diacre escrit aussi des Damoiselles Lombardes, que pour n'estre cajollées, baisées et lechées par les impudiques courtisans, coupoient des poulets par tranches qu'elles mettoient sur leur sein tant et si long-temps qu'estant corrompus rendoient une odeur mauvaise et insupportable, et qui donnoit au nez de ceux qui les pensoient approcher et les faisoit retirer, tant le cœur leur bondissoit : c'est ce que doivent faire les Dames Chrestiennes, et chasser les cajolleurs, qui assaillent leur pudicité.

Mais le siecle est tel, qu'à present il en a qui veulent paroistre braves, fardées, mus-

quées, et avoir des amis pour entretenir leur estat, aller en carrosse, aux comedies, aux ballets, aux collations et aux visites, malgré qu'en ayent leurs maris, qui le plus souvent par leurs desbauches donnent subject aux femmes de s'abandonner à leurs plaisirs, dont il arrive de grands malheurs, quand les jalousies se mettent en leur fantasie : et voicy les exemples que l'Histoire nous met en avant.





MALHEURS ESTRANGES QUE CAUSE LE MAUVAIS GOUVERNEMENT DES FEMMES MONDAINES PAR LA JALOUSIE QUI SE GLISSE AU CŒUR DES MARYS

CHAP. IX.

Ce n'est pas sans raison qu'on dit qu'il n'y a rien de plus fort et puissant que la ialousie, laquelle possede une ame, la porte à des extremitez estranges, et singulierement celle que les maris prennent du libertinage et mauvaise vie de leurs femmes, et du mauvais mesnage des maris addonnez à la paillardise. L'antiquité fournit assez d'exemples des malheurs, meurtres, assassins

et autres accidens arrivez par la ialousie, fievre ardente qui rend les esprits frenetiques et troublez, et principalement des hommes. Tel fut l'effect de la ialousie de Circé contre Glaucis, pour l'amour qu'il portoit à Scylla la Nymphe, dit Jean le Maire, liv. 2. chap. 23 : de Dircé contre Antiope, que son mary Lycus aimoit : de Polixo, qui pendit Heleine à un arbre, pource que son mary la caressoit.

Et pour la ialousie que les hommes ont de leurs femmes, Ioseph remarque, qu'Herodes Ascalonite (sous lequel nasquit IESUS-CHRIST) tua sa femme Marianne doüee d'une tres-rare beauté, pource qu'on lui avoit faict entendre qu'elle avoit envoyé son pourtraict à l'Empereur, et s'estoit resoluë d'empoisonner iceluy Herodes son mary.

Ainsi Tacite, liv. 6. de ses *Annales,* remarque que Neron s'irrita fort contre sa femme Sabina Popea, quoy qu'enceinte : il lui creva le ventre d'un coup de pied qu'il luy donna, et il la fit mourir avec son fruit, pour quelque soupçon qu'il avoit de sa chasteté conjugale.

Cephalus pour mesme subiet tua aussi sa

femme Proclis, dit Ovide, liv. 7. de ses *Metamorphoses*.

Nos Annales de France, et entr'autres Guaguin, liv. 2. escrit que Chilperic fils de Clotaire Roy de France, à la persuasion de Fredegonde sa concubine, tua de nuict sa femme Glosinde Princesse de grande maison, estant fille d'Athanagilde Roy des Gots.

Sexte Aurele, en la Vie de Constantin le Grand, dit que ce grand Empereur, malade de ialousie, fit entrer Fausta sa femme en un bain boüillant, et la fit ainsi mourir, comme auparavant il avoit fait son fils Crispe.

Cœlius Rhodiginus, liv. 6. de ses *Leçons antiques*, dit que Mithridates, pour mesme subiet, fit mourir Laodicé sa femme, sa mere, sa sœur, ses freres et ses enfans.

Ainsi Calphurnius Bestia pour cause de ialousie fit mourir toutes les femmes qu'il espousa.

Herodote, liv. 5. dit que le Tyran Periander tua sa femme Lysidie, à la solicitation d'une concubine, et envoya son propre fils en exil, et commit mille autres impietez indignes d'estre racontées.

Æneas Sylvius, en sa *Cosmographie* parlant de l'Europe, ch. 2. escrit que Federic Comte Sicilien, tua sa chaste et pudique femme de la noble maison de Croatie, à l'instigation d'une putain, nommée Veronique, qu'il entretenoit.

Clytemnestra n'a-elle pas esté si miserable que contre le droict et son honneur, entretenant un adultere appellé Egystus, pendant que son mary Agamemnon estoit devant Troye, le tua à son retour, comme escrit Virgile liv. II. de son *Eneïde,* apres Dictys de Crete.

Dalila femme de Sanson, le fit prendre par les Allophyles, luy fit crever les yeux, puis le fit mourir.

Les Belides filles de Belus Danaus, en nombre de cinquante, mariées aux cinquante jeunes enfans d'Ægystus, en une nuict estranglerent leurs maris en leur lict, où ils pensoient estre plus asseurez.

Autant en firent à leurs maris Albine et ses trente-une sœurs, qui, estans bannies pour ce meurtre, s'enfuirent en Angleterre, où elles se remarierent.

Ainsi Alexandre Phereen Tyran de Thes-

salie fut estranglé de nuict par sa femme Thesbe, dit Ovide en son *Ibin*.

Alboin Roy des Lombards fut empoisonné par sa femme Rosemonde, dit Paul Diacre, liv. 1. des *Gestes des Lombards,* ch. 18.

La Royne Laodicé empoisonna son mary Anthiocus Roy de Syrie.

Lucilla en fit autant à son mary Antonius Verus Empereur.

Circé joüa un pareil traict à son mary Roy de Pologne.

Semiramis Royne de Babylone, pour vivre en liberté, fit serrer en prison Ninus son mary, puis se voyant hors de page, s'addonna à toute sorte de lubricité, dit Tornellius en ses Commentaires.

Fabie pour une jalousie ne fit conscience de tuer son mary Fabius Fabricianus.

Agrippine empoisonna son mary Tiberius Claudius Empereur, dit Pline, liv. 32, c. 22.

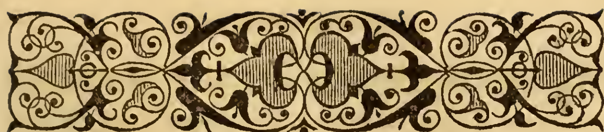
La femme de Spitamences par un despit ne fit difficulté de le tuer aux trouppes d'Alexandre pendant qu'il dormoit.

Et voylà les malheurs qui sont arrivez aux familles les plus illustres au sujet de la jalousie des maris envers leurs femmes, et des

femmes envers leurs maris, pour vouloir vivre en pleine liberté et à leur plaisir.

Ainsi de toutes les passions qui travaillent l'ame, disent les philosophes, les plus violentes sont celles qui combattent la chasteté : et pour quelques unes qui en triomphent, une infinité se laissent vaincre.





INVECTIVE CONTRE LA PAILLARDISE

Chap. X.

Qui est l'ignorant qui ne recognoisse que par la paillardise l'homme ne devienne comme beste et aliené de raison et de iugement ?

Aussi Alexandre le Grand, au rapport de Polydore Virgile, au liv. 3. des *Inventeurs des choses,* ch. 17. qui se vouloit attribuer le tiltre de la divinité, et s'estimoit plus qu'homme mortel, disoit qu'il ne ressentoit en soy la fragilité humaine qu'en deux choses que la nature engendroit, sçavoir la saveur et la commixtion charnelle.

Vous avez un beau discours de cecy dans dans Aule Gele, au liv. 19. ch. 2. des *Nuicts*

Attiques, où, parlant des sens, dit que nous en avons deux communs avec les brutes, le goust et la conjonction charnelle : le discours en est fort beau, et conclud par la sentence d'Hippocrates, que l'acte de la chair est une certaine partie d'une tres-meschante maladie, que les nostres appellent comitiale.

Macrobe dit le mesme, au liv. 12. de la *Subtilité,* où il parle du dommage que fait Venus : comme aussi Galien, au liv. 6. *de locis affectis,* ch. 6.

Pyragore estimoit celuy-là perdre beaucoup de sa force, qui s'addonnoit au plaisir de la chair. Voyez ce qu'en dit Avicenne.

Et de vérité les medecins disent, que l'homme en frequentant excessivement ce sale plaisir, se fait plus de tort que s'il se tiroit tout le sang des veines.

Augustin Datus traicte doctement de ceste matière, au livre de la *Vie heureuse,* où ayant fait le denombrement des ordures ordinaires qui proviennent de l'acte Venerien, qu'il comprend en un beau poëme, que chacun pourra veoir dans l'Autheur, ne les ayant voulu inserer icy, pour eviter la prolixité, qui est souventefois ennuyeuse.

Autant en dit Bellaïus, au livre 1. *Peregrinationis humanæ :*

> Nil crimine spurcius isto.

Il n'y a rien de plus sale que ce crime.

Ciceron, au 1er de ses *Offices,* dit qu'il n'est honneste à l'homme de bien, de se laisser vaincre par la volupté charnelle : *Corporis voluptas, non est digna hominis præstantia.*

Il exaggere cecy dextrement contre les voluptueux, qu'il compare aux brutes : et fait la honte et la vergogne cause de ce damnable vice.

Le mesme, en sa 5. *Tusculane,* blasme Xerxes de ce qu'il avoit mis un prix à celuy qui inventeroit quelque nouveau plaisir charnel, et reprend Epicure qui constituoit en cela le souverain bien ; comme aussi il se mocque de Sardanaple, qui se veautroit d'une façon estrange dans l'ordure et l'infection des sales plaisirs ; aussi dit-il que son Epitaphe estoit tel :

> Hæc habeo quæ edi, quæque ex saturata libido
> Hausit, at illa iacent multa et præclara relicta.

Ainsi ne se trouve presque aucun Auteur

qui exalte le plaisir charnel et ceste infame et honteuse volupté qui n'engendre que malheurs et miseres : Ce que n'a point ignoré Horace, quand il dit, au liv. 1. Satyre 1.

Desine matronas sectarier, inde laboris
Plus haurire mali est quam ex re decipere fructus.

Iuvenal, en sa 6. Satyre, dit qu'après cet acte commis, le voluptueux est plus effarouché et triste, que s'il marchoit pied nud sur un serpent.

Ce que n'a point aussi ignoré Perse, en sa 5. Satyre, où il dit, qu'il n'y a chose plus pernicieuse au corps, que s'addonner à l'acte Venerien.

Voyez le livre de Plutarque, de la *Conservation de la bonne santé,* où il specifie les maux que ce sale plaisir cause à la personne.

Platon, en son Timée, dit qu'il engendre de grandes maladies, et souventesfois la mort. Les exemples en sont frequents en Valere le Grand, liv. 3. ch. 5. et au liv. 9. ch. 12. des *Mœurs non vulgaires.*

Les plus sages de l'Antiquité, ont trouvé fort à propos de s'abstenir de tels plaisirs lascifs.

Sabellic, liv. 5. ch. 6. de ses *Exemples,* escrit des Esseniens, qu'estans auprès du lac Asphaltite en Syrie, y vivent en perpetuelle continence.

Les anciens Athletes, qui couroient la lice, abhorroient la paillardise, pource qu'elle diminuë la force et l'agilité.

Platon, au livre 6. des *Loix,* vouloit astraindre les hommes à vouër chasteté, après avoir esté dix ans en mariage.

Et ceux qui volontairement suivoient son conseil estoient respectez et honorez comme gens vertueux et sages.

Le mesme philosophe, au liv. 8. des *Loix,* exalte fort Iccus Tarentin, de ce que pour estre plus dispos, adroit et robuste aux jeux Olympiques, iamais ne vouloit avoir cognoissance de femmes.

Seneque, en la Tragedie d'*Hippolyte,* dit que ce ieune adolescent estoit si chaste que iamais il ne se voulut marier, pour conserver sa force et sa santé.

Cet imposteur Apollo Tyanée, duquel Philostrate a escrit la vie en huict livres : Iulien l'Apostat et l'Empereur Galba, comme dit Suetone en sa *Vie,* ont esté chastes pour

mieux vacquer à la Philosophie, et ont creu que la volupté charnelle preiudicieroit à leur estude.

Laërce, liv. 3. et après luy Valere, liv. 3. ch. 3. exaltent la merveilleuse continence de Xenocrates, lequel n'eut iamais cognoissance de l'amour impudique : tellement que Phryne, fameuse putain, fut une fois conseillée par quelques paillardes, de tenter ce Philosophe, et avoit fait gageure qu'elle le feroit consentir à son sale desir : et en venant à l'effect, elle alla de nuict se coucher auprès de luy, durant laquelle elle le chatoüilloit, et lui tenoit des discours impudicques ; mais, pour toutes ces choses Xenocrates demeura immobile, et aussi froid que marbre, ne se remuant iamais de sa place : ceste effrontée, confuse de sa constance, s'en retourna, et comme on luy demandoit si elle avoit gaigné le prix de la gageure : I'avois, dit-elle, gagé de tenter un homme, mais ie viens d'auprès d'une statuë.

A ce propos, sainct Hierosme, en la *Vie de S. Paul Hermite,* et Eusebe de Cesarée, admirent la constance des Saincts Martyrs, ausquels on amenoit des filles perduës pour leur

faire perdre la chasteté voüee à Dieu ; et afin de les y forcer, on les attachoit contre terre, n'ayant moyen de se remuer : mais quand ces impudiques se venoient presenter à eux avec caresses et attraicts, ils se mordoient et tronçonnoient la langue, et la iettoient contr'elles, pour par ce tourment surmonter le plaisir de la chair.

Sainct Bernard se trouva quelquefois en danger, car un iour il fut importuné par son hostesse de violer sa chasteté ; mais il cria aux larrons, et à son cry fit lever tous ceux qui estoient en la maison : ce qui empescha les meschans desseins de ceste vilaine.

Mais ce qui est encore plus detestable est de veoir des femmes aagées estre plus passionnées et adonnées à l'amour lascif que les ieunes, voire plus folles et enragées après ce sale plaisir, quoy que la vieillesse les accable; qu'elles soient flestries, ridees, moisies ; qu'elles ayent la teste chauve, les sourcils rasez, les yeux bordez d'escarlatte, les jouës couvertes de chassie, les narines pleines d'ordures, l'haleine puante, les mammelles flasques, en sorte qu'il n'y a rien de plus mesprisable, de plus degoustant, ny de plus

monstrueux, et neantmoins elles sont plus aspres à la luxure que les hommes, et n'y a sorte de volupté qui les puisse contenter, chose horrible en telles femmes !





DES MAUX QUE CAUSE LE SALE PLAISIR DE LA CHAIR

Chap. XI.

Comme il n'y eut iamais personne plus illustre en sagesse et magnificence que Salomon, aussi n'y eut-il iamais au monde un homme plus addonné aux plaisirs lascifs que ce mesme prince, qui, de grand sage qu'il estoit, devint si esperdüement insensé par ce vice et recherchoit avec tant de passion ceste mal-heureuse concupiscence, que non seulement il ne se soucioit des Loix de Moyse; mais ce fol et malheureux amour le precipita au damnable peché d'idolatrie; car il adora Astarte Deesse des Sydoniens, et Chamor Dieu des Moabites, et Moloch idole des Ammonites, en l'an 46. de son aage : Et quoy

qu'auparavant il s'appellast Idida, c'est à dire, aimé de Dieu, par après il fut nommé l'Amoureux des femmes, dit sainct Hierosme; aussi, au liv. 3. des Roys, ch. 11. on lit qu'il estoit si transporté des flammes de paillardise, que mesme il aima honteusement les femmes estrangeres, entre lesquelles furent les Ammonitides, les Idumeennes, les Sydoniennes, et les Cetheennes, de sorte qu'il avoit sept cens femmes Roynes, et trois cens concubines.

Ce mesme plaisir deshonneste porta les enfans d'Israël de paillarder avec les filles de Moab, qui les obligerent à l'adoration de leurs Dieux, aux *Nombres*, ch. 25.

Ce peché fut cause du Déluge, qui inonda le monde, au *Genes*. 6.

Pour la luxure vingt cinq mille hommes furent mis à mort, aux *Iuges*, ch. 20.

L'homicide de David commis en la personne d'Urie, et son adultere avec Betsabée sa femme causa la mort de septante mille personnes par la peste, au 2. des *Roys*, chapitre 10.

L'inceste d'Absalon avec la concubine de son pere David, fut le subjet de la mort tra-

gique qu'il reçut de la main de Ioab, au 2. des Roys, chap. 16.

La passion violente qu'avoit le prince Holophernes pour l'amour de Iudith, Dame la plus belle de son temps, luy cousta la vie qu'il perdit avec la teste, que luy couppa ceste genereuse Amazone, au livre de Iudith, ch. 12.

De mesme monnoye furent payez les deux impudiques vieillards, qui vouloient attenter à la pudicité de la saincte Suzanne, car ils souffrirent la peine, à laquelle ils desiroient la faire condamner, en Daniel, ch. 13.

Ainsi Sichen, fils de Henos, pour le stupre commis par luy envers Dinam, fille de Iacob, fut mis à mort avec tout le peuple de sa ville, par les enfans d'Israël. Genes. 34.

Ainsi les deux filles de Loth, pour avoir enyvré leur père, aux fins de paillarder avec luy, receurent mesme salaire. Genes. 19.

A cause de quelques fils de Belial, qui avoient violé la fille d'un Levite avec presque les fils de Beniamin, furent tuez, aux Iuges, ch. 20.

Phinées, fils d'Eleazar, ayant trouvé un homme paillardant avec une Madianite, les

tua tous deux, aux Nombres, chapitre 25.

Capornia, Vierge Vestale, fut penduë pour son inceste, avec ceux qui l'avoient corrompuë. Emilia violée par Lucius Septilius, et Munica, aussi Vierges Vestales, furent enterrées toute vives pour mesme crime, ainsi que rapporte sainct Augustin en sa Cité de Dieu.

Candaule, Roy tres-ancien des Lydiens, pouvoit reprocher par parolles mauvaises la meschanceté de Giges son amy impudique : car comme estant son amy très intime, il lui monstra sa femme d'une excellente beauté ainsi qu'elle dormoit : qui l'ayant veüe fut si transporté du desir d'en iouyr seul, que s'oubliant de l'ancienne amitié qu'il portoit à Candaule son mary le tua de son espée, et ainsi il eut son Royaume et sa femme, pour recompense du sang qu'il avoit espanché.

Ainsi la malheureuse beauté est la peste des ames lubriques, estant une fois conceüe par les petits lieux de la chose desirée et aymée, excite un très grand embrasement, qui en fin offusque tellement la lumiere de la raison, qu'elle rend honneste ce qui est deshonneste : car les femmes pompeuses, far-

dées et superbement vestuës, se presentent ainsi aux yeux de leurs amants, qu'il n'y a chose qu'elles n'inventent ne pratiquent pour le grand desir qu'elles ont de se rendre agreables : elles font tout ce qu'elles peuvent pour entretenir leurs cheveux blonds, leurs iouës vermeilles comme roses, leurs yeux de couleur de ciel, leur bouche accompagnée de belles lèvres coralines, et d'entretenir la grace, la joliveté, et le maintien de tout leur corps. Outre cela, ne partent de leur bouche que des paroles de miel, des discours succrez. Leurs gestes agreables et par compas , leur belle grace, et l'elegance de leurs devis charmans, sont autant de pieges pour faire tresbucher les follastres amants aux lacqs funestes de l'impudique Venus.

En voicy une histoire remarquable, qui est celle de Romilda, femme de Gisulphe, Duc de Friul, duquel ayant eu quatre fils et deux filles, après avoir vescu quelque temps assez heureusement et paisiblement avec elle : la fortune changeant de visage, elle l'enveloppa soudain dans le nuage de ses troubles, car Caucane Roy de Baviere estant hostilement entré dans le pays de Gisulphe, avec une

puissante armée, auquel se voulant opposer, il fut non seulement vaincu par la multitude des Bavarois, mais aussi toute sa noblesse fut tuée. Romilda effrayée d'un si grand conflict, elle se retira au chasteau du Friul, resoluë d'y endurer le siege : et comme les Bavarois eurent ruiné et conquis tout le pays, ils commencerent d'assieger ce chasteau : pour lequel siege, ayant preparé plusieurs choses, Caucane ayant fait investir la place, il arriva que Romilda apperceut d'une tour Caucane ieune Prince reluisant dans ses armes monté un cheval, et se trouva aussi tost allumée de l'amour de Caucane, et ayant essuyé les larmes qu'elle espancha assez sobrement pour la perte de son mary Gisulphe, porta tout son cœur et toute sa pensée sur la personne de Caucane, ne desirant rien plus que de jouïr de ses amoureux embrassemens. Et ne pouvant contenir la force de ses flammes qui la violentoient, elle envoye vers luy, pour luy faire offre du chasteau, à condition qu'il l'espouseroit. Le Roy Caucane, qui n'avoit plus grande envie que de jouyr de tout le pays, preste fort volontiers l'oreille aux demandes de Romilda,

promet se marier avec elle, quand elle aura mis le chasteau entre ses mains : ce qu'ayant fait ceste malheureuse, les Bavarois n'y sont si tost entrez, qu'ils massacrent tous les soldats de la garnison, et reservent toutes les femmes qui y estoient, pour estre menées en servitude. Puis Caucane, pour n'encourir le blasme d'avoir violé sa foy, il se laissa aller aux passions lubriques de ceste femme.

Mais afin que ceste action meschante de Romilda ne demeurast pas impunie, Caucane fut arraché d'entre ses bras ; et ayant appellé douze soldats Bavarois qu'il croyoit estre les plus forts, leur livra ceste femme pour esteindre l'ardeur de sa concupiscence. Caucane, au lever du Soleil, commanda qu'on plantast un pal aigu au milieu de son camp, le bout duquel il fit entrer aux parties genitales de Romilda, afin qu'ainsi honteusement exposée elle servist de risée à l'armée, dont elle ressentit un tel regret en son cœur, que surpassant la grande douleur de son corps, elle exhala miserablement son miserable esprit.

Tant la femme est un mal trompeur et mortel, qui par son industrie, afin de tromper

les hommes, fait prendre la couleur rouge meslée de blanc de neige à sa face, avec ses yeux longs, graves et pers, ses cheveux dorez, sa bouche de pourpre, le nez aquilin, le col d'ivoire, un sein élevé, des espaules rondes par une certaine dureté double et une tumeur ronde, les bras estendus, les mains menuës et delicates, les doigts longs, le corps grasset, le pied petit : sur toutes lesquelles choses, ceste trompeuse lubrique consulte les autres femmes de son mestier, afin de retrancher en elle ce qui se trouvera superflu, et s'il y a quelque chose de manque, employe sa diligence pour y remedier : finallement si le trop manger de viandes delicieuses tourne ceste corpulence delicate en graisse, elle la fera diminuer par ieunes, et rendra sa chair obeïssante souz les corps de jonc ou de baleine : et à force de se serrer elle fera abaisser ses superbes espaules, afin de faire paroistre son col d'albastre : si elle a les pieds courts ou tortus, elle employera toute l'industrie de l'art, pour les allonger et les rendre droicts. Que dirois-je de l'enflure des mains, des taches rousses de la face, et de celles des yeux et des autres parties de son

corps, à toutes lesquelles choses elle sçait très doctement remedier sans y appeller Hypocrate ?

Elle sçait aussi l'invention de rendre blonds ses cheveux noirs, et par le poinçon, les friser, cresper et anneler, rendre son front large par rasement des poils, peigner et deslier ceux de ses sourcils, remplacer des dents d'yvoire la place vuide des naturelles qui lui tombent : comme aussi elle sçait tres-bien le moyen d'oster la crasse de son visage : de sorte que celle qu'auparavant vous voyez laide, difforme et desagreable : après toutes ces façons employées, vous la trouvez tellement belle, que la iugerez estre une autre Venus.

Que s'il faut considerer de quelle façon elle compose les cheveux noirs : de combien de fleurs elle les pare, de quels chappeaux d'or et roses de pierreries, et aiguilles d'or, les rend-elle l'objet de sa grace et de sa beauté ?

S'il est question de parler des habits et des actions, elle sçait veritablement, comme il faut marcher en public, quand et devant qui il faut descouvrir le sein pommelé, afin que les hommes idolatres de telles idoles y arrestent leur veuë, et qu'ils se laissent gaigner

à leur charme par leurs gestes lubriques : elle sçait ce que le ris enseigne à sa face, et est fort asute à cognoistre le temps et les lieux où il faut et ne faut se montrer. O femme, mal doux, mal sucré et emmielé des mortels ! que peux-tu desirer que tu n'ayes en ta possession ? Que veux-tu que tu n'entreprènes ? Qu'est-ce que tu entreprends, que tu n'en viennes à chef ?

Ie desirerois que les ieunes hommes qui se trouvent aux spectacles où paroissent les belles femmes pour estre veuës, s'imaginassent voir en ces lieux l'embrazement de Troye, la mort d'Agamemnon, la lascheté d'Hercule et la ruine de Samson : que si ces choses ne leur donnent quelque ressentiment de leur folie, du moins que les mœurs et façons de faire éffrénées de telles courtisanes impriment la crainte de leur perte en leur ame. Car la femme est un animal colere, instable, lubrique, infidele et cruel, plus amoureux de choses vaines que de ce qui est certain et asseuré. Ne sçais-tu pas que Hypocrate dit que la luxure est une maladie caduque, et qu'il faut eviter ceste pernicieuse volupté, qui cause la ruine et la mort à tant de personnes ?

Voyez icy l'exemple d'une femme impudique, par l'Histoire de Valerie Messaline, parangon insigne de toute lubricité.

Les Valeres, au rapport de Seneque au livre de la *Brièveté de la vie*, estoient premierement appelez Messanins, pour avoir conquis la Cité de Messane : du depuis, par corruption, ils ont esté nommez Messalins, duquel nom ceux de la famille des Valeres ont esté appellez Messalins, et leurs femmes Messalines.

De ceste race est sortie Valerie Messaline, fille de Barbat Messale, Cousin de l'Empereur Claude. Ceste-cy, après la mort d'Aelie Petine, fut cinquiesme femme de cet Empereur, et de luy eut deux enfans, un garçon nommé Britannic, une fille appellée Octavie : quoy que femme d'Empereur elle ne fit pas des actions dignes de sa qualité, car elle fut l'exemple de toute sorte de meschancetez, sans avoir aucune marque de vertu : et en deux choses principales elle a surpassé toutes les autres femmes de son siecle, sçavoir en lubricité et en avarice.

Pour l'avarice, elle avoit le cœur tellement porté à amasser de l'or et de l'argent, par

trafics impudiques et deshonnestes, qu'elle donnoit prodigalement à ses adultères : que si quelqu'un vouloit obtenir quelque chose de l'Empereur, comme quelque charge de Magistrat ou d'ambassade, ou le commandement de quelque armée, ou estre mis au rang des Citoyens Romains, ou s'il vouloit avoir quelque grace ou remission, l'argent lui faisoit avoir tout ce qu'il demandoit par ceste femme : ceste avarice insatiable rendoit son esprit si bas et abjet, que mettant sa dignité d'Imperatrice en oubly, elle faisoit trafic de toute sorte de marchandises, tant vile fust-elle. Ce qui luy acquit une haine incroyable parmy le peuple Romain, pource que son avarice leur faisoit achepter cherement toutes choses.

Ce vice n'estoit seul en ceste Princesse, car il estoit accompagné de cruauté : et pour des causes fort legeres, elle fit mourir des hommes et des femmes d'extraction noble et illustre : elle fut cause de la mort de Iulia, fille de Drusus, jalouse de ce qu'elle parloit familierement à l'Empereur Claude son mary, duquel elle estoit nièce : par sa mesme jalousie, elle fut aussi cause de la mort de Iulia,

fille de Germanicus, Princesse tres-belle et fort aymée de Marc Vinitie Quartin son mary : elle fut accusée d'adultere, pour lequel crime elle fut bannie, puis mise à mort : par la mesme accusation, fut aussi banny et tué Année Senequee et Vinitie ieune homme. Syllan qui avoit esté gouverneur en Espagne, et le mary de sa mere Lepide, moururent pour n'avoir voulu adherer à la deshonneste concupiscence de Valeria. Et estoit si impudique et impudente, que ne se contentant d'avoir une salle de bordel au Palais, elle excogita aussi tous moyens possibles pour assouvir sa lubricité desreglée : estimant que pour tels actes de paillardise, elle en meritoit une couronne Royale et une victoire glorieuse.

Et pour preuve de sa vie desbordée, elle entra un iour en un lieu public où estoient les femmes et les filles perduës que l'on prostituoit à tous venans : elle achepta la plus belle et la meilleure ouvriere en cet art diabolique : et elle-mesme loüa une chambre dans ce bordel, où en habit deguisé elle passa une nuict et un iour aux actes de paillardise, qu'elle redoubla vingt-cinq fois avec une ardeur si

passionnée, qu'elle surmonta en cela ceste fille perduë qu'elle avoit acheptée, quoy qu'entre toutes les autres elle fust tenuë pour la plus effrontée et insatiable putain, ainsi que tesmoigne Pline, liv. 10. ch.29. La nuict Valeria sortoit d'auprès de l'Empereur son mary couché en son lict, pour aller desguisée au lieu public, et s'abandonnoit ainsi malheureusement à tous ceux qui vouloient iouïr d'elle, puis retournoit coucher au lict de son mary. Iuvenal en sa 6. *Satyre* exaggere sa vie: et comme le mauvais exemple n'est que trop puissant pour perdre les ames, aussi la vie deshonneste de ceste Princesse attira bon nombre d'autres Dames illustres pour l'imiter en son impudicité, et estoit si addonnée à ce plaisir, que mesme dans le Palais Imperial, elle faisoit effrontément forcer et violer plusieurs femmes en sa presence, et en celle de leurs maris, ce qu'elle leur faisoit faire à force de presens, richesses, honneurs et offices qu'elle leur conferoit pour permettre ces actions abhominables à leurs femmes, et le tout pour s'exciter davantage à la paillardise.

Davantage si quelque ieune courtisan luy

estoit agreable, il falloit qu'il adherast à sa mauvaise concupiscence, car autrement il estoit asseuré de perdre la vie.

Sabin, qui du temps de l'Empereur César Caligula avoit esté Gouverneur des Celtes, fut condamné à mort par commandement du mesme Empereur, et par l'arrest du Senat, pour avoir eu affaire avec Valeria, mais elle eut assez de credit pour le sauver.

Les paroles de Sexte Aurele Victor font clairement entendre quelle estoit Valere Messaline : Messaline, dit-il, estoit femme de l'Empereur Claude, laquelle ne se contentoit pas d'assouvir son desir impudique en secret ; mais elle se prostituoit à tous ceux qui lui plaisoient ; et ceux qui la refusoient, estoient mis à mort : et comme elle estoit allumée d'une passion enragée d'assouvir sa bruslante convoitise, elle gaignoit à prix d'argent, par promesses et par menaces, les plus nobles femmes, les nouvelles mariées et les ieunes vierges, qu'elle tenoit avec elle, et les faisoit malheureusement prostituer aux hommes qu'elle faisoit venir : que si quelqu'un abhorroit telles choses elle luy imposoit quelque crime, et exerçoit contre luy et toute sa

famille les cruautez qu'elle pouvoit inventer : exemple de cecy en Caie Sile ieune homme, gladiateur aymable pour sa beauté, qui ayant maintefois fuy sa compagnie, quoy qu'elle le sollicitast, ores par flatteries, puis par menaces, autrefois par promesses, iusque-là qu'elle obtint mesme de l'Empereur Claude son mary un commandement fait à ce ieune homme d'obeïr en toutes les choses qu'elle lui demanderoit ; et se voyant contraint de forcer sa volonté, obeïssant au desir de Messaline, elle luy donna en pur don le Palais Imperial, outre plusieurs richesses et tout ce qui estoit de plus precieux au cabinet de l'Empereur son mary. Davantage elle luy fit eriger plusieurs statuës de metal et de semblables matieres, dont estoient faictes celles de l'Empereur Caie, qui furent fonduës à ce sujet par commandement de l'Empereur Claude, porté à cela par les sollicitations importunes qu'elle luy faisoit. Elle pratiqua aussi un Consulat pour ce Caie Sile, et obtint en sa faveur plusieurs illustres marques d'honneur du Senat : comme d'user du chariot branslant aux ieux Circences, et autres choses semblables : mais son impu-

dente effronterie s'imagina une meschanceté que iamais femme avant elle n'avoit commise; c'est qu'en l'absence de l'Empereur Claude son mary, qui estoit party de Rome pour aller à Ostie, à cause de certains sacrifices, elle espousa ce Caie Sile avec doüaire consigné, et à la veuë de tout le peuple elle accompagna ces nopces de festins somptueux et magnifiques : et cependant l'Empereur Claude estoit ignorant de toutes les meschancetez de sa femme : aussi la simplicité de sa personne ne servoit pas peu à la malice de ceste desbordée et insigne paillarde. Mais afin d'avoir quelque pretexte pour couvrir sa honte, elle advisa avec le Consul Caie Sile de trouver quelqu'un qu'il ameneroit, lequel pourroit tesmoigner que ce qu'elle en faisoit estoit afin de concevoir quelque enfant : ces nopces furent suivies de plusieurs sacrifices, escrits, et de toutes les choses qui s'observoyent jadis aux mariages.

Après que l'Empereur eut en ce temps-là permis d'offrir une hostie pour amasser des vivres, comme aucuns ont voulu dire, il fut adverty de tout le ménage de sa femme, par lettres que l'impudique Calphurnia luy

envoya à l'instigation et par l'entremise de Narcisse affranchy de l'Empereur. Pendant donc que Messaline, ayant les cheveux espars, et touchant des mains un Thyrse, celebroit la feste du simulachre de la vendange, et que Caie Sile couronné de lierre baissoit la teste dans le sein de Messaline, la troupe des femmes vestuës de peaux dansoit et sautoit autour de cet idole, ainsi que des insensées Bacchantes. L'Empereur Claude ayant advis de tout ce que sa femme avoit fait, donna ordre qu'elle fust tuée aux jardins de Luculle, ce qui fut executé par le Tribun Evode : d'autres disent que Narcisse la fit mourir, avant qu'avoir receu le commandement de Claudius, car il craignoit qu'elle n'adoucist par ses flatteries tellement l'esprit de l'Empereur, que par après elle vinst à obtenir pardon, ou que luy-mesme viendroit à changer la volonté, comme il monstroit avoir desir de faire, dit Tacite.

Aussi tost le Senat ordonna que toutes les images, les statuës, le noms, et tous les tiltres de Messaline fussent abbattuës et effacez des lieux publics et particuliers : son corps fut delivré à sa mere, ce qui fut suivy du meur-

tre de plusieurs Citoyens, les noms desquels sont rapportez par Tacite, liv. 12. de ses *Annales*, Dion et Suetone en la Vie de cet Empereur.

C'est merveille de la stupidité de Claudius, car combien qu'on luy eust dit que Messaline estoit morte, il ne respondit iamais un seul mot, et ne demanda comment, ny par la main de qui elle avoit esté tuée, ny ne monstra, sur l'instant, ny par après, d'en avoir senty plaisir ou desplaisir.

Suetone raconte une chose qui sembleroit incroyable, n'estoit que plusieurs autres historiens en font mention, touchant le peu de memoire de Claudius : car il dit que le iour d'après la mort de Messaline, estant à table pour disner, il demanda pourquoy elle ne venoit manger.

Est-il possible de trouver, voire imaginer plus grandes meschancetez en femme, que celles de Messaline : car souz le regne de Claudius, combien qu'en toutes autres contrées, aussi bien qu'à Rome, on fust merveilleusement foulé, et y regnassent beaucoup de desordres, opressions et meschancetez, le tout procedant des voleurs et esclaves affran-

chis de l'Empereur, Messaline sa femme estoit aussi l'une des principales roües de ce chariot de confusion, d'autant qu'elle fut si desbordée et despoüillée de toute honte, que non contente de paillarder et adulterer publiquement, elle invitoit aussi les autres Dames Romaines à faire le semblable, priant mesme les hommes, et les contraignant de condescendre à sa lubricité : car elle avoit si grande authorité près de l'Empereur, que personne n'eut oncques la hardiesse de le hanter, et non contente d'avoir tasché à le despoüiller de l'Empire par tous moyens, estant advertie de ses secrets, se remarier par une ardente luxure à un autre du vivant de son mary.

Par cet acte (qui ne touche en rien à l'honneur des Dames vertueuses), on peut apprendre que la meschante femme oublie incontinent son mary, comme si iamais elle ne l'avoit veu. Plusieurs femmes sont ingrates des bien-faicts qu'elles ont receu de leurs maris, separant leur amour d'avec eux pour le donner à ceux qui leur sont plus agreables, et qu'elles n'ont veu qu'une fois ou deux : tant elles sont, de leur naturel , inconstantes et variables . La meschante femme est pire

que le plus cruel animal de la terre : y a-t-il animal plus superbe et orgueilleux que le lyon ? La mauvaise et impudique femme l'est davantage. Le lyon et le dragon sont moindres en mal : les lyons ont rebouté Daniel en la fosse, et ne luy ont fait aucun mal, et Iesabel a fait mourir le iuste Naboth. Les aspics et les bestes sauvages n'ont point usé de leur cruauté naturelle envers sainct Iean Baptiste vivant aux deserts, mais l'incestueuse Herodias luy a fait trancher la teste : c'est par les femmes que se font les guerres, que les sages se perdent, que les saincts endurent le martyre, que les Royaumes seront envahis, les Provinces desolées, les villes et les Citez ruinées : ainsi la paillardise fut cause de la ruine de Troye la Grande pour le ravissement d'Helene, femme de Menelaüs, par Paris fils de Priam : ce fut le mesme vice qui mit les Mores en la possession de l'Espagne, à la ruine des Gots : ce fut le mesme qui causa le divorce d'Angleterre d'avec l'eglise. Romaine, par la paillardise de Henri VIII, avec Anne de Boulan qu'il espousa apres avoir repudié sa legitime espouse : et ce peché a fait mourir des millions d'hommes,

et de ceste infame convoitise ont pris naissance la mort et le peché : elle metamorphose les riches en pauvres, la beauté en laideur et diformité, la valeur et le courage, en lascheté et faiblesse : ce qui se void aux exemples du fort Samson reduit au giron lascif d'une Dalila, d'un Hercule invincible, qui changea son glaive en quenoüille : par ce fol amour, les veritez deviennent mensonges, la diligence, paresse : la chasteté, lubricité : l'humilité, orgueil et superbe : car la femme aura beau estre un mirouër excellent de beauté, si avec cela elle n'est sobre et chaste, ceste beauté n'est qu'un sale et infect sepulchre blanc au dehors et plein de puanteur au dedans, bien poly et reluisant à l'exterieur, et l'interieur est remply de charongne et d'ordure : elle est comme les boëttes d'Apoticaires dorées, peintes et azurées à la veuë : mais ouvrez-les, vous n'y trouvez que des drogues d'absynthe et d'amertume : c'est un precipice et une ruine à ceux qui contemplent sa beauté trompeuse, et de ses yeux partent des attraits si puissans que ceux sur qui ils donnent en reçoivent la mort.

Aussi n'estoit-ce sans cause que sainct

Chrysostome faisant la description de la femme dit que c'est l'ennemy de l'amitié, une peine inevitable, un mal necessaire, une tentation naturelle, une calamité desirable, un danger domestique et un tourment delectable.

Sainct Hierosme l'appelle sexe nuisible et dommageable, porte du diable, voye d'iniquité et picqueture de Scorpion.

Mais un certain Philosophe la represente avec ses vives couleurs ; car, estant interrogé ce qu'il luy sembloit de la femme meschante, respondit, que c'estoit la confusion de l'homme, un animal insatiable, une guerre sans fin, un dommage continuel, un destourbier de bonnes œuvres, le naufrage de l'homme paillard, fardeau pesant et onereux, le cloaque et l'esgout de tous maux.

Plutarque l'appelle l'animal indomptable, à cause de sa legereté et promptitude à se mettre en colere et en furie. C'est pourquoy les Poëtes ont representé les trois femmes qui devident et coupent le fil de nostre vie, par trois femmes, dont l'une file, la deuxiesme devide le fil, la troisiesme le coupe à belles dents, pource que la femme est plus subjette

à la furie ou à la fureur passionnée que l'homme : ce que Virgile descrit gentiment, quand il feint qu'Altio veut qu'en la chasse d'Ascanius, le cerf du Tyrrhus Pasteur meure, et fait que sa fureur s'attache plustost aux chiennes qu'aux chiens : la raison morale de cecy est que la femme ayant le cœur moins genereux et l'esprit plus faible que l'homme, elle ne peut pas comme l'homme resister à ses passions, ny les surmonter. Petrarque recognoissoit assez ceste humeur naturelle des femmes, mais quoy qu'il en aye sceu cognoistre les artifices et les ruses, si est-ce que l'amour (qui aveugle les Amans), l'a sceu fort bien dompter et le rendre esclave de Laure sa chere aymée.

Forcadel, à l'imitation d'Alexandre Poëte Grec, met la femme libertine au nombre des choses pires, comme on peut veoir par ce sien epigramme.

Feu, femme, mer, sont trois choses en terre,
Dont l'homme prend bien et felicité :
Chaud et deduit, et or on peut acquerre,
Contre le froid soucy et pauvreté :
Mais si par fois le malheur revolté
Prend au rebours de sa roüe la voye,

Femme deçoit, feu ard, la mer noye.
De peu de bien, mal infiny redonde:
Dont veu l'ennuy qui surmonte la joye,
Feu, femme, mer, sont les pires du monde.

Il ne se faut estonner si la femme estant mise au nombre des choses pires du monde, le Roy Phoronée disoit à Leonce son frere : « Il ne me manqueroit rien pour parvenir à une souveraine felicité, si ma femme estoit tousiours absente de moy. »

Ciceron, après avoir repudié sa femme Terence, ne voulant iamais convoler en secondes nopces, disant qu'il luy estoit impossible de vaquer aux embrassemens d'une femme et à l'estude de la Philosophie.

Ie sçay bien que le mariage est un sacrement institué de Dieu, comme une chose bonne et salutaire pour la propagation du genre humain, et non pas pour assouvir ses appetits et passions sensuelles, comme les voluptueux, qui en cela ressemblent aux brutes et les imitent : mais, pour produire une saincte et vertueuse lignée qui servira à repeupler les sieges du Ciel, desertez par la revolte de Lucifer et de ses complices : aussi ne faut-il user de l'acte du mariage pour le

plaisir que la chair y veut prendre, mais pour ceste fin honneste, saincte et heureuse.

Mais ie dis qu'heureux est celuy qui rencontre une bonne et prudente femme, il en doit faire estat, l'aymer et la garder soigneusement : car cela n'est que trop rare, au grand malheur du siecle vicieux et corrompu. Aussi le Sage, au ch. 7. de l'*Ecclesiaste*, admoneste l'homme de ne se departir iamais d'avec la femme sage, modeste et vertueuse.

Il faut aussi que le mary evite tant qu'il pourra d'estre mesprisé de sa femme, et ne luy permette trop la liberté grande qu'elle voudroit prendre : il doit estre discret et advisé en cecy, qu'il faut qu'il ait le dessus en toutes choses, et soit le maistre ; singulierement quand il cognoit que le naturel de sa femme se veut emanciper du respect de l'honneur et du devoir qu'elle luy doit porter, et qu'elle n'a les parties requises à une ioüable et honneste femme : car alors il doit user de gravité et de retenuë, ne se laisser mener ny gaigner aux choses qu'elle desire, si elles ne sont conformes aux sainctes loix du Mariage, et à l'amour conjugal, duquel ny l'un ny l'autre ne se doivent iamais dispenser

pour aimer quelqu'autre objet aimable. Ne faut souffrir que la femme commande et regente le mary, ny qu'elle se rende aussi trop compagne à luy : car, comme dit le Proverbe Espagnol, *Si à la muger hazer ygual, mayer la hazer,* c'est-à-dire, Si tu te fais esgal et compagnon à ta femme, elle sera ta Maitresse, et voudra te commander. L'exemple de l'Empereur Claude et Messaline, que i'ay rapporté cy-dessus, doit servir d'instruction aux maris, de ne donner iamais trop de liberté à leurs femmes, de ne condescendre à leurs passions, ny les laisser vivre en libertines, voluptueuses, et amoureuses de leurs plaisirs.

Dieu commande que la femme obeïsse à son mary : l'obeïssance suppose le devoir qui se doit rendre au Superieur, et suppose aussi le commandement, de sorte que celuy qui commande doit estre le Maistre, et ainsi la femme qui obeyt à son mary le recognoist pour chef, pour Superieur et Maistre, et luy doit toute obeïssance en choses bonnes et conformes à la raison et à l'equité, et non pas en choses mauvaises, et qui tendent à la ruine de leurs ames, et de leur honneur.

Que si le mary est si infortuné de rencontrer une femme meschante, opiniastre, impetueuse et insupportable, qui ne cesse par ses crieries à troubler son mesnage, il n'y a que deux choses pour la retenir en devoir (disoit un bon compagnon) : luy presenter ses deux poings l'un après l'autre, disant : En voicy un, et voicy l'autre. Les femmes pacifiques et honnestes excuseront ce conseil, car ie ne parle que contre ces testes vertes et opiniastres qui ne veulent ceder en rien à leurs maris, ne cherchent qu'occasion de quereller, et à mettre dissension en la famille.

Ce fut possible à ce subjet que Metellus Numidien estimoit le peuple Romain devenir tres-heureux, s'il se pouvoit passer de ceste volupté nuptiale, disant : Si nous pouvions, Romains, estre sans femmes, nous serions tous exempts d'un tel object de fascherie : mais puisque la nature a voulu, que comme on ne peut assez vivre commodement sans les femmes, aussi ne peut-on vivre sans elles ; c'est ainsi que le rapporte Gellius, en son livre 1.

Alcibiades, General des Atheniens, qui estoit un des plus recommandables parmy

eux, en noblesse, beauté et richesses, fut assez enclin en sa ieunesse à l'amour du luxe et des voluptez charnelles : toutesfois il fut initié par Socrates en l'estude de la bonne discipline, en laquelle il se tourna tellement à l'amour de la sagesse, qu'ayant rejetté toute pensee et affection de luxure, il s'addonna entierement à suivre la doctrine de Socrates, et ne se pouvoit voir separé du costé de ce tres-sage Philosophe : et alors il commença d'avoir les femmes en telle hayne, qu'il iura inimitié perpetuelle contre ce sexe : ainsi que dit Euripide, en ses Tragedies.





DES MALHEURS QUE CAUSE LA BEAUTÉ CORPORELLE

CHAP. XII.

Les Anciens Payens semblent avoir esté en cecy plus religieux que les Chrestiens, qui iugeans des malheurs et miseres que cause la beauté corporelle, l'ont condamnée comme nuisible et pernicieuse en la commune societé des hommes. Les exemples de cecy ne sont que trop frequens en l'Histoire.

Suetone, en la Vie de Caie Caligula Empereur Romain, dit que toutes fois et quantes que se presentoient devant luy des ieunes

Courtisans, qui faisoient parade de leur beauté, et de leurs cheveux frisez et testonnez, les faisoit razer, sçachant assez que ceste beauté corporelle estoit l'amorce et l'estincelle de l'adultere : car, comme dit Plutarque, la belle face fait plusieurs adulteres, et ne rend aucun chaste.

Aussi fut loüable l'action vertueuse du ieune Spurina, qui, selon Valere et Plutarque, estoit tellement admiré pour sa grande beauté, qu'estant plusieurs fois tenté et sollicité à commettre l'acte Venerien, et que plusieurs femmes esperduëment embrasées en son amour, comme d'un feu tres-ardent, couroient apres luy, il deschira sa face de ses propres mains, voulant oster le subjet qui estoit nuisible à leur chasteté !

Aussi veritablement si Helene n'eust esté belle, Troye fust demeurée en son entier, et n'eust esté exposée à la proye des flammes.

Si Lucrece n'eust esté enviée et corrompuë pour sa grande beauté, l'Empire Romain ne se fust si tost acheminé à sa ruine.

Si la belle Cassandre, fille du Roy Priam, n'eust eu en son visage parfaitement beau tant d'attraits et de feux, elle n'eust esté vio-

lée au Temple de Pallas ; ny Aiax pour avoir commis ce stupre n'eust ressenty l'esclat des foudres, qui le tuërent en son retour par mer.

Si Briseis, chere amante d'Achille, n'eust esté un miracle de beauté, elle ne luy eust esté enlevée par le Roy Agamemnon, et n'eust esté cause qu'Achille s'abstint des armes pendant dix ans du siege de Troye, au grand preiudice et dommage de l'armée des Grecs.

Si la belle Virginia n'eust eu tant de charmes pour attirer les cœurs à son amour, l'Empire des dix hommes n'eust si tost finy, et Appius Claudius, grand Legislateur Romain, vaincu par la vehemence de ce passionné plaisir, n'eust perdu sa reputation aux Rostres, et n'eust finy sa vie entre les ceps et les liens.

Si enfin d'autres moins belles, en nombre infiny, n'eussent esté ravies ou deceuës, tant de millions d'ames ne fussent pas miserablement tombées en tant de malheurs, et n'eussent esté precipitées du fort de leur chasteté.

Si Massinissa n'eust ravy la femme de

Siphax ; et Herodes celle de Philippes, ils ne fussent peris miserablement comme ils ont fait.

I'aymerois mieux la deformité d'un Thersite, que la beauté tant prisée d'Alcibiades.

Qui est-ce qui força Medée d'occire son frere Absyrte, et deschirer ses enfans, sinon la beauté de Iason ?

Qui est-ce qui poussa Scylla de livrer son pere avec le Royaume des Atheniens aux ennemis, sinon la beauté et la bonne grace de Minos ?

Ne fust-ce pas Clitemnestre avec Egysthe son adultere, qui conjura la ruine de son mary Agamemnon, qui estant mort, la fureur d'Oreste s'alluma cruellement contre sa mere.

Ne fust-ce pas lors que Hercule s'esgara du chemin de la vertu, quand il devint passionnément amoureux de sa chere Ioïe ! Dejanire perit au milieu des ondes du fleuve ; et Leandre, lorsque de nuict il traiettoit le Bosphore pour aller voir sa bien-aymée.

L'amour qu'Hannibal portoit à la belle Apulée empescha qu'il ne joüist comme il devoit du fruit de ses victoires.

Circé retarda le voyage d'Ulysse, et perit és liens.

Appius Claudius Decemvir, pour l'amour qu'il portoit à Virginia fille de Verginius, s'estant servy de faux tesmoins pour dire qu'elle luy avoit promis la foy de mariage, l'espousa contre droict et raison. L'histoire est remarquée par Pomponius, *Lege secunda Digestis de Origine Iuris.*

Les allechemens trompeurs de la beauté de Cleopatre ternirent toutes les belles vertus de l'Empereur Caie.

Quelles meschancetez, quels meurtres, et quelles trahisons n'ont point commis les Empereur Claude, Caligula, et Neron, au sujet des beautez de leurs amantes, n'ayans point fait difficulté d'avoir les compagnies illicites et detestables avec leurs parentes et alliées de sang.

Phinée creva les yeux à ses propres fils, pour l'amour qu'il portoit à Harpalice, selon Platine.

Et Agrippine, pour sa beauté et paillardise, causa la mort et le massacre de plusieurs personnes.

Finalement la beauté d'un Taureau rendit

Pasiphaë amoureusement bruslante de iouïr de sa compagnie.

Ie n'aurois iamais fait, si ie voulois descrire tous les malheurs que les beautez des femmes ont causé au monde, et de quoy sont remplies toutes les Histoires, tant sacrées que profanes, ausquelles ie renvoye le Lecteur, me contentant d'en avoir fait ce petit abbregé.

Outre tous ces malheurs qui naissent de la beauté, ie ferois volontiers une reflexion sur celles qui se fardent pour paroistre belles, et leur faire toucher au doigt qu'en ce faisant, elles se rendent enfin les plus laides et imparfaictes du monde.

Ie dis donc, que toute femme d'honneur qui veut estre estimée sage et accorte, si elle se farde, dit Marc-Antoine Zonare au *Problème* 26, elle se déclare imparfaicte : elle pretend, dit-il, par le benefice de l'art, suppleer le defaut de sa condition ; ou, pour ce qu'elle manque de la beauté de l'ame, elle croit aussi qu'elle est entierement privée de l'ornement du corps.

Mais enfin que devient tout cela ? Ovide, liv. 15. de ses *Metamorphoses*, remarque

que Helene, brandon de Phrygie, et qui pour sa beauté avoit fait tant espandre de sang, arrivée sur la vieillesse, devenant ridée, le fard et l'artifice, ny les beaux habits ne luy pouvans plus servir pour entretenir sa face flestrie, se regardant en un mirouër, ne cessoit de pleurer la perte de sa beauté.

De quoy sert la beauté, qui se passe comme le vent et s'esvanoüit comme la fumee !

Que sert au corps d'estre parfumé, puisque ce n'est que charongne, qui est si puant et infect, que le plus ord animal ne se trouve remply de telle infection ! Il ne le faut que considerer par l'excrement qu'il jette dehors, tant d'ordures et tant de poison, et singulierement les femmes que les medecins disent estre plus subjectes à la peste que les hommes, à cause des humeurs vitieuses et corrompuës dont elles sont pleines.

Ainsi le plus expedient est d'avoir le fard exterieur en horreur, se parer de la vertu, et se vestir des ornemens de chasteté, comme ie feray voir ci-après.



DES CHASTIMENS ET PEINES ORDONNÉES CONTRE LES ADULTÈRES.

Chap. XIII.

L'adultere si familier auiourd'huy est un vice si abominable que les nations mesmes plus barbares ont excogité diverses peines et chastimens pour en retrancher le maudit usage.

Parmy les Egyptiens il y avoit une peine ordonnée contre les adulteres, laquelle les condamnoit d'avoir les parties vergongneuses coupées.

D'autres peuples se contentoient de les faire battre et fustiger de verges : et pour la

femme convaincuë d'adultere on luy coupait le nez, afin qu'elle fust honteuse de se voir punie de la partie du visage, laquelle ordinairement porte la marque de l'honesteté.

Mais celle que les Romains ordonnoient aux femmes adulteres estoient bien plus severe, car elle permettait aux maris de les tuer, ainsi que nous lisons de Gracchus, chez les Iurisconsultes, l. *Gracch.* c. *de adultera,* qui ayant commis adultere avec la femme de Munius fut pris et tué par le mesme Munius.

Sempronius Musiéra ne fut pas si rigoureux, car ayant surpris en adultere Caius Gallus le battit seulement à coups de main.

On avoit aussi accoustumé à Rome de faire une marque sur le front aux femmes adulteres et paillardes, qui estoit la mesme que portoient les femmes publiques pour monstrer qu'elles vivent sans honte et sans vergongne.

C'est ceste marque que le Prophete Hieremie donne à la Synagogue, vraye adultere qui n'a gardé la foy au fils de Dieu son vray espoux, et ne laisse pas de paroistre en public avec un visage effronté et sans honte.

Anciennement les Courtisannes avoient accoustumé de mettre leur nom en lieux où elles vouloient exercer leurs paillardises abominables, voire les plus eshontées le portoient d'ordinaire sur le front : et de ceste honteuse ignominie chastioit-on aussi les adulteres à Rome.

Caius Mevius ayant trouvé en adultere Luce Octave le fit battre à coups de nerfs.

Bibiene, sçachant que Carbon Actius avoit perpetré un adultere, le rendit eunuque, comme fit Publius Servius de Ponce, qu'il chastia de mesme peine.

Et ne faut passer souz silence Caius Saluste, qui ayant esté descouvert par Annius Milon, ainsi comme il paillardoit avec Fauste Sille, femme de Felix, fut bien fustigé avec des lanieres et des courroyes de cuir, dit Marc Varron, mais à cause de l'argent qu'il donna on le laissa aller ainsi legerement puny, ainsi que l'escrivent Asconius Pedianus en sa vie : mais Horace, liv. 1, des *Sermons,* dit qu'il fut battu de verges iusques à la mort.

Si ces loix se pratiquoyent auiourd'huy, les paillardises et les adulteres ne seroient

pas si frequens comme ils sont, et semble que cela soit tourné en coustūme, et ne fait-on autrement estat de commettre tels vices : et quand quelques-unes veulent faire les reformées, les autres perdues leur imposent cela à manque d'esprit.

Aussi la severité des loix Romaines condamna et abolit les solemnitez nocturnes des Bachanales, veu que souz ce nom de religion se commettoyent toutes sortes de paillardises.

Par mesme loy Thebanus entre les Grecs abrogea les festes appellées Dyagondes, où toutes impudicitez estoient permises, contre lesquelles festes s'eleve Aristophanes, escrivain de la Comedie d'Archée.





LOUANGES DE LA PUDEUR ET VIRGINITÉ, OU CHASTETÉ

CHAP. XIV.

IL n'y a rien de plus puissant pour descrier la seule volupté et la paillardise, et mettre en credit l'honesteté, la pudeur et le tresor excellent de la chasteté, que de repasser par dessus les loüanges qu'on luy donne : cela servira aux femmes perduës d'aiguillon pour les retirer de l'abysme des faux plaisirs et voluptueuses pensées ; et aux femmes vertueuses et pudiques, de haïr l'impudicité leur contraire, et aymer de tout leur amour la vertu excellente de pudicité et chasteté.

Son excellence paroist premierement en ce que ceste illustre et saincte vertu a esté

cause du salut du monde ; combien grande est la grace et le prix de la virginité, qui s'est renduë digne d'estre choisie de Iesus-Christ, afin de devenir le temple corporel de Dieu, en laquelle a corporellement habité la plenitude de la divinité, qui a engendré le salut et enfanté la vie, dit sainct Ambroise en ses *Offices*.

C'est ce cher et precieux tresor caché au champ, en S. Matth. 13, pour lequel achepter et en avoir l'entiere prossession, Iesus-Christ conseille de vendre tout, pource qu'il est plus que suffisant pour enrichir l'homme et le rendre digne du Paradis.

Ce tresor trouvé, se garde, dit sainct Paul, 2. *Corinth.* 4., en un vaisseau de terre et fragile, à cause qu'il est necessaire de soigner à ce que par la fragilité humaine il ne vienne à se rompre, pource qu'estant une fois perdu, iamais il ne se retrouve : iamais l'Hymen sacré, estant violé, ne peut reprendre sa premiere integrité, et ne faut qu'un moment, une minute de temps, une legere occasion pour la luy faire perdre. Ce tresor inestimable en valeur, ne doit estre postposé à un petit plaisir, qui enfante mille douleurs. Il est

expedient que tous les sens veillent à la conservation de ce tresor, à ce qu'il ne soit derobbé.

Car, encores que la pudicité ou la chasteté exterieure ne soit violée, si une fois l'ame est embrasée de la concupiscence charnelle, tout le reste ne sert de rien : c'est peu de garder le corps chaste, si l'ame est soüillee et corrompuë.

C'est à quoy doit prendre garde la femme chaste et la vierge, qui estiment faire beaucoup de conserver le corps pur et chaste, pource qu'elles craignent qu'autrement elles seroient decelées par les signes, et à iamais diffamées et ruinées d'honneur, aux yeux des hommes : mais si elles ont l'ame soüillée de l'amour impudique, si elles ont les yeux estincellans, et qui attirent à l'amour, elles sont peu de chose.

De quoy sert ceste beauté corporelle, qui passe comme le vent, se fane, se flestrit et se resould en fumée ? Que sert au corps, qui n'est que charongne, puante et infecte, d'estre parfumé ? Il n'y a animal qui ait le corps plus remply d'infection que celuy de l'homme : ce qui se recognoist par les excremens et or-

dures qu'il met dehors, et notamment les femmes, que les Medecins disent, avec Avicenne, estre plus subjectes à la peste que les hommes, pour estre leurs humeurs vitieuses et corrompuës, dont elles regorgent : ainsi donc le plus beau moyen de se conserver chaste et pudique, c'est de quiter le fard exterieur, se parer de vertu, et se vestir des riches ornemens de chasteté et de pudeur.

Que l'ame donc qui veut complaire à son Espoux Iesus-Christ n'ait plus grande curiosité que de regarder à ce que sa pudeur ne tombe en mauvais odeur et soupçon. Car, comme dit sainct Basile en une petite *Exhortation de la vraye virginité,* la grace et la vertu de la chasteté ne consistent pas seulement en continence corporelle, ou en la privation du fruict des nopces, mais en une modestie honeste. Et autrement, estre insolent en paroles, en discours lascifs et impudiques, loger son cœur en une sale pensée, et soüiller son ame d'un mauvais desir, estre excessif au boire et au manger, aymer et frequenter les compagnies deshonnestes, c'est la ruine de la pudeur et de la chasteté.

Il n'y a chose qui mieux enseigne les

femmes et les filles à se contenir en la vertu, que de considerer sur les exemples de celles qui les ont devancées.

Et pour ce sainct Ambroise en ses livres *de la Virginité,* leur en propose plusieurs, et entr'autres la très-pure vie et conversation de la très-heureuse Vierge Mere de Dieu, telle que l'Evangile la dépeint, chaste, pudique, secrette, sobre en parolles, prudente, douce, affable, modeste et discrette.

A ceste Royne des Anges et la Vierge des Vierges, ont eu esgard celles qui luy ont succedé, et l'ont imitée et suivie, pour estre amenées apres elle au Temple avec ioye et exultation, dit David au *Psalme* 44., pour faire entendre, selon l'explication de sainct Basile sur ce Psalme, que celles qui ont voüé virginité en l'Eglise, et sont filles de la vraye Sion et chastes espouses de Iesus-Christ, ne doivent faire un tel vœu par contrainte, mais bien de leur bon gré, et y estre conduites avec ioye. Elles doivent, dit-il, entrer au Temple des Vierges, non par force, ny par tristesse ou necessité, s'elisans une belle et heureuse vie, mais avec ioye et liesse, se resiouïssant grandement en une telle ac-

tion. Heureuses ames, d'avoir ainsi évité les dangers où la chair expose ses idolatres esclaves, pour demeurer unies avec leur Espoux spirituel, qui les recevra, caressera, et les aymera incomparablement plus que l'espoux charnel ne fait la sienne : ce qui est très-bien descrit par Hugues de sainct Victor, en son traicté des *Nopces spirituelles :* où il monstre quels sont les ornemens que l'Espouse spirituelle reçoit de son Espoux, les bagues et joyaux precieux, les chastes baisers, le lict nuptial, et exalte ces nopces icy sur les nopces charnelles qui n'engendrent que corruption, et n'approchent en rien de ceste perfection, mais separent les cœurs de Dieu pour les attacher aux plaisirs ; et en cela c'est imiter le naturel des brutes, lorsqu'on se plaist avec excez en ces voluptez charnelles.

Mais ceste vertu de chasteté est de tel prix, que Iesus-Crist prend son plus grand plaisir de demeurer avec des ames chastes.

Aussi les anciens Peres, entendans que le temps de la venuë de Iesus-Christ approchoit, s'abstenoient de la compagnie de leurs femmes, afin de s'unir plus librement et chastement à luy.

Sainct Augustin, en preuve de cecy, en son livre du *Bien de Viduité*, ch. 7., dit de la veuve Anne, qu'elle refusa de convoler en secondes nopces, si tost qu'elle entendit que le Messie estoit venu : car, dit-il, elle sçavoit que le temps estoit, auquel il falloit rendre service à Iesus-Christ, non par l'office d'engendrer, mais par le desir de garder continence, n'avoir au cœur le desir sale des entrailles coniugales, mais afin qu'elle servist mieux aux mœurs chastes de viduité.

C'est ce que disoit S. Paul, 1. *Corinth.* Le temps est bref, et reste que ceux qui ont femmes espousées soient comme s'ils n'en avoyent point, car la figure de ce monde se passe : que la femme non mariée, et la Vierge, pense aux choses qui sont de Dieu, afin qu'elle soit saincte d'esprit et de corps.

Pour suivre ce conseil de la perfection chrestienne, plusieurs ont abandonné le monde : ainsi Philon Iuif tesmoigne que de son temps plusieurs hommes, femmes et chastes vierges d'Alexandrie et des environs avoient vescu en virginité et chasteté.

Baptiste Fulgose, au liv. 4. des *Dicts et faicts memorables,* raconte d'aucunes filles

qui ont conversé entre les hommes desguisées pour plus seurement garder leur chasteté, sans estre recherchées : et entr'autres les sainctes vierges Ildeunde, Eufrosyne, Marine, et autres trop ennuyeuses à raconter, car i'aurois aussi tost fait le denombrement des estoiles qui sont au firmament, ou du sable de la mer, que de nombrer les ames qui ont fait profession de virginité, et l'ont fidelement gardée comme un riche depost, que iamais les ennemis de la chasteté n'ont sceu corrompre.

Voicy un exemple memorable sur ce sujet, rapporté par Bede au livr 4. des *Gestes des Anglois,* chap. 19. c'est de la Royne Edildrida, qui garda virginité, et après sa mort son corps fut exempt de corruption : on lit le mesme de plusieurs autres, qui non-seulement ont consacré leur virginité à Dieu, et ont envoyé au Ciel comme en lieu d'asseurance ce riche thresor : mais se sont volontairement sousmises à mille persecutions et martyres pour rendre leur chaste corps plus noble et plus digne de gloire : sçachant fort bien que le corps et la chair estant foible et fragile, si elle n'est retenuë de courir à ses

plaisirs, elle met sa chasteté en danger.

Les vierges Payennes n'ont eu moindre constance en la garde de leur chasteté, que les Chrestiennes, quoy qu'elles n'en esperassent aucun fruict ou salaire que la seule reputation publique, ayant la vertu de chasteté en grande recommandation ; comme au contraire elles avoient le vice et la volupté en horreur.

Valere, liv. 6. ch. 1., escrit de la vierge Hippo, qui enlevée par des pirates et escumeurs de mer, pour servir à leur sale lubricité, se jetta du haut du navire en la mer, pour conserver ainsi sa chasteté.

Plusieurs vierges chrestiennes ont fait de mesme, ainsi qu'il se void dans Nicephore, liv. 5. ch. 27. et au liv. 7. ch. 22., et devant luy, Eusebe de Cesarée, liv. 8. ch. 12. et 13., qui voyans leur virginité courir le risque d'estre violée par les Barbares se jetterent dans la mer.

Il raconte entr'autres qu'une vierge menée au lieu public pour y estre prostituée, usa d'un stratageme estrange pour conserver ceste fleur virginale, car elle fit entendre à ceux qui la vouloient forcer, qu'elle

avoit la peste aux parties vergongneuses.

Une autre feignoit qu'elle estoit magicienne, et avoit un certain onguent sur elle qui empeschoit que le glaive ne touchast son corps, et faisant mine d'en frotter son col, et pour ce subjet estant decapitée, sauver ainsi par ceste ruse sa virginité.

Une vierge Thebaine estant poursuivie par Nichator, de condescendre à sa maudite passion, ayma mieux souffrir la mort que de luy consentir.

Fulgose, liv. 6. ch. 1., remarque que cinquante vierges de Sparte, se voyant sur le poinct d'estre violées, par les Messeniens, lorsque par devotion elles alloient sacrifier en leur ville, se tuerent toutes de crainte de perdre leur virginité.

Sophronie noble Dame Romaine, selon Eusebe, liv. 8. ch. 17., estant importunée par Maxence de consentir à sa sensualité, elle ayma mieux se mettre le glaive dans le sein que de perdre son honneur.

Gelle, liv. 15. chap. 10., observe que la pudicité et chasteté estoit tellement prisée et aymée entre les filles Milesiennes, que pour la conserver elles aymoient mieux se pendre

que d'estre corrompuës, et estoient portées de telle manie et frenesie, qu'on ne les pouvoit empescher d'estre ainsi homicides et bourelles de leur vie : de sorte que pour obvier à ce grand mal, fut advisé de traisner celles qui s'estoient ainsi deffaites toutes nuës, et descouvertes parmy les ruës : ce que voyans les autres en eurent telle honte de voir ces corps chastes estre ainsi exposez pour spectacle aux hommes, que cela fut bastant d'empescher ce mal, de sorte que depuis nulle n'eut envie de se donner la mort.

Appian, liv. 1. des *Guerres civiles,* et Valere, liv. 6. chap. 1., escrivent que les Dames Allemandes demandoient à Marius, victorieux de la Germanie, qui avoit fait mourir tous leurs amis, qu'elles fussent emmenées captives à Rome, et consignées au Temple de Vesta pour y finir leurs iours en perpetuelle continence : ce que n'ayans peu obtenir de Marius, toutes s'estranglerent en une nuict, aymans mieux se tuer que de servir de curée à la paillardise des victorieux.

C'est une fable assez conneuë en Ovide, liv. 6. de ses *Metamorphoses*, de la vengeance que prins Progne contre son mary

Tereus, qui avoit violé la belle Philomée sa sœur, et luy avoit coupé la langue, à ce qu'elle n'accusast un tel inceste : mais ceste fille sceut si bien representer à sa sœur avec l'aiguille sur la toille la violence que luy avoit fait Tereus, que de furie elle tua son propre fils, Iris; puis le donna à manger à Tereus son pere : le discours de cecy est tres-beau, et se void en la docte tragedie qu'en a fait Gregoire Corratian Vénitien, intitulée *Progne.*

Chiomara femme du Prince d'Urgiagoul, de rare et excellente beauté, prinse en guerre par le Consul Manlius, fut donnée en garde à un capitaine, lequel fut si temeraire et insolent que d'attenter à la pudicité de ceste Princesse, mais elle en eut sa raison : car sa rançon ayant esté apportée, pendant que ce Capitaine s'arrestoit à compter l'argent, et peser les especes, elle luy fit par derriere oster la teste de dessus les espaules, et la porta à son mary, comme trophée de sa chasteté : dequoy le Prince fut fort estonné, mais elle luy demanda s'il ne luy sembloit pas estre chose loüable d'avoir ainsi gardé sa chasteté, et luy dit : « A la verité, i'estime estre

chose plus excellente de n'avoir laissé vivre un de ceux qui vouloient attenter à mon honneur. » Ainsi l'a remarqué Plutarque, au *Traicté des Vertus des femmes.*

Le mesme raconte choses semblables de Timoclea femme de Theagenes Capitaine Thebain, qui resistant à Alexandre mourut pour l'amour de sa patrie. Celle-cy fut prinse par un Tyran ennemy de la chasteté : et pour se desgager de ses liens, luï fit entendre qu'elle avait caché un tresor dans un puits pour le sauver des mains avares des soldats. A quoy ce malheureux creut follement, de sorte que vaincu d'une double concupiscence, il y descend pour tirer ce thresor, mais quand il fut au fond de ce puits, elle ietta tant de pierres et de cailloux sur sa teste que la quantité fut suffisante pour sa sepulture. Ce meurtre estant parvenu à la cognoissance d'Alexandre, commanda que Timoclea lui fust amenée, mais ayant sceu la cause pourquoy elle avoit fait cela, qui estoit en vengeance de sa chasteté corrompuë, il la renvoya remportant sur le front l'insigne marque de l'honneur, d'avoir fait mourir celuy qui le luy avoit iniustement ravy.

Le mesme rapporte le parricide des deux vierges, Cyane et Megulline, l'une Syracusane, l'autre Romaine, qui en une nuict ayans esté forcées par leurs propres peres, surpris de vin, en prirent telle vengeance, que trainans ces parens incestueux iusques aux ares, elles les immolerent devant les autels pour expiation d'un tel crime.

Chrysippe, liv. 1. *Rerum Italicarum,* escrit que la vierge Canusie se voyant forcée par son frere Papyrius en prit tel desplaisir, qu'elle mesme le tua du glaive propre que son pere luy donna.

Ovide, en *Ibin,* remarque que le Dieu Mars ayant longuement espié l'heure pour surprendre la vierge Ilia, fille d'Ibycus Lydius, il ne perdit que sa peine et son temps, car elle n'y voulut iamais entendre et voulant user de force, elle se jetta du haut d'un rocher en la mer.

Le mesme Poëte, au liv. 11. de ses *Metamorphoses*, descrit amplement la mort qu'encourut la vierge Hesperie pour conserver entiere sa virginité, que Esacus fils de Priam luy vouloit ravir : car en fuyant elle marcha sur un aspic qui la mordit à l'orteil du pied,

et le venin se glissant au corps virginal, luy fit perdre incontinent la vie.

Sabellique, liv. 5. de son *Enneade,* ch. 6., remarque le mesme d'une vierge d'Aquilée, qui se voyant prise des Huns, et pourchassée d'amour par un Barbare, le pria de luy permettre d'aller devant en sa chambre, qui donnoit sur le courant d'une riviere, et ce pour se parer, disant au Barbare qui l'importunoit, que s'il avoit encores la volonté de la corrompre, que l'eau luy serviroit pour estendre l'ardeur enragée de son feu.

Ammian Marcellin, au liv. 16. de son Histoire, dit qu'à Mithridate Roy du Pont, estant vaincu par Pompée, restoient deux siennes sœurs encores vierges, aagées de quarante ans, lesquelles le voulurent suivre à la mort, ne luy voulans survivre pour estre exposées à la fable et à la risée du public. Et avant que Mithridate mourust, il recommanda une ieune fille qu'il avoit nommée Direphie, à l'Eunuque Menophyle, qui se voyant assiegé avec son depost par Manlius Priscus, tua premierement la fille, et par après se perça le sein d'une dague, craignant qu'estant forcée

et violée, il ne luy fallust respondre d'elle qui avoit esté mise en sa garde.

S. Gregoire de Tours, au liv. 3. de son Histoire, ch. 14., dit que Demetria Dame fort honorable, doüee d'une parfaicte beauté, fut femme de Theodebert Roy d'Austrasie : d'elle elle avoit une fille qui en grace et beauté ne cedoit point à sa mere, et voyant que le Roy son mary la poursuivoit pour en assouvir sa concupiscence, elle la jetta dans la riviere qui passe à Verdun.

Baldraca vierge, née de parens pauvres (digne exemple à celles qui se laissent corrompre pour estre avancées aux honneurs et aux richesses), refusa constamment l'offre que luy faisoit l'Empereur Othon pour joüir de sa beauté ; et pour argent, promesses d'estats et d'honneurs qu'il luy offroit, ne la sceut iamais flechir, aymant mieux demeurer pauvre avec la fleur de sa virginité, qu'abandonnée, en richesses et honneurs acquis au preiudice de sa chasteté.

Valere, liv. 6. chap. 2., dit qu'Egnatius Metellus tua sa femme d'un coup de baston, l'ayant seulement trouvée beuvant du vin, qui est le laict de Venus, pour ce qu'il n'y a

rien de plus deshonneste aux femmes que de boire du vin outre mesure, pource que c'est l'amorce de la volupté : aussi, au liv. 2. ch. 1., parlant des ordonnances des anciens Romains, dit qu'anciennement parmy eux le vin estoit incogneu aux femmes, et leur estoit deffendu, de peur qu'elles ne tombassent en quelque crime deshonneste, parce que le premier degré de l'intemperance, qui procede du pere Liber, a accoustumé de conduire aux plaisirs de Venus : et concluant en l'histoire de celuy qui tua sa femme l'ayant trouvée comme elle beuvoit du vin, il dit : Toute femme qui désire immoderement l'usage du vin, elle ferme la porte à toutes les vertus, et l'ouvre à toute sorte de vices.

Gellius, liv. 10. ch. 23., dit qu'anciennement les femmes estoient autant punies pour avoir beu du vin, comme si elles eussent commis adultere.

Il allegue à ce propos l'oraison de Caron, sur le sujet du dot, où il dit, qu'il estoit licite de tuer sa femme trouvée en adultere, et la punir rigoureusement si elle beuvoit du vin.

Aussi sainct Hierosme, en divers lieux de ses œuvres, defend le vin aux filles voire

aux jeunes garçons, et leur propose l'exemple des Nazareens, couché au *Levitique,* 10. et aux *Nombres,* ch. 9., lesquels ne beuvoyent point de vin, comme chose contraire à leur profession.

Prudence, en son *Traicté du Combat des Vainqueurs et des Vertus,* reprend aigrement ceux et celles qui s'adonnent au vin; pource que le vin ouvre la porte à la lubricité et à la paillardise.

Iuvenal, en sa sixiesme Satyre, dit que le vin est autant dangereux à la femme que le venin.

Il y a d'autres choses qui corrompent la vertu de chasteté, comme de porter des cheveux frisez, et aller deschevelée.

Le mesme Valere, au lieu que dessus, tient cela pour un si grand mal, qu'il dit que Sulpitius Gallus repudia sa femme, pour l'avoir trouvée une seule fois dehors deschevelée, et le visage trop descouvert, luy remonstrant que c'estoit à luy seul qu'elle devoit faire monstre de sa beauté et non à d'autres.

Autans en fit Antistius Vetus qui repudia

sa femme pour l'avoir veüe discourir avec un homme en secret.

Sempronius repudia aussi sa femme pour estre sortie de sa maison, sans son congé, pour aller voir les comedies.

Plutarque, en la *Vie de Caton de Utique,* en la *Vie de Cesar* et en celle *de Ciceron,* rapporte divers divorces de femmes, qui estoient facilement repudiées, quand pour un moindre soupçon elles estoient decelées, car ils disoient que la femme vertueuse ne doit pas seulement estre exempte de crimes, mais ne doit aussi donner le moindre sujet de soupçon. Ils tenoient ceste rigueur à leurs femmes pour les contenir en devoir, et les empescher de sombrer en l'infamie.

Le Glossateur de la Pragmatique Sanction expliquant le decret des concubinaires, dit qu'il y a cinq peines establies contre les adulteres, sçavoir la separation de l'homme et de la femme quant au lict, la reclusion en un Monastere, la robbe rongnée par derriere et par devant accourcie en risée et infamie; l'excommunication et peine de mort ou de sang, tant pour les hommes que pour les femmes; quoy que Gellius, liv. 10. ch. 23.,

dise que les femmes doivent seulement estre punies par les loix, et non les hommes. Mais le meilleur est que le mesme Glossateur allegue un arrest de la Cour de Parlement, par lequel il dit que pour entretenir paix en mariage, on ne punira point les adulteres prins sur le faict, si les parties offensées ne se vont plaindre et prennent le fait en main.

Tant y a que nostre Seigneur, en l'Evangile de sainct Matthieu, ch. 16., condamne toute fornication et adultere, et semble permettre le divorce pour ce peché, quand il respond aux Iuifs, qui luy demandoient s'il seroit licite de laisser sa femme pour quelque occasion. Voyez ce qu'en dit sainct Augustin, liv. 1. *à Pollentius*, ch. 24.

En l'ancienne loy, *Exod.* 22., il se trouvoit une fille qui se fust abandonnée, elle et son corrupteur estoient lapidez.

Au mesme lieu, il est dit que si quelqu'un espousoit une fille, et ne la trouvoit vierge, il l'accusoit au Magistrat, qui la faisoit visiter, et estant trouvée corrompuë, elle estoit lapidée.

Sainct Paul, en la premiere *à Timoth.* ch. 5., blasme les vefves, qui après avoir

voüé chasteté, se remarient et violent leur foy.

Le Concile de Carthage interdit de la Communion des fideles ceux et celles qui abusent de leur corps consacré à Dieu, et vendent à vil prix le pretieux tresor de chasteté.

Les histoires ne manquent point d'exemples sur telles matieres, qui de iour à l'autre se voyent devant nos yeux, la vengeance divine tombant sur ceux et celles qui deshonorent leur estat, en s'alliant du diable et du monde.

Et non sans cause on les void ainsi l'opprobre et l'abjection de tout le monde, puis qu'ils ont quitté un si sainct estat, et foulé aux pieds ce qu'ils devoient embrasser, fait iniure à la chasteté, et exposé ceste riche et pretieuse perle devant les pourceaux, chose detestable et abhominable, ainsi que l'enseigne sainct Augustin, au *Sermon* douziesme, par l'exemple d'Ananias et de Sapphira.

Dieu, en sa Loy, se nomme ialoux, en l'*Exode,* 20. et 30. car, ayant fiancé l'ame, et l'ayant enrichie de tant de dons, de graces et d'ornemens, il ne veut pas qu'elle se soüille par le peché, et que quittant son party, elle

s'allie de celuy qui la deshonore et la void desagreable aux yeux de sa divine Majesté.

Aussi la vierge chaste de cœur et de corps, se contentant d'avoir choisi un tel espoux, doit perseverer en sa foy, et renoncer à tout amour charnel, qui ne luy peut servir que pour la perdre, et l'empescher de se joindre parfaictement à Iesus-Christ : et c'est par là où l'on cognoist combien la chasteté est precieuse et excellente, lors qu'elle ne se laisse corrompre, ny gaigner par or ou par argent.

Le grand Roy de Macedoine Philippe disoit qu'il n'y avoit place si forte et si bien munie qu'on n'enlevast, moyennant qu'on trouvast seulement un petit passage pour y faire entrer un asne chargé d'or ou d'argent, ce qui n'est que trop veritable. Mais une chasteté bien fondée et appuyée est plus asseurée que la meilleure fortesse du monde, car elle ne se laisse gaigner par une chose si vile que l'or, que le monde adore comme son Dieu, et néantmoins ce n'est que metal.

On dit que ça esté Cadnus Phœnicien qui le premier inventa le moyen de tirer l'or des mines au mont Pangée. Numa toutefois avoit deffendu aux Romains d'user de vaisselle

d'or ou d'argent, mais pour monstrer leur continence, vouloit qu'ils usassent de vaisselle de terre, ayant à ce sujet fondé un College qui se nommoit le College des Potiers de terre, et depuis l'or et l'argent a trouvé tout credit parmy les hommes.

Pline, liv. 33. ch. 1., raconte les maux que l'or cause, par les exemples de Crassus, Sylla, Marius et autres, et maudit soit le premier qui a trouvé l'usage de l'or et de porter des anneaux d'or aux doigts ; car c'est par là que la chasteté est corrompuë, et qu'on abuse les vierges et les femmes.

Il dit encore qu'anciennement les Troyens, selon le tesmoignage d'Homere, n'avoient l'usage de l'argent, mais ils userent de changes et de permutations, et en son ch. 3., il attaque aux femmes curieuses qui portoient des anneaux et des chaines d'or, monstrant par là leur chasteté courir fortune, et leur chair estre venale : et se moquant de Popea femme de l'Empereur Neron, qui avoit fait mettre aux chevaux de son carrosse des souliers d'or.

Ainsi lit-on que Danua fille d'Acrisius Roy des Argives, estant enfermée en une tour,

fut violée par Iupiter qui descendit en son sein en forme de pluye d'or, c'est-à-dire qu'à force d'or et de presens, il corrompit son integrité, comme dit Lactance, liv, 2. ch. 11. Ovide en raconte la fable, au liv. 4. de ses *Metamorphoses*.

Ce fut l'or qui fit tant de tort à la renommée et insigne victoire de Brennus Duc des Gaulois Senenois, contre les Romains : car s'estant chargé de tresors, et s'amusant à les distribuer et compter, dit Livius, liv. 5. decade 1., et se moquant des Romains, et improperant ce mot *Væ Victis*, Malheur aux vaincus, voicy Furius Camille qui les vient charger d'une telle furie, qu'il emporta leurs tresors, les consacra à Iupiter, et les cacha souz la terre du Temple de Iupiter Capitolin, repetant par moquerie aux Gaulois *Væ Victis,* Malheur aux vaincus.

A ceste cause, Aurelius Alexandre Empereur Romain, comme tesmoigne Lampridius en sa *Vie,* avoit osté aux Dames les robbes de drap d'or et d'argent, et autres superfluitez, comme choses qui ruinent la chasteté, laquelle est tellement agreable à Dieu, que sans icelle nul ne pourra voir sa face,

dit S. Chrysostome, *Homil.* 4. sur le ch. 2. de l'Epistre aux Ephesiens.

La chasteté donc est plus precieuse que tout l'or et l'argent, et ne faut se persuader que les Vierges sages se laissent corrompre par telles piperies, ou si elles le font, elles n'ont pas l'honneur en recommandation.

C'est bien un crime plus enorme à une vierge dediée à Dieu de vendre sa chasteté, qu'à une seculiere qui est en sa liberté de se marier ou non, et qui n'a fait profession solemnelle de chasteté.

Et pour les femmes mariées, qui se laissent corrompre par argent et violent la foy promise à leurs maris, profanent les sainctes loix du mariage, et commettent des adulteres, c'est un peché horrible que Dieu ne pardonne point.

Aussi lit-on aux loix anciennes, et en la loy de Moyse, *Deuteron.* 22., que les femmes adulteres estoient lapidées avec ceux qui les avoient desbauchées. Cela est repeté tant de fois qu'il n'est besoin de l'exaggerer davantage en ce livre.

Il y avoit une loy de jalousie ou zelotypie, par laquelle estoit ordonné que si un mary

avoit soupçon de sa femme qu'elle eût commis quelque adultere avec un estranger et n'en avoit preuve suffisante, il falloit qu'elle se vint purger publiquement et boire de l'eau ordonnée pour cela. Que si elle avoit fait mal, incontinent qu'elle avoit usé de ceste eau, son ventre venoit à se crever, et alors elle estoit lapidée, et son adultere chastré.

Ce qui fait assez cognoistre combien Dieu est jaloux de la virginité et pudicité, qu'il ne peut jetter sa veuë sur les femmes et les filles corrompuës et paillardes.

Nous trouvons chez les anciens des peines severes ordonnées pour chastier telles choses. Valere, liv. 6. chap. 1., raconte de Publius Attilius Philippus, qui tua sa propre fille pour s'estre abandonnée à un cajolleur.

Autant en fit Pontius Aifidianus, qui tua aussi sa propre fille avec celuy qui l'avoit corrompuë.

Publius Mevius tua un jeune muguet pour l'avoir veu seulement baiser sa fille, quoy que ce ne fust avec mauvaise intention, mais seulement en signe d'amitié.

Hippomenes Prince Athenien, ayant trouvé sa fille Limone en un lieu où elle s'estoit

laissée corrompre, l'enferma, avec un cheval, en un certain lieu, et deffendit qu'on ne donnast à boire ni à manger à ce cheval, tellement qu'enrageant de faim il devora ceste fille, dit Ovide, *in Ibin* : d'où est venu le proverbe : *magis impius Hippomene* (plus meschant qu'Hippomenes).

Boistuau et Belleforest, en leurs *Histoires tragiques*, recitent plusieurs semblables exemples.

Il y a encores une chose qui aide grandement à perdre et ruiner la chasteté, sçavoir l'occasion.

L'occasion fait le larron, dit le proverbe. Or, par l'occasion, l'on doit entendre tout ce qui nous attire et alleche au peché, comme sont les mauvaises compagnies, les lieux suspects et dangereux des tavernes et maisons des filles dissoluës, des farceurs et comediens, le temps du soir et de la nuict; somme, tous attraits et blandices de peché.

Car une fille, pour exemple, s'expose en peril manifeste d'offenser Dieu, laquelle seule à seul devise à l'escart avec quelque ieune homme, qui souvent et volontiers se treuve en la compagnie des hommes, soit pour de-

viser, soit pour faire des promenades, ou pour aller au bal, qui tout le iour est à la fenestre et à la porte ; regardant et œilladant ceux qui passent : mauvaises habitudes, qui se nourrissent ainsi dans les occasions perilleuses et que l'on doit reietter, car qui aime le peril, perira en iceluy, dit le Sage. Qui touche la poix, il en sera soüillé, et qui communique avec le superbe, il deviendra orgueilleux. Retire-toy du meschant, et le mal ne te suivra point.

Se peut-il bien faire qu'une personne cache le feu en son sein, et n'en aye les vestements bruslez ? ou qu'il marche sur des braises ardentes, et ses plantes n'en soient bruslées ? Ainsi celuy qui s'approche de la femme de son prochain, ne sera point sans tache, s'il l'a touche. C'est pourquoy le Sage, tout au commencement de ses *Proverbes,* exhortant la jeunesse, dit : Mon enfant, si les pecheurs t'allechent (c'est-à-dire s'ils te flattent ou t'attirent doucement), ne les écoute point, ne va point avec eux, et garde-toy bien de mettre le pied en leur voye, parce qu'avec le meschant vous deviendrez meschant.

Voulez-vous entendre ceste verité de la Vé-

rité mesme : Si ton œil te scandalise, dit nostre Seigneur, arrache-le de toy : il vaut mieux que tu ailles avec un œil en paradis, que avec deux en enfer.

Par l'œil qui scandalise, il faut entendre toute occasion de scandale et d'offence : il faut donc pour exemple, que le maistre se déface de sa servante, si elle luy donne occasion d'offenser Dieu ; si c'est le maistre qui incite et sollicite la servante à mal faire, il faut qu'elle le quite : ainsi en est-il des occasions qu'avons touchées ci-dessus, et de toutes autres.

Pourquoy, ô Vierge, ô veufve, dit S. Hierosme, escrivant à Gaudentius, n'as-tu pas eu de crainte de demeurer seule, ou parler seule longtemps avec un homme ? Il n'y a nulle asseurance (dit-il), de dormir près le serpent : il se peut faire qu'il ne me morde point, mais aussi se peut-il faire qu'il me morde. Et escrivant à Furia, touchant sa viduité, luy dit : Fuyez les compagnies des ieunes gens : que vostre maison ne voye ces ieunes muguets, qui portent la perruque frisée, qui ont la perruque gauderonnée, les habits superbes, et la contenance lascive :

n'admettez aussi chez vous les Chantres et Ioüeurs d'instrumens, mais bien les sainctes veufves. Et S. Cyprian, liv. 15. de ses *Epist.*, Epist. 11., il dit : Il faut soigneusement adviser de garantir le navire des lieux dangereux, de peur qu'il ne se brise contre quelque banc ou escueil; il faut emporter habilement toutes les hardes de la maison qui brusle, avant que les flammes survenantes les consomment : car personne ne peut estre longtemps asseuré près du peril : et ne vois-tu pas, ô ieune fille, ô ieune homme, que les mouches et papillons voltigent temerairement à l'entour de la chandelle, et en fin tombent et se bruslent en la flamme ? Il est fort à craindre que celuy qui dort sur la rive, ne tombe en la riviere, dit S. Cyprian en un autre lieu. Oyez, pour le dernier, ce que sainct Aug. dit en ses *Confessions*, liv. 3. epist. 8. cap. 9., par son experience propre, où pleurant le larrecin de la pomme d'Adam qu'il avoit fait en ieunesse, il dit : Si i'eusse esté seul, ie ne l'eusse iamais fait; ce fut la femme qui me le fit faire. O amitié par trop iniuste, seduction d'esprit, quand on dit *Allons, Faisons*, et on n'a honte de n'estre sans honte.

Au *Genese*, 4., les enfans de Seth estoient bons et vertueux, avant leur mariage : mais sitost qu'ils furent alliez avec les filles de Cain, ils devinrent si meschans, que Dieu fut contraint de les noyer tous par un deluge. Loth, au *Gen.*, 17., s'estant retiré de la saincte compagnie d'Abraham, fut pris par les Barbares, et tous ses biens furent perdus en Sodome, et Salomon conversant avec les Dames Egyptiennes, en devint idolatre.

S. Pierre, en *S. Mathieu*, 26., quittant la compagnie de nostre Dame et des Apostres, et se fourrant au milieu des meschans renie trois fois nostre Seigneur.

S. Gregoire, 4. *Dialog.*, c. 16., et en l'*homelie* 38, sur les Evangiles, dit que Gordiane sa tante se plaisant par trop d'estre avec certaines filles seculieres et mondaines, oublia le vœu qu'elle avoit fait de servir Dieu, et petit à petit devint toute mondaine : et après la mort de ses deux sœurs Harsille et Emiliane qui s'en allerent au Ciel, elle se plongea entierement aux vanitez avec la partie finale de son ame. O malheur des malheurs d'aimer la frequentation des meschans et les mauvaises compagnies qui donnent tant d'occa-

sion de se perdre : c'est là où la vertu est foulée aux pieds, où la chasteté faict naufrage, et où l'ame lascive trouve le chemin de sa damnation éternelle.

A la mienne volonté que les hommes et femmes d'aujourd'huy voulussent faire executer les Ordonnances de Dieu, ou celles des Sabins, lesquels, pour le subject du libertinage et des vanitez de leurs femmes, d'où procedoit le mespris qu'elles faisoient d'eux, comme peuvent bien faire celles d'à present, firent assembler le Senat, qui delibera sur les les deportemens d'icelles : et sur iceux fut arresté que tous ceux qui avoient seance, ou pretendoient en avoir au Senat, en seroient reiettez, s'ils ne retenoient leurs femmes de toutes leurs vanitez, pour les mettre dedans le devoir des femmes vertueuses, tant pour aymer et cherir leurs maris, que pour s'acquitter du devoir de ce qu'elles estoient obligées de faire en Dames d'honneur, et si elles ne vouloient satisfaire à leurs admonitions, il estoit enjoinct d'en porter un acte au Senat pour monstrer qu'ils avoient apporté toutes sortes de diligence et de soin pour les retirer de leurs li-

bertez, et qu'ils n'y consentoient aucunement, et sur ce estoient descheuës de toutes assistances, tant de leurs biens propres, que de tous autres, et n'en auroient qu'une certaine pension pour leur vuire, et le reste apres la mort du mary estoit pour les enfans, et au defaut serviroit à marier des pauvres filles ; et de plus seroient bannies de toutes compagnies de condition honeste. Et pour ceste raison le Senat voyant qu'il estoit à propos de faire pratiquer ces Ordonnances à l'endroit des plus relevées en orgueil, afin que toutes les autres les voyans portées dedans la modestie et devoir les imitassent par leur exemple : et pour cet effect fut deliberé que tous ceux qui avoient les plus belles femmes et les plus courtisées, et entr'autres à Pampilius et Mictales, de leur declarer et faire pratiquer les Ordonnances du Senat, et avec des parolles douces et agreables pour mieux arrester le cours de leurs folies : et la femme de Pampilius ayant entendu la harangue et advertissement de son mary, elle pensa longtemps en elle, et apres s'alla jetter au col de Pampilius, en luy disant : Ie suis plus contente de cueillir les fruicts de nostre

amitié que de tout le temps et de tout le plaisir que i'ay receu en mes vanitez. Dont ie vous proteste que i'y fais banqueroute; et tout ainsi que les caioleries et mignardises qu'on me faisoit me retiroient de l'amour que ie vous devois porter, pour la donner à d'autre, maintenant ie vous iure que par vos discours l'en avez retiré tout à faict, et l'avez mis en vous sans iamais vous l'oster, d'autant que i'ay pris en horreur les gosseries du monde, qui sont cause que les plus femmes de bien se divertissent de l'affection qu'elles doivent à leurs maris : et pour vous monstrer preuve de mon dire, voila toutes mes attifferies au vent, et mes plus beaux ornemens deschirez, pour en avoir d'autres plus modestes : Car tout ainsi qu'on me tenoit l'une de plus orgueilleuses Dames, aussi ie veux à present que ie sois recogneuë une des plus simples, et que cela me soit un honneur et une vraye gloire, pour quoy ie desire estre la premiere qui quitteray tout plaisir pour servir d'exemple. Aussi dès le lendemain elle alla faire monstre de son obeyssance dans les lieux publics : où y estant, au lieu qu'elle y alloit pour faire voir ses grandeurs et tous ses

beaux ornemens et braveries, elle faisoit admirer son changement : car d'orgueilleuse qu'elle avoit esté, elle paroissoit humble et simple. Et la femme de Mictales, qui avoit protesté à son mary qu'elle ne quitteroit iamais ses atours ny la vie qu'elle avoit accoustumé de mener, que plustost elle mouroit : si tost qu'elle eut veu sa compagne habillée simplement, et qu'un chacun l'honoroit et l'a loüoit en sa simplicité, le iour ne se passa pas qu'elle n'eust fait banqueroute à toutes ces pompes et braveries, et s'habilla plus simplement que sa compagne.

O qu'il seroit très necessaire aux hommes de ce temps, qu'on pratiquast les Ordonnances des Sabins, pour mettre leurs femmes dans le devoir de l'obeyssance, et leur faire mespriser les vanitez mondaines, ayans la pudicité au mariage, la chasteté en l'estat de virginité, et la continence en celuy du veufvage ! Ce seroit un changement admirable que Dieu feroit en elles d'une vie vitieuse et libertine en une vie vertueuse, moderée et retenuë, agreable à Dieu et aux Anges qui se réjoüissent dans le Ciel de tels et semblables changements de vie : à quoy ie souhaite qu'as-

pirent toutes les femmes lascives pour l'avenement de la vie dissoluë, desquelles i'ay composé ce livre que ie leur dedie pour en faire leur profit.

FIN





TABLE

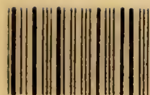


DOLE. — IMPRIMERIE BLUZET-GUINIER.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

26 MAI '85
1[illegible] MAI'85
07 AOUT 1990
05 SEP. 1990
22 AOUT 1990
23 AOUT 1990
08 JUIN 199[illegible]
01 SEP. 1998



a39003 010614724b